

Le 13 Mai 2000

Cher Monsieur CHANIER

Déjà 1 mai depuis votre bonne lettre, que le
temps passe vite.....!

Avant tout voici un chèque de 85 francs
pour votre lion.

Je vous achete aussi - un récit que j'ai
révisé et ça quelques années - mais qui traite
surtout de la Déportation. Je pense que il vous
intéressera, mais sachez tout de suite, je ne l'ai
jamais reçu, sinon il serait à double.

J'avais à l'époque envoyé un exemplaire
des "Secretaire" de l'Amicale, où Nante se trouvait ?
qui se trouve chez le président GAVARO.

Ensuite c'est toute une "Lettre".

Ayant aussi un autre exemplaire à un ami
dans le nord. Le dernier en a fait
part au directeur de Cabinet du ministre des
Anciens Combattants - M. Serge BARCELLINI.

et pendant 15 jours, tous les jours, appels
du téléphone, pour que je me rende à Paris
où on tournait un film sur le camp de
STRUTHOF - NATZWEILER - J'ai fini par
céder et je suis resté 2h30 devant le musée.
à la grande joie des réalisateurs, à qui l'on
avait assuré que il n'y avait plus de survivants
de 1^{er} convoi NN en juillet 43.

Ensuite le "téléphone arabe" a fait son œuvre
et j'ai pu en envoyer un exemplaire au
R.P. Joseph de la Participe qui a réalisé une

Volumineux états, sur le procédé "Nuit et
Brouillard"

Ensuite c'est le professeur STEEGHANN Robert
de l'université de Strasbourg qui l'a demandé -
Fujin L'ESSOR - Association Culturelle de
SCHIRMECK 67.131. Cette association a fait
paraître un très beau livre sur le Camp avec
un extrait de mon récit -

De même de la Martinière dans sa monumental
Procédure n.v.

Et ! silence total de tous ---- ?
J'aurais encore beaucoup à dire et à me
panda rectifier quelques mots dans tous mes
pages et trouver le temps de rediger d'autres
souvenirs, et je pense à revoir un jour qui
était le début de France qui tentait de me
leur parler; par ailleurs j'ai été mis dans la
cellule.

Peut être vous aussi, avez des questions
à me poser.....?

Au hasard de mes souvenirs, je les
redigerais pour vous. Mais ne soyez pas
trop pressé.

Je vous félicite pour votre travail
et avec mes encouragements je vous
adonne mes plus vives amitiés

P.S. J'écis à l'instinct
à vous de Ben amusez-vous de Jean DEFFIEUX

CEUX QUI VIVENT, CE SONT CEUX QUI LUTTENT, CE SONT
CEUX DONT UN GRAND DESSEIN EMBLIT L'AME, ET LE FRONT,
CEUX QUI D'UN HAUT DESTIN GRAVISSENT L'APRE CIME,
CEUX QUI MARCHENT PENSIFS, EPRIS D'UN BUT SUBLIME,
AYANT DEVANT LES YEUX SANS CESSER, NUIT ET JOUR,
OU QUELQUE SAINT LABEUR OU QUELQUE GRAND AMOUR.
C'EST LE PROPHÈTE SAINT PROSTERNÉ DEVANT L'ARCHE,
C'EST LE TRAVAILLEUR, PÂTRE, OUVRIER, PATRIARCHE,
CEUX DONT LE COEUR EST BON, CEUX DONT LES JOURS SONT PLEINS.
CEUX-LA VIVENT, SEIGNEUR LES AUTRES, JE LES PLAINS!

VICTOR HUGO

REPONSES
A
UN
QUESTIONNAIRE

LA VIE DANS LES CAMPS DE
NATZWEILLER-STRUTHOF ET DACHAU

GEORGES MARADENE

A MES PARENTS
A MES ENFANTS
ET PETITS ENFANTS

A TOUS CES HOMMES
CONNUS ET INCONNUS
QUE J'AI VU
SOUFFRIR ET MOURIR

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce récit n'est qu'une ébauche que je pensais
pouvoir compléter, remanier, affiner.

Je n'en ai pas eu le courage.

INTRODUCTION

Sans le questionnaire de Monsieur Cyrille ROMEC sur le camp d'extermination de NATZWEILLER - STRUTHOF, je n'aurais jamais écrit ces lignes.

J'ai cru devoir compléter mon récit par la suite de ma déportation au camp de DACHAU, et par d'autres souvenirs qui malgré les années ne peuvent s'oublier.

Qu'il me soit permis de douter que ce récit puisse servir pour l'avenir.

Cinquante deux ans après ces épreuves, je pense que l'expérience ne se transmet pas et que les hommes resteront les hommes. Nous en avons l'exemple avec toutes les horreurs qui se déroulent encore aujourd'hui à travers le monde.

J'ai connu deux idéologies, le communisme et le nazisme, qui se sont disputés les sommets de la barbarie. Peut-être aurais-je le temps d'en connaître une troisième, encore plus néfaste pour l'humanité?

A DIONS, le 18 juin 1995.

MT ROMEZ CYRILLE
151 RUE DES ERABLES
91220 BRETIGNY SUR ORGE.

le 07/04

Cher Monsieur Maradine,

Comme nous l'avons convenu au téléphone la semaine dernière, je vous envoie le questionnaire que j'ai établi sur le camp de Struthof afin de recueillir un maximum d'informations. Elles me serviront pour évaluer mon mémoire de maîtrise.

Dans le cadre de cette étude, je préférerais (cependant je ne vous l'impose absolument pas) que vous me racontiez d'abord votre propre expérience concentrationnaire.

Puis qu'ensuite vous répondiez aux questions. Si certaines ont déjà été traitées dans votre récit, rien de plus simple.

Mais, si vous préférez "construire" votre témoignage en vous appuyant sur ces questions, cela ne me dérangera pas.

Si mon questionnaire ne traite pas de certains thèmes et qu'ils vous sont connus, n'hésitez pas à me le faire savoir. Pour moi, tout les détails concernant le camp me sont précieux.

Je vous remercie d'avance et, attends votre enrégistrement avec impatience.

Romez

(P.S. : Pourriez vous préciser dans l'enrégistrement, la date où vous

- ① Pouvez-vous me raconter les raisons, les circonstances de votre arrestation (votre âge au moment de l'arrestation), ainsi que votre internement avant le départ au camp du Struthof?
- ② Quelles étaient les conditions de vie lors du voyage?
- ③ Vous rappelez-vous votre arrivée à la gare puis au camp?
- ④ Dans quelle(s) Kommando(s) avez-vous été affecté (par ordre chronologique si possible). Quels sont vos souvenirs les + frappants concernant chacun.
 . le Kommando de la route (avez-vous des souvenirs concernant le ravin de la mort)
 . nombre du Kommando à la construction du crematorium?
- ⑤ Dans quel(s) block(s) avez-vous été affecté, vous rappelez-vous les circonstances de changement de block (si il y en a eu)?
- ⑥ Pouvez-vous me parler de la vie dans le block: les exercices physiques, le nettoyage (à quel moment avait-il lieu?), le supplice du crapaud, les nuits passées interrompues par les inspections, avez-vous changé de chambre souvent?
- X ⑦ Quelles étaient les pratiques des chefs de block, de chambre (dans votre block). Les différences entre eux que vous avez notées?
- X ⑧ Avez-vous subi des avances?
- X ⑨ Vous rappelez-vous des scènes de coups (sur la clausule) physiques, des pendaisons, pouvez-vous m'en parler.
- X ⑩ Avez-vous senti une évolution générale dans le camp, si oui à partir de quand?
- X ⑪ Sentiez-vous que l'ancienneté était importante dans le camp (si oui de quelle façon cela se manifestait-il)?
- X ⑫ Avez-vous été admis au Kover? si oui, pouvez-vous parler des conditions de vie, des médecins, des Kapos.
- X ⑬ Avez-vous pensé à vous évader, comment? Avez-vous eu vent de tentatives, de plan d'évasion?

X 13bis) Avez-vous entendu parler de tziganes ; d'exerçimes ?
Si oui de quelle façon ?

X 14) Etes-vous au courant de la situation extérieure au camp (la situation militaire, son évol^o) si oui comment vous rappelez-vous de votre réaction en apprenant les événements importants (débarquement, libération de Paris...)

X 15) Avez-vous participé à la solidarité (commissariat, fonctionnement), en avez-vous bénéficié ?

X 16) Avez-vous changé de vêtements au Struthof ? si oui à quelle(s) occasion(s) ? (desinfection...)

X 17) Vous souvenez-vous du jour de votre anniversaire au camp du jour de Noël ?

X 18) Vous êtes-vous aperçu du départ de certains vertis (en janvier), si oui savez-vous où ils allaient ?

X 19) Avez-vous eu des rapports avec Wiffy Behnke ? en avez-vous entendu parler (si oui en bien ; en mal ?)

X 20) Etes-vous allé à Kochern ?

X 21) Comment ont été les jours suivants le retour au camp du Rommards de Kochern ?

X 22) Vous souvenez-vous du départ de Kramer du camp, si comment l'avez-vous appris ?

X 23) Avez-vous entendu au camp, qq'un crier "Voix de Gaulle" ?

X 24) Y-a-t-il des alertes au Struthof ? si oui à quelles occasions ?

X 25) Vous souvenez-vous d'une visite de la Croix Rouge ?

X 26) " " " d'une pendaison du 02/06 au la corde glisse à plusieurs reprises sur la potence ?

X 27) Pouvez-vous me parler de l'exécution de 4^e au camp (comment l'avez-vous vu, avez-vous vu personnellement cela-ci) ?

X 28) Faisiez-vous parti d'un groupe de conversation avec souvent les mêmes personnes (si oui, lesquelles, de quoi parliez-vous

- X (29) Avez-vous été au courant de l'attentat contre Hitler, quelles furent les réactions au camp (des détenus, des S.S.)
- X (30) Vous rappelez-vous d'une bastonnade donnée par Fernand lui-même ?
- X (31) Y avait un surpeuplement du camp, à partir de quel moment, quelles en étaient les conséquences ?
- X (32) Vous souvenez-vous des derniers jours avant l'exécution ?
- X (33) Vous rappelez-vous de l'extermination de membres du même alliance, combien de temps cela a-t-il duré, comment était la vie au camp pendant ce temps-là ?
- X (34) Quand avez-vous quitté le camp, dans quelles circonstances s'est passé votre départ, l'arrivée à la gare ?
- X (35) Pouvez-vous me resumer rapidement votre vie (après votre passage au Struthof) jus qu'à la libération ?
- X (36) De quoi avez-vous eu le plus souffert au Struthof ?
- X (37) Parlez-vous l'allemand ?

Georges MARADENE

Mas du paysan
30190 DIONS
Tél. 66 81 05 68

DIONS le 14 avril 1995

Monsieur Cyrille ROMECH
51 rue des Erables
91220 BRETIGNY SUR ORGE

Cher Monsieur ROMECH,

J'ai reçu hier votre lettre ainsi que le questionnaire très bien conçu et qui me sera utile. Le récit que vous me demandez va prendre du temps; il me faut replonger dans mes souvenirs déjà lointains et je voudrais vous fournir le maximum de détails. De plus, il est difficile d'écrire ces souvenirs d'une seule traite; ils sont pénibles, et une chose en appellera une autre.

Je vous félicite de vous pencher sur l'histoire du camp de NATZWEILLER - K-L - NA des allemands. Pour moi, il restera le camp de NATZWEILLER et non le STRUTHOF. A ma connaissance, il n'a jamais été étudié, et pourtant il semble avoir été le plus terrible et surtout y étaient détenus une majorité de NN (Nuit et Brouillard). Trois raisons pour qu'il soit passé inaperçu dans l'histoire du régime concentrationnaire érigé par Hitler :

1°) Il était en Alsace, terre française, mais qui a soulevé des problèmes.

2°) Les Alliés ne sont arrivés au camp que le 23 novembre 1944. Nous étions partis depuis le 5 septembre 1944. Nous avons été remplacés par les miliciens qui firent disparaître toute trace.

Pour la petite histoire (à vérifier), il paraît que PETAIN a couché une nuit au camp lors de sa fuite en Allemagne; les routes des Vosges n'étaient pas sûres à l'époque à cause des maquis.

3°) La guerre battait son plein et la victoire n'était pas acquise.

Il a été peu publié sur ce camp. Je vous donne ci-dessous la liste des ouvrages que je possède :

1°) Le premier à ma connaissance est :

Le ~~Mort~~ de l'Epouvante. Horreur vécues au camp du "STRUTHOF" par François KOZLIK, Alsacien évadé au moment du départ des SS en 1944. Editions SEDAL, 6 rue Francs Bourgeois, STRASBOURG, 1945.

J'ai découvert cette plaquette en juillet 1945 dans une librairie de CHERBOURG aussitôt mon retour.

2°) LE STRUTHOF (camp de la Mort) par Albert HORNUNG, lui aussi Alsacien évadé.
Editions de la Nouvelle Revue Critique, 11 rue Chanoinesse, Paris IV, 1945.

3°) STRUTHOF - Bagne Nazi en Alsace, par Aimé SPITZ, Alsacien, matricule 4596 -
NN

Imprimerie ALSATIA - SELESTA. 2ème édition, 1946.

4°) N-N. Nuit et Brouillard, par le Docteur André RAGOT

Imprimerie artisanale CHEVILON, 19 rue de l'Ecrivain, SENS (YONNE), 2ème trimestre
1948. Pour l'édition originale numérotée, les photos du camp de cette édition sont de moi. Il a
été réédité et se trouve, je crois, en vente au camp.

5°) DU STRUTHOF A LA FRANCE LIBRE, par Charles BENE, Alsacien évadé du
camp.

Achévé d'imprimé le 31 mai 1968 par S.A. FETSER à RAON- L'ETAPE (Vosges). Doit se
trouver en vente au camp et à l'Association des Français Libres à PARIS.

6°) NATZWEILLER STRUTHOF, réalisé par le comité pour l'érection et la
conservation d'un mémorial de la Déportation au STRUTHOF. En vente au camp.

7°) AUSCHWITZ EN FRANCE par Henry ALLAINMAT. La vérité sur le seul camp
d'extermination nazi en France.

Presse de la Cité 1974.

8°) SOUVENIRS de ma déportation en Allemagne, par Marcel LECLERC.

M. François GUERIN pourrait je pense vous le procurer.

Imprimé à CHERBOURG. Imprimerie LA DEPECHE. (Parle aussi de DACHAU).

9°) L'ENFER D'ALSACE par Eugène MARLOT.

Imprimerie J. DEVEVEY 21200 BEAUNE, 2ème trimestre 1985.

Pour ceux qui sont sûrement introuvables, il faudrait faire des photocopies. Je ne parle
pas du dernier livre : "RESISTANCE EN ENFER". C'est un tissu de mensonges et
d'affabulations.

Si vous connaissez d'autres ouvrages qui traitent du camp, je vous demande de me l'indiquer.

Précisons dans AUSCHWITZ EN FRANCE et RESISTANCE EN ENFER, on parle de
moi comme ayant été une des premières victimes de la "Corvée de pierres" des 10 et 11 juillet
1943. C'est une erreur commise comme vous vous en rendez compte dans mon récit. Je n'ai
jamais rencontré l'auteur d' AUSCHWITZ EN FRANCE, et ceux qui lui ont raconté cette
histoire n'étaient pas du premier convoi NN du 9 - VII- 43. Ce sont, je pense, les mêmes que
les auteurs de RESISTANCE EN ENFER, puisqu'ils n'ont même pas modifié, reprenant mot
pour mot la même phrase dans leur livre.

Je vous adresse ci-joint :

1°) La photocopie d'un dépliant touristique datant d'avant 1939 vantant les charmes du
STRUTHOF. J'ai trouvé cette pièce rare dans les archives du Syndicat d'initiative de
CHERBOURG en 1946.

2°) La photocopie d'un extrait du registre du camp où figurent les 56 premiers NN
arrivés au camp le 9 juillet 1943 au soir.

3°) La photocopie d'une photographie aérienne du camp prise par la Royal Air Force le 19 juillet 1944.

4°) Un extrait des archives allemandes me concernant (photocopie).

J'attire aussi votre attention sur le fait que le camp de NATZWEILLER était commandé en 1943 jusqu'au 5 mai 1994 par le SS Joseph KRAMER qui fut jugé à NUREMBERG et pendu comme bourreau n°1.

Il était né à MUNICH le 10 - XI - 1906, inscrit au Parti National Socialiste N-S-D le 1 - XII - 1931, entré dans les SS le 20 juin 1932 avec le matricule n° 32 217.

Le camp était vraiment classé par les allemands camp d'extermination. Je me souviens de quelques détenus qui sont arrivés au camp en provenant de MATHAUSEN, DACHAU et autres camps. Ils étaient terrorisés par le régime qui nous était imposé au regard de celui qu'ils avaient connu précédemment.

Un de mes camarades, Robert CARACO, me raconta que NN envoyé à BUCHENWALD par erreur, il fit partie d'un petit groupe transféré à NATZWEILLER. Etant franco-suisse et parlant allemand, il interrogea les SS qui les accompagnaient sur leur destination. Les SS lui répondirent que c'était un endroit terrible, qu'ils étaient eux-mêmes appelés à y rester et qu'ils avaient peur...

Je vous indique également que j'ai été cité comme témoin au procès de METZ où furent jugés les SS en 1954 ainsi qu'au second procès à PARIS en juin 1955.

Je détiens les articles de journaux sur ces deux procès et mes dépositions avant les procès.

De même dans mes archives existent les récits que j'ai rédigés à mon retour.

Je ne sais si cela vous intéresse?

Dites-moi aussi si vous avez une date limite pour que je vous adresse mes réponses à votre questionnaire.

Croyez, Monsieur ROMEC, à mes meilleurs sentiments.



PS. Je serais heureux si vous mettiez l'accent sur l'anomalie de la porte du camp érigée en 1944 par les miliciens. Je pense pouvoir retrouver dans mes papiers la photographie de la VERITABLE et l'AUTHENTIQUE porte que nous avons franchie tant de fois.

Et plus que tout pensez à tous ces hommes qui ont donné leur vie, qui sont morts dans d'abominables souffrances physiques et morales pour que la vie soit plus belle.

R E P O N S E S

A U

Q U E S T I O N N A I R E

QUESTION N° 1

J'ai été arrêté le 17 Octobre 1942 (après avoir échappé deux fois à l'arrestation en Mai et Juillet 42), comme membre d'un réseau de renseignements de la France Libre. Le réseau " Confrérie Notre-Dame " " C.N.D " dirigé par le Colonel REMY.

Deux civils se sont présentés à 5 h.30 le samedi matin chez mes parents où j'étais arrivé dans la nuit, venant de Bordeaux pour voir mon père malade.

Après avoir perquisitionné (ce qu'ils avaient déjà fait en Juillet) ils m'emmenèrent à environ 300 mètres de la maison où je vis une traction avant et trois camions. Après des coups de sifflet je vis arriver de partout des soldats. Le quartier était cerné.

Ils furent très corrects. Pas de menottes, pas de brutalités L'un d'eux parlait très bien le français et me dit que j'étais réclamé par le Haut Tribunal Militaire de Paris.

Ils m'emmenèrent au centre de Cherbourg- Rue Jeanne d'Arc siège de la Gestapo, me firent asseoir au milieu d'une grande pièce, devant moi un soldat allemand avec son revolver sur la table, à la porte, un autre soldat avec une mitraillette.

J'attendis jusque vers 8 heures, on vint me fouiller, m'enlever cravate, ceinture et lacets. Je n'avais sur moi aucun papier, ils n'insistèrent pas. M'ayant enlevé ma pochette, ils me la remirent et je sentis à l'intérieur un minuscule carnet où étaient notés des numéros de téléphone et des adresses ainsi que des renseignements divers. Je demandais d'aller au WC et jetais le carnet dans la cuvette. Duf !!!

On m'enferma dans une cellule horrible après m'avoir annoncé que je serais transféré à Paris le lendemain. Dans les cellules environnantes qui étaient en bois et dans le noir étaient détenus des ouvriers de l'organisation TODT qui m'interpellèrent pour savoir le motif de ma détention. Bien sur je ne savais rien. L'un d'eux me dit être sur le point d'être libéré. Je le chargeais de se rendre chez des amis et de leur

.../.....

.../.....

dire que je serais transféré à Paris le lendemain. Cet inconnu a tenu parole.

Le Dimanche matin, de nuit, les deux hommes vinrent me chercher, me donnèrent ma cravate et ma ceinture, gardèrent mes lacets et nous traversâmes la ville à pied, jusqu'à la gare où nous pénétrâmes par les marchandises; ils me firent monter dans un wagon de 2ème classe, dans un compartiment réservé et fermé.

Après, les officiers allemands qui attendaient sur le quai purent monter. Mes deux gardiens s'excusèrent de n'avoir pu me faire manger avant, mais au cours du voyage ils me donnèrent du pain blanc, de la charcuterie et des cigarettes. Je parlais beaucoup avec celui qui parlait français et je découvris qu'ils étaient tous au courant de mes activités.. Il précisa même qu'il savait que je n'étais pas communiste..... et sur un autre registre il m'indiqua qu'après l'invasion il serait en poste à Londres qu'il avait habité des années.

Par leur comportement je compris qu'ils n'étaient pas de la gestapo, mais des officiers du contre-espionnage allemand et n'avaient à mon égard aucune animosité.

Arrivés aux environs de Paris, le wagon surchargé, ils permirent à des officiers qui se tenaient debout dans le couloir de venir avec nous et parlèrent entre eux et à un moment je compris " ESPION ". Je vois encore les regards chargés de haine dont je fus l'objet.

Arrivés gare St-Lazare, toujours celui qui parlait français me dit qu'un peloton de soldats m'attendait sur le quai, mais que si je lui donnais ma parole de ne pas tenter de m'enfuir je sortirais comme un voyageur ordinaire. Je lui donnais ma parole et il m'indiqua de me rendre à la porte 13. Bien entendu ils étaient sur mes talons mais le peloton était resté derrière.

Arrivés dans une pièce ils me firent asseoir et me dirent aller chercher un coiffeur pour me faire raser. Ils revinrent désolés, mais nous étions un Dimanche.

.../.....

.../.....

Pendant environ deux heures où je restais, je fus interpellé par des soldats qui allaient et venaient et qui parlaient tous un très bon français. Comme ils se mélangeaient à la foule je compris tous les dangers que couraient ces hommes et ces femmes qui ne pouvaient se méfier.

Vers 16 heures nous partîmes en voiture et arrivons rue des Saussaies. Là, après interrogatoire d'identité très rapide, celui qui parlait français me demanda si j'acceptais de lui serrer la main, ce que je fis et ajouta " on se retrouvera peut-être "

Enfermé dans une vaste salle, au rez-de-chaussée, toute entourée de gros barreaux, avec une pailleasse immonde, je restais là jusque vers 22 heures avec un gardien armé de l'autre côté des barreaux et en face de moi une grande affiche de 1939 où se lisait en lettres énormes " NOUS VAINCRONS PARCE QUE NOUS SOMMES LES PLUS FORTS " - DERISION !!!!

Vers 22 heures on vint me chercher, monter dans une voiture où se trouvaient des soldats et un civil. Nous pûmes échanger quelques mots et j'appris qu'il venait du Mans, était docteur arrêté le matin même. Je devais le retrouver le 9 Juillet 43 dans le premier convoi NN vers NATZWEILLER.

Arrivés à la prison de Fresnes, on nous sépara, il devait être minuit. On me mit dans une cellule au 2ème étage où se tenaient déjà trois hommes qui me demandèrent ma montre. Quelques minutes après on vint me chercher et on m'enferma seul dans une cellule du 4ème étage. Sur le mur une inscription " X je serai fusillé demain" et je trouvais dans la pailleasse éventrée des photos d'une femme et d'enfants.

Très tôt le lundi matin on me transféra dans une autre cellule, on m'enleva cravate, ceinture et lacets et on me descendit dans les caves où je dus remplir une pailleasse de paille et la remonter avec moi.

.../.....

.../.....

Peut-être 15 jours après, on nous fit changer de division et je me retrouvais toujours au quatrième étage ; dans la cellule voisine était un jeune homme de Lille je crois qui me dit être condamné à mort, et, en effet, il fut exécuté quelques jours après. Je l'entendais pleurer jour et nuit.

Vers le mois de Décembre on me mit dans une autre cellule occupée par deux jeunes. L'un venait d'Allemagne où il avait été volontaire pour travailler. Arrêté le 15 Août 1942 il se trouvait là et passait son temps à tourner en rond en répétant " le jour où la Sainte Vierge est montée au ciel, on m'a descendu dans la cave " Il était, je crois, des " Lilas "

L'autre, je m'en méfiais, car il lâcha à plusieurs reprises des indications ayant trait à mon cas. On me remit au secret et ce n'est que les dernières semaines avant le départ que je fus transféré dans une autre cellule où se trouvait celui dont je me méfiais et un autre détenu de St-Quentin dans l'Aisne.

Ils avaient tous les deux le droit de recevoir des colis et de lire. Ce qui était terrible pour moi. Lors de la distribution des livres cela donnait : X livre - Y livre - Maradène pas de livre - et ils mangeaient devant moi.

Je dois à la vérité, que le détenu de St-Quentin fit passer à sa femme un message pour moi dans le linge qu'il renvoyait. Ce message atteint son but, quelques temps après je reçus moi-même un colis de linge d'où la nourriture avait été soustraite et un journal comportant le faire-part du décès de mon père.

Le 8 Juillet au soir, on vint me chercher et je descendis au rez-de-chaussée, fut mis dans une double cellule où se trouvait déjà un groupe de 6 ou 7 hommes.....

Neuf mois venaient de s'écouler. L'interrogatoire sur le fond se déroula début Mars 1943. Je suis parti de Fresnes pour la Rue des Saussaies en " panier à salade ". Dans la cour, alors que d'autres détenus gagnaient les locaux, je restais seul, une voiture civile arriva et on m'installa à l'arrière entre deux soldats. Nous remontâmes les Champs Elysées et descendîmes

.../.....

.../.....

l'Avenue Foch. Au 22 on me fit rentrer dans un superbe hotel, siège du contre-espionnage. Mis dans une vaste salle donnant sur l'avenue, j'étais en présence de deux officiers (commandants) qui parlaient français. Il y avait aussi un interprète militaire et un autre soldat devant une machine à écrire.

Aucune animosité, un grand calme, j'étais assis devant un bureau. J'ai entendu tout ce qui m'était reproché et je fus surpris de voir qu'ils étaient bien renseignés. Ils me firent voir la photographie de celui qui était mon chef direct et des photos qu'ils avaient saisies chez mes parents en Juillet 42. Je pus voir aussi les photos trouvées dans mon appareil photo saisi le 17 Octobre 42, qui n'avaient aucun intérêt militaire. J'ai tout nié sans émouvoir ces messieurs, et lorsqu'ils me parlèrent de mon pseudonyme " DRAGON " j'avais beau jeu de nier je ne le connaissais pas. Il m'avait été donné à Londres en Avril 1942 par le Colonel FAURE qui fut arrêté en Mai 1942, 15 jours après son retour de Londres.- et je ne le savais pas. Par contre, ils ignoraient mon premier pseudonyme " BOURGEOIS " Ils me demandèrent aussi si je connaissais ROULIER. Là aussi je dis non. J'appris le 9 Juillet 1943 qu'il s'agissait du Colonel REMY que moi je connaissais sous le nom de " JEAN-LUC"...

Je fus interrogé aussi sur un Nantais, président d'une société franco-belge. Ils avaient trouvé sa carte de visite dans ma chambre, en Juillet 42. Je racontais que j'avais rencontré cette personne un soir à St-Malo alors que nous cherchions tous les deux une chambre d'hôtel avant le couvrefeu. Ils me dirent l'avoir arrêté et j'ai appris qu'ils l'avaient relâché quelques semaines après.

Comme nous parlions librement, l'un des deux officiers me dit qu'il n'était pas nazi, et l'autre déclara que si l'Allemagne se trouvait dans la situation de la France ils seraient fiers de voir des jeunes comme moi lutter pour leur pays.

Vint la fin de cet interrogatoire. On me demanda de signer un P.V. Comme il était en allemand, je demandais la traduction,

.../.....

.../.....

ce qui fut fait, et je signalais.

Au moment de partir, je demandais " ce que j'allais devenir ", il me fut répondu que j'étais considéré comme officier français et que je serais envoyé en forteresse. J'ai tout lieu de croire qu'ils étaient sincères.

Le retour se fit comme l'aller, en voiture civile, Avenue Foch et descente des Champs Elysées, mais cette fois j'étais assis à côté du chauffeur qui était un capitaine. Avant d'arriver au Ministère de l'Intérieur il ralentit et me demanda si je voulais me sauver ?

Un détail, pendant le repas, j'ai été gardé par une femme militaire allemande qui s'apitoya sur mon jeune âge et le souci que mes parents devaient se faire.

De la Rue des Saussaies à Fresnes je repris la voiture cellulaire qui était bondée et qui n'attendait que moi pour partir.. Je fus mis dans un box avec une jeune femme, mais j'ai pu voir des hommes qui avaient été torturés par la Gestapo.

Il faisait nuit à l'arrivée à Fresnes.

QUESTION N° 1 et N° 2

29 JUILLET 1943 : La nuit a été courte. Ceux qui se sont retrouvés et se connaissaient ont parlé sans arrêt. Très tôt nous sommes sortis des cellules et regroupés. Nous passons au greffe où l'on nous remet nos affaires et nous montons dans des voitures cellulaires. Il règne une grande animation dans la prison avec beaucoup de militaires.

Nous nous regroupons par affinités et retrouvons des connaissances. Je retrouve Etienne LEGRAVEREND mon chef direct qui me présente à François FAURE, chef adjoint du réseau et autres membres, tous arrêtés en Mai 1942. Nous sommes 9 du réseau sur 56 en partance :

.../.....

.../.....

- CHANTELOUP Roger de St Brieux
- DELAUNAY Ernest de Perros Guirec
- DEVOS Raymond de Lannion
- FACQ Georges de Paris
- FAURE François de Paris
- LAGRAVEREND Etienne de Paris
- MARADENE Georges de Cherbourg
- MORVAN Mathurin de St Brieux
- POGE Maurice de St Brieux

On nous enchaîne deux par deux (chaîne et cadenas, pas de menottes). Je me fais enchaîner avec LEGRAVEREND. Pas de brutalités le calme.

Au cours du trajet les parisiens nous renseignent sur la direction prise et nous arrivons gare de l'Est. Nous montons dans un wagon dont les fenêtres sont grillagées et nous installons à huit par compartiment, toujours sans cris ni bousculade.

Des voyageurs s'attroupent sur l'autre quai et certains d'entre nous indiquent des N° de téléphone et font voir leurs chaînes.

Le train s'ébranle, nous sommes gardés par des soldats en uniforme noir avec la tête de mort.

Certains ont des colis et nous partageons. Les gardiens nous servent du " café ". Du repérage des gares nous déduisons que nous allons vers Strasbourg. Et les suppositions vont bon train. Les plus optimistes pensent que nous allons en Allemagne pour travailler ?

Arrivés à Strasbourg, long arrêt, manoeuvres, et nous repartons vers le Sud. Ceux qui semblent connaître la région s'inquiètent ?

Arrêt dans une petite gare desserte de civils mais une foule de SS et des chiens.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 3

La nuit va tomber, les SD qui nous gardent ont déjà commencé de nous déchaîner depuis quelques minutes. Nous comprenons que nous sommes arrivés. Les plus optimistes se réjouissent puisque nous sommes toujours en France. A peine avons nous le temps de regrouper nos hardes que les SS envahissent le wagon. L'un est grand, jeune, l'autre plus petit sur des jambes torses. Armés de nerfs de boeuf ils nous matraquent en hurlant. Nous avons peine à sortir des compartiments dans la bousculade provoquée. Les cris sont affreux, les chiens aboient, nous nous retrouvons sur le ballast, entre une double rangée de SS armés jusqu'au dents. Les plus jeunes ont sauté, les plus âgés sont jetés du wagon et s'écrasent avec leurs colis sous les coups qui pleuvent dru. Malheur à celui qui perd quelque chose ou qui trébuche dans les voies qu'il nous faut traverser en courant.

Devant nous un petit groupe de SS où trône au milieu un officier " aboyant " à la face de brute. Il paraît énorme (nous saurons plus tard qu'il s'agit de Joseph KRAMER le commandant du camp).

On nous canalise vers des camions et une voiture cellulaire où nous nous entassons sous les coups de pied et de crosse. Les soldats SS montent avec nous et ferment l'arrière du camion. Quelques uns de nos camarades restent encore dans les voies et les SS s'acharment sur eux. On distingue que certains saignent de la figure, les coups ou les chutes ? Tout cela a été tellement rapide !

Nous avons pu voir que la gare s'appelle ROTHAU. Non loin il y a un village qui paraît désert, les volets des maisons sont fermés. (Nous saurons plus tard que les SS avaient donné des ordres mais que la population assista néanmoins à notre arrivée).

Après toute une série de " beuglements " celui qui dirige (KRAMER) gagne une voiture décapotable et notre convoi s'ébranle.

Après avoir passé quelques maisons, nous grimpons vers la montagne. La nuit s'est faite et aucune trace de vie humaine n'existe; le silence est lourd parmi nous. Les camions peinent dans la montée, nous voyons de chaque côté la forêt profonde dans laquelle nous nous enfonçons, et nous montons toujours, le voyage paraît sans fin.

.../.....

.../.....

Nous guettons un être humain, une maison, rien. Rien que la forêt, les sapins qui s'alignent comme une troupe toute noire, immobile.

Nous avons la gorge serrée. Où nous conduit-on ?

Beaucoup pensent à une exécution au coeur de la forêt... A la tragédie de KATIN l'année précédente dont les allemands ont tant parlé. Les regards sont tendus pour percer la nuit et il fait de plus en plus froid. Où allons-nous ?

Arrêt brusque, des cris ou plutôt des hurlements. Nous sautons des camions dans une boue gluante et aussitôt le camp nous apparut en contrebas. Sinistre, avec quelques baraques aux toits luisants derrière des fils de fer barbelés qui s'enfonçaient dans la nuit sans que l'on puisse voir où ils s'arrêtaient.

Nous étions dans un nuage de brouillard et le halo des projecteurs qui éclairaient le camp semblaient irréels. Malgré les cris des SS, les aboiements des chiens, nous ne pouvions détacher nos yeux de ce spectacle sans dimension. Il semblait que nous ne pourrions vivre ici, que c'était le bout du monde. Les baraques s'étageaient et semblaient disparaître dans le ravin.

Il nous fallu nous mettre rapidement par cinq sous les ordres et les coups qui nous étaient maintenant dispensés en mauvais français par un individu au crâne rasé, habillé en civil et portant un brassard, il portait une lanterne. Il nous annonça avoir été dans la légion étrangère et qu'il allait nous faire voir comment on dresse les Français.

Nous eûmes droit à quelques horions de sa part et aux coups de nerf de boeuf des SS pour nous apprendre à nous mettre en rangs.

Une pluie fine tombait et le commandant du camp se mit à " beugler ", l'un d'entre-nous traduisit " que nous étions des sales français, de la pire des races, que nous allons vivre icid où personne ne devait sortir si ce n'est en fumée, qu'il fallait respecter la discipline sous peine d'être pendu. Après un court silence, il déclara que nous étions 56. A 8 hommes par jour nous serions tous passés " par la cheminée ".

Nous passâmes ensuite la porte du camp, simple barrière de poutres et de barbelés et pataugeant dans la boue, nous descendîmes

.../.....

.../.....

dans le camp par un étroit chemin glissant (il n'y avait pas d'escaliers) pour entrer dans une baraque où nous fûmes entassés, toujours sous les coups, dans une pièce et ordre nous fût donné d'abandonner nos affaires et toujours des cris, des coups.

Nous vîmes alors d'autres détenus, tous le crâne rasé, propres, vêtus correctement, portant un matricule et un triangle sur la veste et sur le pantalon, qui nous regardaient avec curiosité - des kapos.

Se joignant aux SS ils se mirent à crier et à nous frapper.

Ordre est donné de nous dévêtir totalement, de tenir dans la main gauche nos vêtements et dans la main droite, l'argent, les bijoux et nos papiers et nous passons dans une autre pièce où des SS et des détenus sont derrière des tables.

Nos vêtements sont mis dans des sacs et donnons argent, bijoux et papiers à une autre table et signons un registre.

Nous n'avons le droit de conserver que le savon (pour ceux qui en ont), un mouchoir, une brosse à dents, (je n'en avais pas) et malheur à celui qui tente de cacher quelque chose, il est offert en spectacle et roué de coups.

Nus comme des vers, tenant à la main ce qui est permis nous passons devant un SS muni d'une baguette qui nous fouille dans la bouche pour voir si nous avons des dents en or, ce qui est noté par un autre, ou si nous avons caché quelque chose. Ensuite nous devons nous courber en deux et tousser pour expulser ce que nous aurions pu cacher dans le rectum, la baguette étant enfoncée dans l'anus de certains. Ceux qui portent des bandages orthopédiques se les voient arrachés.

L'examen de notre rectum achevé un SS nous assène sur les fesses un grand coup avec une planche qu'il manie de toute ses forces Nous partons en courant vers une porte où un autre SS nous frappe sur les épaules avec un nerf de boeuf.

Nous sommes tous marqués et parfois le sang coule. Ceux qui échappent à ces coups doivent revenir et ont droit à double ration.

Passé cette porte nous nous trouvons dans une pièce où se trouve une installation de douches rudimentaires mais où règne une douce chaleur.

.../.....

.../.....

Nous nous regardons hébétés, nos corps nus sont marqués par les coups, certains sont sérieusement marqués, d'autres saignent. Nous passons au " coiffeur " où avec une tondeuse un détenu, russe ou polonais, s'amuse à des fantaisies avec nos cheveux avant de nous mettre le crâne totalement lisse (nous ne nous reconnaissons pas).

Ensuite, un jeune " Russe " se met en devoir de nous débarasser, sans précaution, de tous nos poils, aussi cachés soient-ils et cela avec une rapidité étonnante et un simple rasoir.

De l'eau chaude coule des douches et nous nous lavons quelques secondes, car déjà l'eau est arrêtée et les SS se ruent sur nous, nous poussant dans une autre pièce où une chemise, un caleçon, un pantalon et une veste nous sont jetés. Bien entendu ce qui nous est remis ne peut nous aller et c'est une curieuse séance d'essayage qui s'engage, toujours dans la bousculade extrême, sous les coups et les hurlements, il faut faire vite, vite, très vite. Abrutis, on nous désigne un tas de chaussures où nous devons choisir, ce qui n'est pas possible car les coups repleuvent et nous nous retrouvons dehors, saisis par le froid et l'humidité.

Le détenu, ancien de la légion étrangère, est là avec sa lanterne et nous entraîne vers une baraque qui porte le N° 7 au bas du camp.

Groupés dans une pièce où se trouvent des tables nous avons droit à un " discours " peu encourageant de l'ancien légionnaire qui est notre chef de " Block ". Un SS paraît, hurle et passe dans une pièce à côté. On entend des coups, des plaintes, et il repart. Nous sommes avisés de ne pas aller à côté, nous serions punis de mort.

Des morceaux d'étoffe blanche avec un matricule (le mien est 4358) et deux triangles rouge nous sont remis, des aiguilles et du fil, un laborieux travail de couture commence et prendra une partie de la nuit, les aiguilles étant d'un nombre très limité.

C'est à ce moment que paraît un détenu au visage énergique et intelligent qui, après avoir parlé au chef de bloc d'un ton brutal s'adresse à nous dans un très bon français (il s'agit de Willi KRAT qui devait par la suite aider beaucoup les français).

.../.....

.../.....

Nous ayant exposé ce que l'on attendait de nous dans ce camp, il nous mit en garde contre tout ce qui pouvait entraîner des représailles (ex. manque d'obéissance). Après quelques mots d'espoir !!!... il précisa que nous étions des détenus d'une catégorie spéciale ... ? Ensuite il nous interrogea : notre âge, notre profession, le motif de notre présence ici

Après son départ nous nous interrogeons ? Il est apparu comme un personnage puissant, car le chef de bloc et son adjoint, un jeune lorrain, semblent plus humains, allant même nous expliquer qu'ils doivent cogner et crier, qu'au premier coup il nous faut tomber et crier de douleur.

La couture terminée, nous passons dans le dortoir et tentons de trouver le sommeil après cette terrible soirée.

Profitant d'un moment où tout le monde était occupé à la couture, j'ai voulu voir ce qui se passait dans l'autre aile de la baraque d'où venaient les plaintes entendues.

Ce que j'ai vu me fait tellement horreur que je n'en parlerai pas aux autres détenus. Le long d'une paroi, dans une pièce vide, éclairée, six hommes sont debouts, les mains menottées dans le dos, les vêtements déchirés et couverts de boue et d'excréments, la figure énorme, tuméfiée au point que l'on cherche les yeux. Une odeur écoeurante règne dans la pièce; ils ont fait leurs besoins dans les vêtements, ils ne tiennent pas sur leurs jambes, sont à demi pliés. Les menottes sont recouvertes par les chairs et un liquide s'écoule. Je n'ai jamais oublié cette horreur. Il s'agit de Russes accusés de tentative d'évasion qui seront pendus quelques jours après. Nous n'avons pas été témoins de leur exécution.

NB : Ci-joint photocopie d'un extrait de la plaquette écrite par François KOZLIK. Le Mont de l'épouvante, horreurs vécues au Camp du " Struthof " - Edition Sedal - Strasbourg - 6 Rue des Francs Bourgeois - Strasbourg - 1945 - de la page 7 à la page 15 -

SAMEDI 10 JUILLET 1943 :

Certains d'entre nous venaient tout juste de s'endormir lorsque nous fûmes réveillés pour l'appel du matin. Il faut aller très vite et si nous avons déjà oublié les recommandations de cette

.../.....

.../.....

nuit de ne jamais marcher mais de toujours courir, nous devons rapidement en prendre l'habitude.

Le jour se lève à peine et il fait froid et humide. Passer aussi rapidement de la prison où certains étaient détenus depuis 14 mois, au grand air est pénible.

Nous sommes jetés dehors et conduits, toujours en courant à la place d'appel. Là nous découvrons le camp sous une pluie fine nous nous gèle et que nos crânes rasés et non couverts supportent difficilement.

Le camp est tout en terrasses ; nous voyons pour chacune d'elles, au dessus de nous, des détenus venir se ranger. Sur la droite des baraques, la notre est la dernière en bas, sur la gauche trois baraques dont la dernière est celle des douches où nous avons été si bien reçus cette nuit. Autour du camp, une double rangée de fils de fer barbelés laisse la place à un chemin de ronde et huit miradors surplombent le camp.

Tout autour la vue s'étend sur les magnifiques forêts des Vosges qui commencent à quelques mètres des barbelés, en bas et à gauche.

Au dessus du camp on apercevait d'autres baraques pour les SS et les différents services. Tout paraît calme et propre.

En quittant le bloc nous avons pu assister à la sortie des six hommes qui sont à côté de nous. Le grand SS de cette nuit est venu les chercher, frappant de toutes ses forces à coups de nerf de boeuf et coups de pied...

Il a obligé ces loques humaines à gravir les escaliers et à les faire ranger à nos côtés. Nous pouvons voir leurs figures tuméfiées et leurs poignets tellement gonflés que les menottes disparaissent dans les chairs, leurs mains bleuies et nous pourrions apercevoir dans quelques jours des asticots.

Notre bloc est celui de la " STRAFFCOMPAGNIE " ou compagnie disciplinaire.

L'appel se déroule et nous voyons partir les autres détenus alignés sur les autres terrasses. Les malheureux qui sont à côtés regagnent le bloc, toujours sous les coups des SS. Ils ne peuvent se trainer que difficilement et tombent souvent.

.../.....

.../.....

Nous restons seuls, alignés dans le froid, un discours du chef de bloc nous rappelle que nous serons traités comme ces Russes si nous manquons à la discipline et se met à nous apprendre les commandements en allemand, pour nous aligner et saluer, le tout ponctué d'insultes à notre égard car nous obéissons mal et il nous faut répéter souvent avant qu'un semblant de cohésion apparaisse. Nous montons ensuite vers la porte du camp pour gagner une baraque dans le camp SS où nous subissons un interrogatoire d'identité, passons à la photo. Ensuite, retour au bloc où un choix est fait parmi nous. Ce sont les plus jeunes qui partent pour la baraque des douches et nous chargeons sur notre dos les sacs en papier contenant les vêtements que nous avons dû abandonner cette nuit et les porter dans une baraque située dans le camp SS à l'extérieur. Tout est calme, nous rencontrons peu de SS qui ne prêtent pas attention à nous.

Un espoir nous reprend après cette terrible nuit. Les détenus que nous rencontrons sont et paraissent en bonne santé.

A l'appel du matin trois détenus sont venus parler avec nous, ce sont des Lorrains détenus ici depuis quelques mois. Leurs paroles ont été encourageantes malgré les avertissements. Le travail est dur avec une discipline de fer, et nous apprenons que nous aurons à souffrir de la faim à cause de l'altitude.

La matinée se poursuit à apprendre les commandements à manoeuvrer, à faire les " lits ", à connaître les différentes corvées et nous gagnons la terrasse pour l'appel du midi, pendant que les différents commandos rentrent du travail.

Cet appel est rapide et nous regagnons le bloc où nous faisons connaissance avec la soupe du camp, ce qui nous paraît assez agréable. Nos estomacs sont creux.

La " vaisselle " terminée, la revue de détail passée par le BLOCKALTESTER nous gagnons la place d'appel. Un SS vient nous compter, les ordres sont donnés et nous gagnons la sortie du camp à la suite des différents commandos de travail.

Nous nous arrêtons aussitôt la porte passée. Chacun sent confusément que quelque chose va se passer. Des " kapos " Russes, Allemands, Polonais, sont là autour de nous, armés de bâtons. De nombreux SS sont réunis, d'autres arrivent avec des chiens, des

.../.....

.../.....

sentinelles en armes prennent position sur la pente, une centaine de mètres, jusqu'au mirador central ouest.

Le Commandant du camp est là, maniant un nerf de boeuf qui paraît menaçant. Un camarade nous traduit au fur et à mesure ses paroles " que nous sommes les premiers français à entrer dans ce camp, qu'il n'y a aucun espoir de s'évader, que les chiens nous retrouveront et que nous serions perdus, que seul le travail existe ici, que nous sommes tous destinés à mourir, à passer par la cheminée du crématoire, que nous sommes de sales français et qu'il va nous faire voir comment il nous dresse. "

Ensuite on nous explique ce que nous avons à faire " descendre jusqu'au mirador où se trouve un tas de grosses pierres qu'il nous faudra remonter pour aller les déposer à l'intérieur du camp entre les blocs 3 et 5, à la hauteur du mirador. Celui qui tenterait de s'éloigner serait abattu sur place "

La traduction à peine terminée, les SS se précipitent sur nous, poussés dans le ravin, la terre est boueuse, très glissante, nous roulons les uns sur les autres.

Des SS descendent avec leurs chiens, ceux restés sur la route, dont le Commandant KRAMER, ramassent de grosses pierres et les lancent sur nous. Nous perdons nos mauvaises chaussures sans lacets.

Arrivés au tas de pierres, nous en choisissons une et nous commençons à gravir la pente. Les pierres ne sont pas jugées assez grosses et nous n'allons pas assez vite. Les chiens sont lâchés et se jettent sur nous, mordant jambes et fesses, nos pantalons sont déchirés, la confusion est totale, nous nous bousculons pour éviter les coups et les morsures. Nous tombons, glissons, les pierres roulent sur les derniers. Nous prenons de plus grosses pierres et sous les coups, les chiens autour de nous, nous montons aussi vite que possible. Les plus âgés restent les derniers et sont la proie facile des SS parmi lesquels nous reconnaissons nos matraqueurs d'hier au soir.

Les " kapos " frappent à leur tour avec des manches de pioches, courant dans tous les sens en hurlant. Mais nous ne pouvons aller plus vite, nous glissons, lâchons nos pierres qui écrasent les mains de ceux qui suivent et qui tentent de s'accrocher à la boue. Les hurlements et les aboiements sont épouvantables ; chacun tente d'éviter les coups et les chiens. Arrivés à quelques mètres du sommet il nous faut gravir une pente d'au moins 70° sans point d'appui, glissante

.../.....

.../.....

au possible. A ce sommet le commandant et les SS nous regardent, se réjouissant de nos efforts, du spectacle et lorsque nous avons enfin atteint la route, ils nous repoussent à coups de pied dans le ravin. Ceux qui arrivent à se hisser se trouvent coincés dans un étroit passage au milieu des SS et les coups pleuvent, KRAMER avec son nerf de boeuf est déchainé. Nous courons ensuite, les kapos à nos trousses dans l'allée supérieure du camp et dévalons la pente jusqu'à l'endroit qui nous est indiqué pour déposer les pierres. Nous remontons ensuite toujours en courant pour nous jeter dans le ravin, reprendre vite une pierre, tenter de remonter en esquivant les coups, les chiens, les pierres lancées par les SS, ou celles que perdent nos camarades et qui dévalent la pente, fauchant ceux qu'elles touchent.

Nous crions nous aussi, affolés, terrorisés, ne pouvant intervenir près de nos camarades âgés sur lesquels s'acharnent les SS, les kapos et les chiens. Le manège est infernal. Nos pierres ne sont pas jugées assez grosses, un SS indique celle que l'on doit prendre, nous ne pouvons soulever les plus grosses, nous nous mettons à deux, la poussant devant nous, la portant quelques mètres, l'empêchant de repartir vers le bas où elle faucherait ceux qui montent.

Trois tours sont fait, nous voyons certains blessés aux mains, aux jambes, à la tête, le sang coule et excite les chiens. Les SS descendent et remontent près de nous, s'acharnant sur celui qui tombe se précipitant sur les groupes qui se forment aux passages difficiles Nous abandonnons les pierres pour éviter les coups, mais il faut les reprendre car en haut chacun doit avoir la sienne.

L'herbe qui nous aidait a disparu, il n'y a plus que de la boue de plus en plus glissante.

Nous montons à quatre pattes, ou sur les genoux, la pente est jonchée de pierres, de souliers.

En passant devant KRAMER, celui-ci se saisit d'une chaussure et la jette avec force, ouvrant profondément le front d'un camarade dont la figure se couvrit de sang. Le spectacle est horrible, nous sommes hâletant, la bouche sèche, couverts de boue, ne pouvant nous arrêter. Des manches de pioche se cassent sur nos échinés, qu'importe, ils sont aussitôt remplacés par d'autres matraques, des planches, des bâtons de jalonnage ferrés, rien ne semble résister dans les mains de ces fauves.

.../.....

.../.....

Nous déposons nos pierres entre deux baraques de l'infirmierie les détenus malades sont aux fenêtres pour nous regarder souffrir, et, miracle, des encouragements nous parviennent " courage francous " par des Russes, des Polonais qui paraissent effrayés par notre sort.

L'allure se ralentit, nous sommes à bout, le coeur cogne dans la poitrine, le sang bâte aux tempes, la respiration est courte, la gorge fait mal, les jambes fléchissent, les mains et les pieds saignent mais il faut continuer. Les SS imposent de nouveau un train d'enfer, un des nôtres tombe, les SS s'acharnent, rien à faire il ne bouge plus on nous crie qu'en plus des pierres il nous faut le porter. Nous le hissons à plusieurs sur nos épaules et repartons, surprise, il nous parle, nous demande de l'abandonner. D'autres tombent à leur tour qu'il faut porter. Ils feront avec nous quelques voyages, tombant avec nous, roulant dans la boue, toujours sous les coups.

Nous nous trainons, nous rampons, la boue pénètre dans la chemise, dans les manches.

L'allure se ralentit, les kapos semblent effrayés devant le massacre, les coups sont moins nombreux, ils nous disent à voix basse et en français (où l'on-t-il appris ?) Tombez!!! tombez !!! et notre chef de bloc nous chuchote " tombez sinon ils n'arrêteront pas. "

Nous devons en porter de plus en plus, plutôt les trainer. Les SS semblent fatigués mais les coups pleuvent toujours, les chiens continuent à mordre et des plaies ouvertes sont visibles sur les mollets.

Enfin l'ordre est donné d'abandonner les plus mal en point, ceux que nous portons. Nous les poussons du haut d'un talus et roulent dans les flaques d'eau et pour les autres la ronde infernale se poursuit. Ma gorge saigne, le sang me vient dans la bouche. Le sentier que nous descendons et remontons n'est plus qu'une patinoire. Les pierres sont toujours aussi nombreuses et lourdes, en plus il faut aller les chercher plus loin. Des camarades tombent de plus en plus, il faut les remonter.

Certains murmurent qu'il faudrait mieux demander à être fusillés. Mais une grande voix, celle d'Etienne LEGRAVEREND, nous rappelle que nous devons tenir jusqu'au bout, que nous ne devons pas nous abaisser devant l'ennemi.

La pluie se met à tomber, nous tentons de recueillir dans

.../.....

.../.....

notre bouche quelques gouttes tant nos bouches sont en fer.

L'allure se ralentit, même sur le plat nos jambes cèdent, les pierres paraissent de plus en plus lourdes. Notre corps tout entier fait mal, nous avons des crampes et pourtant nous n'obéissons pas aux conseils des kapos, qui eux aussi fatigués voudraient que nous tombions tous.

L'arrêt de cette terrible séance est donné, elle a duré cinq heures. Nous rentrons au bloc, portant nos camarades. Combien sommes-nous restés debout ? La moitié peut-être !

Nous lavons nos vêtements pleins de boue, au point que nous devons les tremper en pleine eau. Il nous faut être propres pour l'appel dans quelques minutes. Les lavabos sont trop petits et c'est la bousculade. Certains, les plus mal en point sont allongés dans un coin et nous les lavons ainsi que leurs vêtements, quand deux SS pénètrent en hurlant, frappant de tous côtés, semant une confusion extrême.

Nous montons à l'appel du soir, nos habits dégoulinants d'eau nous grelottons, épuisés de fatigue et de terreur.

Lorsque nous regagnons le bloc, le détenu qui est déjà venu nous reconforter hier soir, Willy KRAT, allemand, qui semble être le chef de camp - intérieur - ex-officier de l'armée de l'air allemande, ayant fait la guerre d'Espagne et qui porte le triangle rouge des politiques, vient nous voir et nous encourager, nous assurant que le plus mauvais est passé et que nous aurons désormais un travail normal (pour le camp). Il ne pouvait savoir ce qui nous attendait demain.

Nous n'avons même pas la force de manger la maigre ration du soir et nous nous étendons sur les paillasses aussi dures que le bois, inconscients, à demi morts. Toute la nuit le dortoir retentit des plaintes.

- DIMANCHE 11 JUILLET 1943 :

Les cris du chef de bloc (de nom de SCHMIT, ancien légionnaire allemand- triangle rouge) nous tirent de notre sommeil, il faut se lever vite, aligner les couvertures sur les paillasses. Tout notre corps fait mal, horriblement mal. Tous les muscles sont douloureux, les coups reçus sont très visibles et font souffrir. Les endroits mordus sont enflés.

.../.....

.../.....

Nous nous trainons, certains, les plus âgés, semblent ne plus pouvoir bouger. Le chef de bloc, qui a dû vivre en partie notre calvaire d'hier, n'est pas trop exigeant et fait de son mieux.

Il nous faut être à l'appel en temps, après les corvées, pourtant il nous a évité d'aller aux cuisines tout en haut du camp chercher le " café ", jus d'herbes ramassées par un kommando spécial, autour du camp, dans la forêt. Des détenus d'autres blocs sont venus le porter.

Chacun se dégourdit. Nous nous regardons, ahuris, ne réalisant pas encore très bien ce que nous avons dû vivre hier. L'eau glacée du lavabo fait merveille pour nous réveiller.

Quel triste troupeau faisons nous en gravissant les escaliers et pourtant dès que nos voisins de bloc nous rejoignent sous les coups des SS nous oublions nos membres douloureux en face des terribles souffrances de ces russes dont l'état fait peur.

L'appel se prolonge, il fait froid, il pleut, une petite pluie fine des sommets qui pénètre. Nous sommes à 1000 ou 1100 mètres d'altitude. Les autres détenus, alignés sur les terrasses supérieures se retournent pour nous regarder.

C'est Dimanche, les commandos ne vont pas au travail, seul notre groupe gagne la sortie et les escaliers sont durs à gravir pour nos jambes déjà lourdes et il faut courir. Au passage, les autres détenus nous encouragent. Ils semblent effrayés, bien que connaissant la vie au camp. Plus tard nous saurons qu'ils n'avaient rien vu de semblable.

Nous nous rangeons devant la porte, face à la porte d'hier. De nombreux SS sont là, plus nombreux qu'hier. Des officiers supérieurs en grande tenue, invités sans doute à nous voir souffrir. D'autres SS arrivent avec les chiens.

Pendant ce temps, d'autres détenus, Russes, Polonais, tous triangle rouge, sont venus se ranger le long de la route qui surplombe le camp à l'intérieur et l'ordre est donné de reprendre le transport des pierres.

.../.....

.../.....

La boue est détremmée par la pluie. Les pierres sont froides. Malgré nos douleurs et notre fatigue nous reprenons la " ronde " infernale.

Les SS se relaient pour nous frapper, nous jettent des pierres, les chiens sont déchaînés. En haut les SS rient aux éclats lors de nos chutes, de nos fuites devant les coups et les chiens. Il faut aller vite, toujours plus vite. Chaque SS veut frapper et les kapos eux-mêmes reçoivent des coups. La pente gravie, nous passons au milieu de l'aéropage SS tous groupés et qui s'en donnent à coeur joie, coups de poings, de pieds, bâtons, cravaches etc... et nous passons en courant devant les détenus alignés et qui nous crient " courage, courage Franzeous " , de même à l'infirmerie où les malades ont repris leurs places aux fenêtres.

Maintenant nous avons des SS tout le long du parcours qui frappent et se font remarquer des officiers supérieurs.

Nous courons pieds nus, portant nos chaussures à la main et la pierre. Le spectacle doit être pénible à voir si nous en jugeons par la tête des autres détenus qui doivent assister à notre calvaire et qui ont été gratifiés d'un discours de KRAMER le commandant, qui peut se résumer ainsi : " Nous avons reçu des Français de la pire race, de cette nation pourrie. Vous allez voir ce que j'en fais. "

Les blessures d'hier s'ouvrent, de nouvelles apparaissent, le sang coule de nouveau. Les premiers, les plus âgés tombent rapidement, il nous faut les sortir, ils sont roués de coups pour les forcer à marcher et rejetés dans le ravin. KRAMER se réjouit, nous insulte, fait un barrage au passage de la porte et nous force à sauter en groupe sur la pente pour nous voir rouler les uns sur les autres. A un moment il se saisit d'un brancard en bois servant au transport de pierres et le jette sur un groupe qui remonte péniblement, trois hommes tombent assomés, il nous faut les prendre, les porter sur nos épaules.

Il n'y a plus assez d'hommes pour porter les blessés quant l'ordre est donné de les déposer sur la première plateforme où KRAMER veille lui même à ce qu'ils soient allongés dans les flaques d'eau.

.../.....

.../.....

Il frappe chacun de ces malheureux sans force; coups de pieds dans les côtes, dans le ventre, le nerf de boeuf qui ne le quitte pas s'abat sur des corps qui paraissent sans vie. De temps à autre il renvoie à la corvée l'un d'entre-eux. Ceux qui restent ne tiennent plus debout, nous tombons au bout de quelques pas, épuisés nous montons les escaliers sur les genoux, nous rampons sur la pente. Le sang laisse des trainées dans la boue tout au long du trajet. Nos têtes éclatent, nos yeux sont injectés de sang, la bouche crispée nous ne pouvons éviter les coups qui redoublent.

Parmi les détenus alignés nous en voyons qui pleurent sur notre passage et qui otent leur calot.

Les SS s'impatientent, nous ne tombons pas assez vite. Les kapos se font plus pressants " tombez, tombez, ils arrêteront " et pourtant nous ne voulons pas céder. Le groupe se réduit rapidement, mais chacun tient jusqu'à la dernière minute et ne tombe qu'épuisé. Lorsque vient mon tour je ne resterai pas longtemps allongé. KRAMER passe et me renvoie au " manège " après un coup de nerf de boeuf en pleine figure qui me ferme l'oeil gauche.

En loques, couverts de boue de la tête aux pieds nous souhaitons la mort. Le spectacle de nos camarades sur la terrasse est hallucinant, des pantins désarticulés, dans toutes les positions les yeux révulsés, la bouche ouverte, nous pensons que beaucoup sont morts.

Nous ne sommes que huit à essayer de tenir encore et malgré tout lorsque la fin du cauchemar est ordonnée.

Sur l'ordre de KRAMER, écumant de rage, nous nous groupons et devons nous rouler dans une mare de boue sous les coups qui pleuvent de plus belle.

Enfin les SS s'éloignent, nous injuriant toujours, l'ordre de gagner le bloc est donné et, moment inoubliable, des Russes, presque tous jeunes, qui nous ont vu souffrir pendant des heures, se précipitent vers nous, nous aident à marcher, portent les plus atteints jusqu'à la baraque, malgré les ordres sévères de ne pas nous approcher.

.../.....

.../.....

Combien nous leurs sommes reconnaissants de leur solidarité dans un tel moment et en un tel lieu où la mort est suspendue sur la tête de chacun.

Maintenant il nous faut laver à grande eau les corps et les vêtements. Certains ne peuvent plus bouger et semblent bien près de leur fin. Nous devons nous en occuper.

Titubants, abrutis, inconscients, ne pouvant plus penser, nous nous regardons. Nos yeux n'ont plus d'expression. Certains ont des morsures profondes, des plaies béantes et nous n'avons rien pour les penser, les nettoyer.

Quelques Russes sont restés pour nous aider lorsque les SS font irruption et frappent de toutes leurs forces. Puis c'est l'appel monter les escaliers, s'aligner, rester debout, attendre. Nous avons dû porter les plus touchés que nous couchons à notre droite, à demi morts.

L'appel se termine et nous regagnons le bloc, hagards, vidés totalement, incapables de réaction, sans même pouvoir parler. Que peut-il nous arriver de plus, à ce régime notre mort est certaine à très bref délai

Nous absorbons notre maigre soupe et l'après-midi se passe calmement. Couture pour réparer les vêtements et tenter de les sécher, ce qui ne sera pas possible. Nous apercevons les autres détenus errant dans le camp, mais il est interdit de s'approcher de notre baraque.

De quoi demain sera-t-il fait ???.....

Ces deux journées resteront dans les mémoires..... Le camp n'en connaîtra jamais de pareilles.

QUESTION N° 4

- LUNDI 12 JUILLET 1943 :

Réveil, corvée, balayage, alignement des couvertures, café

.../.....

.../.....

et rassemblement sur la place d'appel.

Tout paraît calme. Arrivée des SS, chacun a sa terrasse qui correspond au Kommando. Celui qui vient nous compter, nous le connaissons depuis l'arrivée à la gare de Rothau. Très grand, en pleine force, il nous a prouvé sa cruauté, sa figure vaut que nous le baptisions " Fernandel " .

L'appel terminé, les différents kommandos partent au travail nous partons les derniers. Il faut monter en courant. Arrêt à la porte du camp. Mise en rang par cinq et nous sortons au pas. Là les SS comptent encore. Au bout de 100 mètres environ dislocation, nous partons en courant avec les kapos et arrivons à une carrière. La montagne est déjà bien entamée, il y a des wagonnets, des tas de pierres. Nous devons, toujours en courant, nous saisir de pelles et de pioches et gagner le pied de la carrière. On nous explique ce que nous avons à faire. Extraire des pierres, charger les wagonnets, lorsqu'ils sont tous pleins, l'ordre de départ est donné, il faut pousser en courant. Arrivés à une plaque tournante les wagonnets déraillent il faut les remettre sur les rails, les soulever, ils sont pleins au maximum et très lourds. Les coups des SS pleuvent de nouveau sur les échines arc-boutées. Quelques mètres plus loin nouvelle plaque tournante, nouveaux problèmes. Enfin nous arrivons au bord d'un ravin où nous vidons les wagonnets, et retour en courant pour les charger. Tout ça doit se faire vite.

Le kapo est un allemand, triangle noir des associaux, brutal, ses coups font très mal. De temps à autre le SS " Fernandel " matraque lui aussi pour que nous allions plus vite. Un autre SS arrive en hurlant, nous le connaissons aussi et le baptisons " le cavalier " à cause de ses jambes torses. Il fait peur et nous dispense force coups. D'autres SS arrivent pour nous voir, par curiosité et repartent.

Ce kommando porte le nom de " cave à pomme de terre ", je ne le quitterai pas jusqu'à Février 1944, si ce n'est quelques jours pour aller travailler au jardin du commandant sous la surveillance d'un SS déjà âgé et qui ne crie pas et ne frappe jamais.

Ce kommando est reconnu le plus terrible du camp, c'est le travail forcé et toujours courir. On y verra des scènes d'horreur.

.../.....

.../.....

Nos camarades blessés ou trop faibles, nous les portons sur le lieu de travail, nous les déposons les épaules dans des flaques d'eau, en plein soleil ou sous la pluie. Là le SS ou les SS vont les voir leur sauter sur le ventre à pieds joints, leur mettre une grosse pierre sur la poitrine, les frappent sur leurs blessures, les bourrent de coups de pieds. On a vu " Fernandel " fouiller avec un bâton de jalonnage ferré dans les blessures, les morsures qui sont rapidement envahies par les asticots.

Nous portons nos malheureux camarades à trois sur nos épaules, un entre les jambes, les deux autres sous les épaules du malade. Les invalides sont de plus en plus nombreux et c'est un lamentable cortège qui se présente au poste. Les plaies se sont infectées, les jambes sont gangrénées, une odeur épouvantable s'échappe et nous tentons d'éviter d'être le porteur entre les jambes d'où s'écoule un liquide nauséabond.

A midi, ceux qui ne peuvent travailler sont allongés sur la place d'appel, privés de nourriture, et nous les remontons avec nous. Cela tous les jours. Nous n'avons pas le droit aux soins à l'infirmerie. Le soir, un "infirmier" allemand qui a vécu à Paris parle français, et porte le triangle rouge, vient porter des bandes en papier qu'il a détournées et les médecins qui sont parmi nous pansent les blessés. La nuit dans le dortoir, l'air est irrespirable avec toutes les gangrènes. L'un d'entre nous a été victime d'un coup de soleil sur la nuque, sans soins, les mouches ont pondu et nous pouvons voir les asticots. Il travaillera dans cet état et décédera rapidement.

La vie dans ce kommando sera toujours très dure. Des accidents arrivent aussi, tels des chutes de pierres, des éboulements et avec de nouveaux blessés.

Au bout de quelques jours nous recevons des calots en tissus rayé qui sont les bienvenus, le soleil étant très ardent à cette altitude. Ils ont aussi un autre usage imprévu. Pour calmer un peu la soif des malheureux étendus pendant la soupe de midi en plein soleil, nous mouillons ces calots et en reprenant ceux que nous portons, nous tordons le calot faisant couler quelques gouttes

.../.....

.../.....

dans leurs bouches dessechées. Un autre souvenir, ceux d'entre nous qui travaillent au sommet de la carrière arrachent des racines et les mâchent. Ils ramassent aussi du serpolet et en distribuent. Nous ajoutons le serpolet à notre maigre soupe, pour faire du volume. Le travail est toujours le même, pelle, pioche, wagonnets et par tous les temps. Il y a des jours avec du soleil, mais pour la majorité nous sommes sous la pluie, ou dans le brouillard, et alors le travail ralentit. Nous subissons aussi de violents orages. Nos vêtements sont en permanence mouillés pendant des semaines. Au bloc, pour la nuit, nous roulons veste et pantalon et les mettons dans un placard fermé, ils ne peuvent sécher. Les jours où le brouillard est trop épais nous sommes regroupés à l'intérieur du camp, sur une terrasse et nous restons ainsi debout pendant des heures. Nous nous serrons les uns sur les autres pour avoir moins froid, et un mouvement tournant, de l'intérieur vers l'extérieur et de l'extérieur vers l'intérieur. Nous appelons ce manège " faire la boule ".

La nourriture consiste, le matin en un jus d'herbes baptisé " café ", vers 10 heures sur le chantier une tranche de pain avec un petit morceau de margarine, ou une tranche de saucisson. Là il y a de la nourriture détournée par les kapos. Tous les prétextes sont bons pour nous priver du maigre casse-croûte.

A midi au bloc, un litre de soupe, très claire, parfois si chaude que nous ajoutons de l'eau fraîche. Parfois nous avons une soupe d'orge que nous appelons " soupe blanche " et qui est appréciée.

Le soir nous touchons un morceau de pain, parfois moisi, avec un morceau de margarine, ou une tranche de saucisson. Certains en garde une pour partie pour le lendemain matin.

Dans les premières semaines, alors que nous attendons la soupe les plus jeunes sont désignés pour monter à la porte du camp, les cercueils des morts de la nuit. C'est très lourd, on dit qu'il y a parfois deux cadavres et c'est très pénible de gravir les escaliers. Cette corvée terminée, nous redescendons en courant et

.../.....

.../.....

avons à peine le temps de boire la soupe et il faut repartir, toujours en courant. Un spectacle horrible nous est parfois offert. Les morts sont alignés dehors en bout du bloc. Un détenu arrive avec une grosse pince de forgeron, l'introduit dans la bouche du mort et d'un mouvement brusque arrache toute la machoire inférieure avant de prélever les dents en or. Cette tête sans machoire est épouvantable à voir.

Si nous portons les cercueils jusqu'à la porte du camp, c'est qu'il n'y a pas de crématoire dans le camp. Il sera construit après. De la porte du camp à l'hotel - Le Struthof - , les cercueils sont descendus par un kommando après la soupe, composé pour la majorité d'alsaciens et là les cadavres sont incinérés dans un crématoire ambulancier de l'armée allemande.

Nos vêtements ne sont pas des " RAYÉS " comme pour la majorité des déportés des autres camps. Ce sont des vêtements civils. Le veston a été coupé en croix dans le dos et cette coupure recouverte de deux bandes de tissus " rayés ". Le pantalon a été coupé sur le côté de la cuisse verticalement et lui aussi recouvert d'une bande " rayée ". En outre, nous peignons veston et pantalon. Les premières semaines avec de la peinture jaune, une bande le long des bras et deux autres bandes horizontales. Il en est de même pour le pantalon. En plus, pour le veston une bande à hauteur de la ceinture fait le tour du corps et une croix jaune dans le dos. Au bout de quelques jours le veston et le pantalon tiennent debout car nous passons de la peinture souvent.

Puis vient le jour où ces vêtements nous sont retirés, les nouveaux reçus reçoivent de la peinture rouge et un N-N est peint dans le dos et sur chaque cuisse.

Le numéro matricule est cousu sur le côté gauche du veston et dessous le triangle rouge portant pour nous la lettre F.

La chemise et le caleçon sont en tissus synthétique de couleur bleue rayée, au début, et nous changeons de linge chaque semaine. Au bout de quelques temps, des chemises prises aux détenus nous sont distribuées et nous avons la surprise de porter de magnifiques

.../.....

.../.....

chemises russes brodées, certaines sont extraordinaires.

Nos chaussures sont faites d'une semelle de bois sur laquelle est cloué du tissu provenant d'uniformes allemands, peut-être récupérés sur des morts, certaines galoches étant imprégnées de sang séché. Nous n'avons pas de lacets, c'est strictement interdit. De même nous avons eu des vestes dont les poches étaient cousues.

A noter également ce que furent les premiers dimanches. Travail le matin, les autres détenus sont au repos. Nous, nous sommes les seuls à partir à la carrière. Les SS des autres commandos viennent nous voir. C'est l'occasion, pour " Fernandel " de faire du zèle. Il fait voir aux autres comment on traite les français. L'après-midi, alors que tout le camp est au repos, nous avons un travail très particulier, sans SS mais sous la surveillance des kapos. Il nous faut vider avec des boîtes de conserves et des seaux, la fosse du camp.

Les autres détenus se promènent dans le camp et viennent rôder autour de nous, ce qui nous permet d'observer les différents triangles dont ils sont porteurs. La majorité sont rosés, ce sont des homosexuels. Il y a des rouges, Belges et Luxembourgeois, et une minorité de triangles verts, ce sont les droits communs, parfois assassins, et des triangles noirs, les associaux. Ces deux dernières catégories sont allemands et presque tous ont des responsabilités de kapos. Les Russes et Polonais portent aussi le triangle rouge (politiques).

* * * * *

Entre temps, d'autres français sont venus nous rejoindre. Le 12 Juillet, un convoi de 56 détenus arrive en provenance de Fresnes (comme le convoi du 9 Juillet). Il comprend en plus des français majoritaires, 2 espagnols ex combattants républicains, 1 algérien musulman, 1 Belge, 1 Alsacien, 1 juif Bulgare vivant en France, 1 juif français le Colonel LISBONNE qui est, paraît-il un héros de la guerre pour la libération de la Palestine contre les Anglais, 1 juif français d'origine Turque, 1 juif français. Et pour mémoire, deux autres membres du réseau Confrérie Notre-Dame, ce qui porte notre nombre à 11.

.../.....

.../.....

Le 25 Juillet arrive un troisième convoi de français, 57 détenus, mais ce dernier en provenance du camp de Romainville et comprenant :

6 Polonais anciens officiers de l'armée polonaise dont 1 juif
2 alsaciens - 1 Russe vivant en France - 1 Belge - 1 Juif.

Ces deux derniers convois ne connaîtront pas les horreurs subies par le premier. Ils seront répartis, en partie avec nous à la carrière, l'autre partie constituera un commando appelé commando des brouettes et qui aura beaucoup de victimes au ravin de la mort. N'en ayant pas fait partie, j'espère que vous trouverez des témoins, je ne puis en parler.

Lorsque ces deux convois arrivèrent et constatent notre état, ils pensaient que nous étions là depuis longtemps.

A noter aussi, que le détenu, qui servait d'interprète arrivé avec nous le 9 Juillet, était un juif allemand vivant en France, membre de l'Intelligent Service. Les Allemands ne le sauront jamais. Il sera libéré, je crois à Dachau et vit aux USA.

Les premiers morts ne tardent pas. A la fin Août nous pouvons noter :

- Pour le 1er convoi du 9 Juillet :

2 - le 18 Juillet dont 1 s'est pendu, le seul. Pour ce suicide nous serons privés de nourriture pour la journée.

1 - Le 19 Juillet.

1 - Le 9 Août : PERRIER, petit-fils de Casimir PERRIER

1 - Le 12 Août.

1 - Le 17 Août.

- Pour le 2ème convoi du 12 Juillet :

1 - Le 26 Juillet.

1 - Le 5 Août.

1 - Le 13 Août.

1 - Le 17 Août.

- Pour le 3ème convoi du 15 Juillet :

1 - Le 19 Juillet.

.../.....

.../.....

2 - Le 21 Juillet.

2 - Le 22 Juillet.

1 - Le 27 Juillet.

1 - Le 30 Août.

- 17 morts sur 169 détenus, et les malades sont de plus en plus nombreux.

A l'appel du matin nous devons sortir les morts et les invalides qui sont couchés à côté de nous, et comptés.

Nous portons toujours les invalides sur les lieux de travail, mais pour passer la porte du camp soit à l'aller, soit au retour, ils doivent marcher au pas.

La vie à la carrière est toujours la même. Fernandel et son chien, parfois il reste éloigné, plus calme. Si KRAMER vient faire un tour il se déchaîne.

Le 15 Août 1943 est à souligner, le camp est au repos, nous sommes les seuls à partir, commando de la carrière et commando des brouettes, surprise, Fernandel est absent, remplacé par un SS inconnu que nous baptisons rapidement " JO LA TERREUR " pour sa férocité.

Nous sentons , dès l'appel, un autre climat. Pour la première fois nous pouvons laisser les invalides au bloc ? Pour nous c'est un soulagement malgré nos craintes à leur sujet.

A peine arrivés à la carrière, c'est le massacre, les coups pleuvent, personne n'y échappe, encore plus quand KRAMER arrive, les wagonnets déraillent, c'est la bousculade, les premiers tombent, un bras cassé, une hanche cassée etc...

Pour moi je suis précipité dans la fosse au milieu des blocs de pierres. Je me relève, le SS est furieux, me fait remonter, me frappe avec force et me conduit au milieu du chantier. Là, il donne ordre au kapo (triangle noir) de me frapper avec un manche de pioche. Je crois me rappeler 50 coups. Lui aussi frappe. Je tombe assommé et pourtant ce

.../.....

.../.....

n'est pas fini. Après le manche de pioche c'est avec une ceinture côté boucle que le kapo s'acharne. Je perds connaissance et ce sont mes camarades qui me raconteront la suite.

Je ne bouge plus, il me maintient la tête dans une mare de boue avec son pieds, en hurlant, et me laisse là, tous pensent que je suis mort. Le travail reprend, des camarades passent près de moi et s'aperçoivent que je bouge, et, à leurs risques et périls me tirent et me déposent auprès des autres victimes allongées.

Au retour à midi ils me portent. Je ne suis plus qu'une plaie, la peau a éclaté dans mon dos, je saigne de partout et pourtant j'ai encore la force de passer la porte sur mes jambes.

Dans les jours qui suivent, je dois retourner au travail et le soir au bloc je suis l'objet de la curiosité, je dois faire voir mon dos tout noir, de la nuque aux fesses. Nos deux médecins font ce qu'ils peuvent. Une consolation, nos camarades invalides ont pu rester au bloc sans problème et à dater de ce jour nous ne les transportons plus sur les lieux de travail.

Pour moi, cette journée du 15 Août 1943 me vaudra deux opérations à la colonne vertébrale et toujours beaucoup de souffrances 52 ans après.

La vie à la carrière se poursuit à son rythme avec en plus des corvées pour décharger les camions de sacs de ciment et leur transport.

Des Russes viennent nous rejoindre sur le chantier pendant quelques jours, ainsi que des Allemands qui arrivent de DACHAU.

Le 20 Octobre 1943, trois de nos camarades juifs sont envoyés à AUSCHWITZ, deux reviendront en France. De leur récit il apparait qu'ils ont été plus heureux dans ce camp qu'ils ne l'étaient à Natzweiler.

.../.....

.../.....

L'hiver est arrivé très tôt, la première neige tombe le 17 Octobre, anniversaire de mon arrestation et s'installera rapidement, accentuant les décès. Nous connaissons en Janvier 1944 un maximum de - 36°. Les oiseaux attirés la nuit par les projecteurs du camp sont retrouvés morts le matin. Entre temps les français ont été admis à entrer à l'infirmierie où à défaut de soins, ils se trouvent à l'abri et n'assistent pas aux appels.

Je resterai affecté à ce commando jusqu'aux premiers jours de Février 1944, très malade je suis admis à l'infirmierie.

Je n'ai jamais été au commando affecté à la construction du crématoire et à ma connaissance aucun français n'y a participé.

Encore trois détails sur le commando de la carrière. Le soir, au retour du camp, nous devons porter des plaques d'herbe, lourdes, qui étaient découpées par une équipe au sommet de la carrière. Les plaques étaient déposées sur les terrasses d'appel et un autre commando les disposaient le lendemain pour garnir les talus entre deux terrasses, de chaque côté des escaliers qui, eux aussi étaient en construction.

Un jour, Fernandel le SS, passait parmi nous, son chien en laisse, s'arrêtant devant moi il me frappe et crie, excite le chien qui ne veut pas me mordre, rien n'y fait, il me prend à un moment la cheville, mais ne serre pas, je suis terrorisé. Le SS dégouté retire son chien, fouille dans sa poche et me donne une pomme. Difficile de comprendre ce qui se passe dans la tête de ces brutes.

Si un SS tuait un homme il avait deux jours de permission - ½ litre d'eau-de-vie et d'autre nourriture. Isolés dans la montagne, certains pour s'évader de l'ambiance du camp ont tué, et ensuite ils allaient se saouler au village de Rothau, des habitants me l'ont raconté.

.../.....

.../.....

QUESTION N°5

A notre arrivée le 9 Juillet 1943 nous avons occupé le bloc N° 5 où les convois du 12 et 15 Juillet nous ont rejoint. Le chef du block était un allemand triangle rouge, ancien de la légion étrangère. Il criait beaucoup, frappait aussi, mais il nous avait prévenu de tomber au moindre coup. Nous sommes restés environ un mois avec lui. Personnellement je n'ai rien à lui reprocher et il parlait français. Vu le régime que nous avons subi, il a eu un comportement humain pour un kapo.

Environ un mois après, mois d'Août, nous avons été transférés au block 13 (qui était la baraque où nous avions été reçus et où se trouvaient les douches). Particularité, il avait été, pour nous recevoir, entouré de barbelés, nous ne pouvions en sortir.

Là, le chef du block était un allemand triangle vert (qui avait parait-il assassiné des femmes) il était grand, sauvage et frappait toujours. Nous l'avons surnommé le " Grand Jacques ". Son adjoint était aussi allemand triangle rouge qui se fit remarquer par une conduite humaine que nous avons appréciée.

Ce block était aménagé d'une façon différente du premier (par la suite tous les blocks furent semblables). Deux ailes comportant réfectoire et dortoir, et une seule pièce comportant les lavabos avec, en face, les WC.

En entrant, l'aile de gauche était occupée par des Hollandais et des Norvégiens, eux aussi N.N.

Le changement de block se fit dans le calme. J'y suis resté jusqu'au début Février 1944 (date de mon entrée à l'infirmerie).

Avec ce nouveau domicile, notre régime changea en pire, ce fut la terreur.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 6 & N° 7

A mon retour le soir, avant de rentrer il nous fallait faire de la " gymnastique ". Alors que nous étions morts de fatigue, nous devions accomplir des - debout - couchés - marcher accroupis - (le supplice du crapaud) et toutes sortes d'exercices physiques épuisants.

Ce n'est qu'après ces séances où les coups pleuvaient drus que nous étions admis sur la terrasse, devant le block. Là, tout recommençait avec la corvée de chaussures. Il nous fallait nous présenter, chaussures à la main, devant le chef du block qui regardait si elles étaient propres ? (Nous n'avions rien pour les nettoyer). Suivant son humeur on était admis à entrer, ou les chaussures étaient projetées dans la boue et tout était à recommencer.

Au début de l'hiver, nous avons touché des sabots de bois et la corvée fut encore plus terrible. On nous distribuait de petits morceaux de verre et nous devions gratter les sabots à blanc, après toujours l'inspection et le renvoi dans la boue. Cela durait des heures, jusqu'à la nuit parfois non seulement les sabots étaient jetés du haut de l'escalier, mais nous aussi, d'une violente poussée. De plus les morceaux de verre n'étaient pas assez nombreux.

A noter que Norvégiens et Hollandais n'eurent pas à connaître ce " cirque ".

Admis à entrer, nous allions déposer chaussures ou sabots, sur des étagères, dans les lavabos, et restions pieds nus.

Nous passions au réfectoire, qui était comme tout le block d'une propreté parfaite, avec plancher huilé, tables vernis. Avant la distribution de la soupe ou de la maigre ration du soir, il nous fallait retourner le plateau de la table et poser, gamelle ou pain sur le dessous.

.../.....

.../.....

Le " repas " terminé nous remettons la table normalement. Après la corvée de nettoyage commençait et c'était souvent l'occasion d'une pluie de coups.

A côté des tables, le long de la paroi qui séparait du dortoir étaient d'étroits placards où nous devions ranger gamelle et cuillère de bois, après l'avoir, elle aussi, soigneusement grattée.

Au moment de passer au dortoir nous devions nous dévêtir, veste et pantalon, rester en chemise et caleçon, rouler veste et pantalon et les placer sur une étagère du placard, matricule bien visible en avant. Parfois il nous fallait tordre nos vêtements détrempés avant de les ranger et nous les remettions, aussi humides, le lendemain matin. Ces opérations n'allaient pas sans incidents pour des motifs futiles, nous étions frappés parfois jetés dehors par tous les temps. Lorsque nous étions admis à revenir tous les placards avaient été vidés, les affaires jetées pêle-mêle à terre et il fallait tout refaire.

Il en était de même dans les lavabos où chaussures et sabots jonchaient le sol, nous devions essayer de retrouver notre bien.

Enfin nous pouvions rentrer au dortoir. Au dessus de la porte était accroché un nerf de boeuf avec cette indication en allemand " interprète ".

Enfin nous pouvions regagner nos chalets et nous allonger. Pas pour longtemps. Le " cirque " recommençait. Inspection des pieds, malheur à ceux qui avaient cru devoir les entourer de chiffons ou protéger protéger des plaies. Sous les coups et les hurlements nous étions jetés dehors et cela pouvait durer très longtemps, dans le froid, la pluie et la boue.

Certaines nuits nous ne dormions pas deux heures. En outre, les fenêtres étaient grandes ouvertes de chaque côté.

.../.....

.../.....

Ces séances ne prenaient fin que lorsque le chef de block était fatigué ou voulait manger (ce qu'il nous avait soustrait) avec des amis venus d'autres blocks.

Parfois, en pleine nuit, une rafale de coups s'abattait sur les corps endormis. Coups et cris semaient une pagaille monstre dans les allées entre les chalets où beaucoup étaient piétinés.

Le matin, réveil avec des hurlements. Il fait nuit passage aux lavabos, pas de savon et les quelques brosses à dents gardées lors de notre arrivée ont depuis longtemps disparu, juste de l'eau glacée qui réveille même les plus mal en point.

On s'habille rapidement, les vêtements sont froids et rarement secs. Une corvée va chercher le " café " et après avoir avalé ce jus, qui n'a qu'une qualité, être chaud, nous devons quitter les lieux et attendre devant le block, l'heure de l'appel où nous nous rendons en rangs portant les invalides et les morts de la nuit que nous couchons à même la terre pour qu'ils soient comptés. Et la journée reprend à la carrière. Même scénario tous les jours.

A noter aussi, c'est dans ce block et avec ce sinistre " grand Jacques " que nous faisons connaissance avec un nouveau supplice.

Des camarades accusés de délits divers, toujours faux, devaient se tenir accroupis sur un tabouret, les bras étendus en croix et un couteau entre les dents. A la moindre faiblesse, un bras qui s'abaisse, un mouvement pour se rétablir, et les coups tombent, le malheureux aussi qui est bourré de coup de pied. Il lui faut reprendre la position et cela dure autant que le chef de block le désire.

Autres moments pénibles, l'arrivée dans le block de SS hurlants et frappant sur cette masse humaine. Là, chef de block et hommes de salle tous allemands font du zèle dans les SS pour se faire voir.

.../.....

.../.....

J'ai signalé la propreté des blocks. Pour nos vêtements nous ne changeons pas de vestes ni de pantalons, ceux-ci étant marqués du matricule de triangle rouge et des bandes de peinture. Par contre, pour la chemise et le caleçon, nous en changions une fois par semaine, ceci jusqu'en Septembre ou Octobre 1943. Après la distribution fut plus espacée, et lorsque les douches furent construites à côté du four crématoire il nous fallait y descendre nus et remonter toujours nus. Ces séances de douche, toujours très rapides et toujours sans savon ne furent pas nombreuses. Pour ma part, je ne suis descendu que deux fois entre Octobre 43 et Février 44.

Il est nécessaire de signaler aussi, les séances de vaccins. Ordre était donné de quitter tout vêtement, de gagner la place d'appel où le devant du block et après des attentes interminables, par tous les temps des soi-disant " infirmiers " arrivaient porteurs d'ustensiles qui n'avaient rien de médicaux. Parfaitement alignés comme toujours et sous le regard des SS nous étions piqués, parfois sous l'omoplate, parfois au sein, parfois à l'épaule. La même aiguille servait pour tous. Que nous injectait-on ? Même les deux médecins SS du camp lors de leur procès tenu à Lyon ne purent le dire, déclarant qu'ils recevaient les produits de Berlin, avec ordre de les inoculer à X détenus. Je ne me souviens pas d'avoir vu des détenus autres que les français subir ces soit-disantes " vaccinations ".

Un autre souvenir, certains marquent plus que d'autres. C'est au début de l'hiver (novembre 43), des camarades avaient été envoyés faire une corvée au chenil des SS. Le soir, sur la place d'appel ils nous donnèrent des biscuits de chien qu'ils avaient dérobés et qui étaient durs comme du bois et que nous mangeâmes avec peine. L'appel terminé nous dûmes nous mettre nus, toujours alignés, les vêtements pliés à nos pieds. Une longue attente commença, la nuit était tombée et aussi la neige qui n'arrêtait pas. A la lueur des projecteurs, le spectacle de ces hommes nus était irréel. Interdiction de bouger, le silence absolu, cela dura des heures. Quelques uns tombèrent sans que nous puissions leur venir en aide. Les SS étaient partis, restaient des kapos que nous ne connaissions pas et qui étaient féroces.

.../.....

.../.....

Combien de temps sommes-nous restés, engourdis par le froid. La neige s'était même accumulée sur nos crânes rasés et sur nos épaules, nous ne sentions plus nos doigts, nos pieds, nos jambes, nous ne pouvions plus penser. Lorsque les SS descendirent donner l'ordre de rentrer nous ne pouvions plus marcher, transformés en automates et il nous fallut trainer et non porter, nous n'avions pas la force, nos camarades les plus faibles. Au block, abrutis, inconscients, nous nous allongeâmes sur nos paillasses, le " repas " du soir ayant été supprimé. La nuit fût affreuse, des plaintes étouffées émanaient des dormeurs. La corvée de mise en ordre des paillasses, le matin, était elle aussi l'objet de terribles séances. Nous devions aligner les rayures des couvertures d'un chalit à l'autre. Il fallait que ce soit parfait et cela prenait beaucoup de temps. Lorsque nous pensions avoir fini, le chef de block et ses acolytes faisaient irruption dans le dortoir et sans regarder arrachaient les couvertures. Il fallait tout refaire, et lorsqu'enfin nous passions au réfectoire, le jus dit café était froid, ou nous n'avions pas le temps de le boire et nous étions jetés dehors.

Après mon départ de l'infirmierie en Juin 44 je fus affecté à un block avant dernier, avant le crématoire, qui était sous l'autorité d'un allemand, triangle rouge. A cette époque le camp commençait à être surpeuplé, la discipline s'était beaucoup relâchée, je ne garde pas de souvenir de brutalités de sa part.

Par contre, il m'est arrivé trois aventures. Nous ne travaillions pas et passions le temps à discuter et à nous trainer aux abords du block. Un jour de Juillet 44 je fus appelé et on me dit de gagner le secrétariat intérieur du camp dans la première baraque à l'entrée. Je m'y rendis, là on me remit un papier en allemand pour le chef de block. J'étais inquiet. De retour je lis sur les visages une grande stupeur ? et on appela le " coiffeur " qui se mit à me raser le crâne, non pas à la tondeuse comme toutes les semaines, mais au rasoir. J'étais encore plus inquiet, seuls les officiers SS avaient le droit au crâne rasé. Des camarades me tinrent des propos peu encourageants comme : que j'allais

.../.....

.../.....

aller au BUNKER. Après la rumeur colporta que j'avais été tiré au sort parmi ceux qui avaient passé plus d'un an au camp ? Le mystère restera entier !!

Une autre nuit, m'étant levé pour un besoin naturel j'aperçois de la lumière chez le chef de block, c'était surprenant aussi tard. Je me suis avancé et je vis toute la direction du block et d'autres qui dévoraient à pleines dents des victuailles provenant des colis pris aux détenus arrivés le jour même, et parmi les convives, des français, communistes Il me faut dire qu'à cette époque quelques uns avaient pu accéder à des postes de chef de chambre.

Dans le courant de la matinée, qu'elle n'est pas ma surprise, les détenus du block sont appelés et un de ceux que j'avais surpris expliqua qu'il avait découvert, sous ma paillasse, du fil et des aiguilles. C'était très grave et considéré comme sabotage pouvant valoir la prison. J'étais écoeuré, que des camarades, même communistes, avec lesquels je vivais depuis plus d'un an soient capables d'un tel mensonge, sachant ce que j'encourais, était monstrueux. Furieux, je me défendis et racontais la scène de la nuit. L'affaire n'a pas eu de suite.

La troisième aventure se déroule un matin, nous les anciens ne travaillions plus, mais le hasard fait que je suis pris dans une râfle et envoyé avec de nouveaux arrivés, ramasser des pierres sur la route qui descend au crématoire. Survient une vieille connaissance, le SS Fernandel qui n'a pas perdu ses bonnes habitudes. Toujours hurlant, il frappe. Arrivé près de moi, il abaisse son bâton, regarde mon matricule, me prend par l'épaule, me ramène au block où il donne des ordres, et qu'il ne voulait plus voir des " anciens " dans les corvées. Je me demande encore aujourd'hui si je n'ai pas rêvé.....

Il faut croire que depuis le débarquement en Normandie ces brutes avaient retrouvé un peu de sens humain.

.../.....

.../.....

Et pour terminer ce chapitre, je me dois de mentionner ce qui m'arriva dans la première quinzaine de Janvier 44.

Pour Noël 43, il nous fut distribué des cigarettes, elles nous furent confisquées aussitôt par la direction du block, où l'un d'entre nous, maire communiste d'une commune de la banlieue parisienne et paraît-il le plus jeune maire de France était devenu chef de chambre et autoritaire. Je me dois de préciser que ces cigarettes nous avaient été retirées pour servir de troc et améliorer notre ordinaire. Nous ne les revîrent jamais et nous n'avons rien reçu en échange. Par contre, elles ont du profiter à certains privilégiés.

Un camarade alors à l'infirmerie depuis quelques jours me demanda de réclamer sa part, ce que je fis un soir. Je fus mal reçu et expulsé rapidement.

Le lendemain j'allais à l'infirmerie pour m'entendre dire que mon camarade était mort dans la nuit, alors que je l'avais quitté la veille au soir aussi en forme qu'on pouvait l'être ???

QUESTION N° 8

Non, je n'ai jamais eu à subir des avances. Je n'avais pas le profil et en Janvier 1944 je faisais 32 K°. Il faut préciser qu'à NATZWEILLER nous étions pesés tous les mois (statistiques sans doute).

A ma connaissance, seul un français s'est rendu aux avances des kapos, ce n'était pas un résistant mais un ancien milicien. Pourquoi était-il parmi nous ?

QUESTION N° 9

Oui, je me souviens du chevalet. Je n'ai assisté qu'une fois à ce supplice. La victime était un allemand,

.../.....

.../.....

évadé alors qu'il était au STRUTHOF et non au camp. Il fut repris (paraît-il) à la frontière Suisse.

Un soir, tout le camp fut rassemblé, l'allemand extrait du BUNKER et déjà en mauvais état; fut couché sur le chevalet. En présence du Commandant et des SS il reçut (je crois) 50 coups de nerf de boeuf sur les fesses, avec des arrêts pour permettre à un docteur de lui prendre le poul.

J'ai également assisté à deux pendaisons.

Le jour de Noël 1943, nous (français du block n°13) avons été dans une autre baraque. Le matin, ou peut-être pendant deux heures, des détenus allemands ont présenté un "spectacle" grotesque. A la sortie nous fûmes rassemblés avec les autres détenus du camp sur une des places d'appel. Sur celle qui nous surplombait, deux potences avaient été dressées.

Après une très longue attente, les SS nombreux arrivaient et deux hommes, sortis du BUNKER furent amenés, mains liées dans le dos, mis sur le socle de la potence et pendus.

Nous avons dû, après un discours d'usage, défiler un par un devant les suppliciés. Je ne me souviens plus de leur nationalité. Ils sont morts courageusement.

A noter au passage, que pour ce jour de Noël 1943 le bruit courait que nous aurions une "bonne soupe".

Après l'exécution et au retour au block nous avons eu la surprise de trouver au milieu du réfectoire une barrique de MOUTARDE. Ceux qui eurent la faiblesse d'en manger ne tardèrent pas à ressentir de violents maux d'estomac.

QUESTION N° 10

Il y a eu à mon avis deux évolutions générales dans le camp.

.../.....

.../.....

La première à partir de Novembre 1943. La discipline s'est un peu relâchée, dans le camp et à la carrière. Moins de coups, un laisser filer, repris de temps à autre par des séances comme nous en avons connues.

La deuxième, après le débarquement du 6 Juin 1944. Un relâchement est apparu. On pouvait marcher et non toujours courir, les SS venaient moins dans le camp. Il me faut préciser qu'à partir de Juin 1944 le camp commençait à être surpeuplé.

QUESTION N° 11

L'ancienneté dans le camp n'avait pas d'importance pour nous, nous étions toujours des N.N au même régime, mais nous étions la curiosité des nouveaux arrivants avec lesquels nous ne fûmes pas mélangés, ni dans les blocks, ni au travail, ceci jusqu'à mon entrée à l'infirmerie.

QUESTION N° 12

Oui, j'ai été admis à l'infirmerie dans les premiers jours de Février 1944 et ce dans des circonstances que je relate.

Très amaigri, malade avec une forte fièvre, des camarades m'ont conduit à l'infirmerie d'où je suis refoulé par le médecin chef. Un triangle rouge allemand qui était orthopédiste. Quelques jours après, devant mon état, je suis admis à VEBEREI (TISSAGE) où on a l'avantage d'être à l'abri des intempéries et au chaud. Là nous sommes occupés à tisser des ballots de caoutchouc destinés paraît-il aux sous-marins.

Je n'y resterai que quatre jours et suis renvoyé à la carrière. Mes camarades qui me voient décliner s'inquiètent de cet acharnement à mon égard.

De nouveau, un soir ils me conduisent à la " visite "

.../.....

.../.....

et comme le soit-disant médecin se fait attendre, ils me laissent seul.

Lorsque le " docteur " arrive, il se jette sur moi me bourrant de coups de poing et de pied, et me renvoie.

Je ne tiens plus sur mes jambes et pourtant soutenu par deux camarades je pars au travail après l'appel du matin.

Arrivé à la porte du camp, sur le point de la passer, le kapo chef du travail et qui nous avait rendu visite lors de notre arrivée le 9 Juillet 43, WILLY KRAT, se précipite vers moi et me sort des rangs. Je reste ainsi jusqu'au moment où tous les kommandos seront sortis et il me descend à l'infirmierie. Là il a copieusement apostrophé l'orthopédiste qui n'en menait pas large et sans que l'on prenne ma température je suis conduit dans une des salles où un médecin Norvégien vient me voir.

Là tout va très vite, déshabillé par des " infirmiers " norvégiens je suis installé sur une paillasse et quelques minutes après, les " infirmiers " reviennent et m'enveloppent la poitrine dans des linges mouillés, opération qu'ils renouvelèrent dans la journée.

Après, tombé dans le coma, je ne me souviens plus. Ce n'est que trois jours après, d'après mes camarades, que je refais surface, étonné de me trouver là.

Toujours les norvégiens me forcent à manger et le docteur norvégien, celui-ci un vrai, vient souvent m'ausculter, me prodiguant en français des encouragements. Un docteur français, le docteur LAVOUE arrivé lui aussi au premier convoi le 9 Juillet 43 et chargé de l'infirmierie des tuberculeux, vient lui aussi me rendre visite. C'est un grand spécialiste des poumons, très connu en Europe.

Les jours passent, lmes voisins de chambre, de toutes nationalités sont très attentifs, certains m'aident et me

.../.....

.../.....

et me forcent à manger, d'autres regardent avec envie cette gamelle que je ne puis finir. Le chef de chambre est aussi un norvégien N.N que nous appelons ERIC. Il parle le français parfaitement ayant fait un long séjour en Suisse. Je dois à tous ces Norvégiens une éternelle reconnaissance.

Le médecin norvégien POULSEN après quelques semaines m'installe sur un lit seul au-dessous d'une fenêtre où je resterai longtemps. Mon cas semble interresser le corps médical si j'en juge par les nombreuses visites à mo, chevet et les entretiens que je ne comprends pas. Je suis très faible et on me trouvera plusieurs fois allongé dans les WC, des voisins m'aident à me tourner sur la paillasse lorsque j'étouffe.

Vient le jour où je crache une quantité de pus. Le médecin est alerté et donne l'ordre de me donner un bocal où je devrai cracher.

D'autres docteurs français viennent me voir, je deviens une curiosité. Quelques jours plus tard, deux hommes viennent me chercher. Couvert de couvertures ils m'aident à gravir les escaliers de plusieurs terrasses et je suis introduit dans une baraque où se trouvent des SS. Le docteur LAVOUE vient me chercher et je comparais devant deux médecins SS, je passe une radiographie et une discussion animée a lieu chez les médecins.

Redescendu à la chambre, je reste perplexe et mon entourage ne comprend pas plus ?

Je serai appelé une nouvelle fois chez les médecins SS, mais cette fois sans accompagnateurs.

La troisième fois, je m'effondre dans la neige aussitôt sorti et ne puis aller plus loin. L'alerte est donnée, et je suis retrouvé, rentré au block, je ne reverrai plus les médecins SS et ce n'est que beaucoup plus tard que j'apprendrai que je suis atteint d'un énorme abcès du poumon gauche qui se déverse dans les bronches.

.../.....

.../.....

Tout ce " cinéma " ne m'apporte rien, jamais je n'ai reçu le moindre médicament.

Dans les années 70, appelé à passer une visite médicale à Paris je me trouve devant un bureau médical où figure le nom du docteur X , entré dans la salle je demande à l'infirmière si par hasard le docteur X n'a pas été déporté (le nom m'avait frappé). C'est alors que surgit le médecin. " Que lui voulez-vous au docteur ? " dit-il brutalement. L'ayant reconnu je l'ai tutoyé. Réponse : " Qui êtes-vous ? " et je donne mon nom MARADENE - stupéfaction du docteur. " Ce n'est pas possible, il est mort. " Enfin après quelques minutes d'explications il me dit " Mais ton abcès du poumon ? " et me pousse derrière l'appareil de radio. " Incroyable, il n'y a aucune trace ". Il avait entendu parler de mon cas au camp où tous étaient persuadés que je ne m'en tirerais pas et ce sans le moindre médicament, même pas un comprimé d'aspirine.

Les conditions de vie au REVIER étaient supportables, nous étions à l'abri, nous avions des couvertures, je n'ai pas eu à connaître de brutalités. La nourriture était la même que pour ceux qui travaillaient. Il y avait le calme et nous pouvions rester couché. Les médecins que j'ai connus à l'infirmierie ont tous eu une conduite exemplaire, hélas ils n'avaient aucun moyens et s'organisaient malgré tout pour soulager les malades. J'ai vu faire des ponctions dans les poitrines et dans les ventres.

Pour les kapos il en est de même, ils faisaient pour le mieux. Il faut dire qu'au moment de mon séjour à l'infirmierie les étrangers étaient beaucoup plus nombreux que les allemands, ce qui changeait l'ambiance.

Il me faut apporter une précision. Dans l'un des blocks de l'infirmierie il y avait une chambre redoutée que nous appelions " la chambre pique ". Le soir, des détenus, parfois en bon état, étaient mis dans cette chambre et la nuit on leur faisait une piqûre. Le matin on sortait les cadavres, on a parlé de piqûres de formol ?

.../.....

.../.....

Les plus faibles, les plus malades pouvaient rester couchés lors de l'appel fait chaque jour dans chaque chambre par un SS, les autres se tenaient debout au pieds des chalits et tout se passait rapidement.

Un jour nous avons vu arriver des détenus allemands (4 je crois me rappeler) avec des jambes énormes, gonflées par l'œdème. Les deux médecins SS venus les voir donnèrent l'ordre de leur surelever les jambes sous un angle très prononcé. Dans la nuit ils se mirent à râler, à étouffer. Le matin ils étaient morts et l'eau qui avait envahi les poumons sortait de leur bouche.

QUESTION N° 13

Oui, nous avions tous un secret désir d'évasion, mais nous savions que ce n'était qu'un rêve. Le camp était très bien gardé, passer les barbelés et le chemin de ronde était impossible et nous étions tellement affaiblis que nous n'aurions pu aller loin.

La seule tentative dont nous avons eu vent se situe avant notre arrivée le 9 Juillet 1943, par des russes que nous avons vus dans notre block et qui furent pendus après de terribles supplices.

Pourtant, un soir, alerte dans tout le camp, il manquait l'un des nôtres. Après une attente interminable nous le vîmes arriver encadré de SS et de chiens, assomé de coups. Il purgea un certain temps au BUNKER et revint parmi nous. Il avait été retrouvé caché dans une tranchée sur le lieu de travail. Il nous dit avoir voulu attendre ainsi la nuit pour s'évader, c'était sans compter avec les chiens.

Ce camarade devait par la suite, en 1945, s'évader d'un kommando en Allemagne et réussir. Son aventure mérite d'être relatée.

.../.....

.../.....

Il y a eu aussi des évasions, mais pas du camp lui-même. Ceux qui tentèrent l'aventure étaient au service des SS à l'hotel du Struthof, ils étaient allemands et alsaciens.

Charles BENE a relaté cette évasion dans son livre " Du Struthof à la France Libre ".

D'autres alsaciens réussirent à s'évader tout à fait sur la fin lorsque les SS abandonnèrent le camp.

QUESTION N° 13 Bis

Les Tziganes sont arrivés en automne 1943, je crois, un soir, nous étions sur la place d'appel lorsque des camions sont arrivés et se sont arrêtés derrière nous, il y avait de la neige. Des hommes ont été jetés des camions, aucun ne semblait pouvoir tenir sur ses jambes, ils étaient d'une maigreur extrême et étaient vêtus de l'habit rayé que nous voyions pour la première fois. Ils étaient aussi très sales. Ce spectacle nous faisait mal.

Nous sommes rentrés au block, ce n'est que quelques jours après que nous avons constaté qu'ils avaient été mis dans un block qui leur était réservé entièrement et la consigne était de ne pas nous approcher. Malgré cet ordre, nous avons pu voir qu'ils vivaient entièrement nus.

Après une période que je ne puis préciser, nous avons constaté qu'ils n'étaient plus maigres, mais " gonflés " gros et je me souviens d'avoir été frappé par leur peau luisante et leur embompoint.

Un jour, ce fut le silence total dans ce block et le bruit couru qu'ils avaient été brûlés au lance-flammes pour tester des pommades. Certains d'entre nous affirmèrent avoir aperçu quelques hommes horriblement brûlés et transformés en plaie ambulante. Ensuite ce fut le silence. Le Block avait été vidé.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 14

Pendant les quatre mois qui suivirent notre arrivée le 9 Juillet 1943 nous n'avons rien su de la situation extérieure, de l'évolution de la situation en Europe.

Ce n'est qu'avec l'arrivée d'un convoi de Français en Novembre 1943 que nous avons eu les premières nouvelles. Par la suite, de nombreux autres convois sont arrivés et nous étions informés avec retard.

Lors de l'arrivée des Français en Novembre 1943, alors qu'ils descendaient la route près du block et entendant parler français, nous avons entamé " La Marseillaise " pour attirer leur attention. Cela nous a valu d'être privés de nourriture pendant 24 heures, et nous avons vu une chose extraordinaire, les Russes qui occupaient le block au-dessus du nôtre nous ont apporté la moitié de leurs rations.

Personnellement j'ai appris le débarquement le jour même vers 14 heures. Le médecin Norvégien POULSEN a fait irruption dans la chambre où j'étais et s'est adressé à moi en ces termes : " MARADENE, les alliés ont débarqués à Cherbourg et au Havre ". Il savait que j'étais de Cherbourg. Ce fut une joie mesurée parmi nous.

Dès le soir, il me fut demandé de faire une carte de la région et on m'apporta papier et crayon.

Dans les jours qui suivirent nous eumes aussi d'autres nouvelles assez régulièrement. Dans une chambre voisine était le Général X ? Général des spahis, pour lui je dûs faire une autre carte et tous les jours je me rendais près de lui pour situer les lieux dont il était question.

Oui, nous avons appris aussi la libération de Paris. Je ne garde pas le souvenir de joie intempestive. Certains prévoyaient notre retour avant Noël, c'était les plus optimistes.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 15

Solidarité, quel grand mot!!!!

Avant toute chose, il est nécessaire de donner un aperçu de l'ambiance qui régna parmi les détenus des trois premiers convois.

Au sein du premier convoi, la majorité comprenait des agents du BCRA et de l'Intelligence Service. Les communistes étaient minoritaires.

Avec l'arrivée des deux autres convois 12 et 15 Juillet il apparut qu'ils étaient en nombre supérieur et il ne fallut que quelques jours pour que des divisions apparaissent.

La majorité des communistes nous appelèrent, nous les agents des réseaux de renseignement " les Gaullistes à quinze mille francs par mois " et les " suppos du capitalisme ". De leur côté, beaucoup déclaraient ne pas avoir combattu pour la France, mais pour l'URSS et STALINE. La fracture était nette et exista pendant toute la durée de la captivité.

Au cours du premier mois, certains étant en mauvais état, il fut convenu de les aider. Nous étions tous d'accord pour prélever sur nos maigres rations un morceau de pain, celui-ci devant être distribué aux plus faibles. Ainsi est née la solidarité. Un certain nombre de camarades étaient désigner pour en bénéficier, sans distinction. Le pain recueilli devant être réparti équitablement.

Un jour, ayant été désigné pour faire la collecte, et alors que je me réjouissais de ma récolte, je fis moi-même le compte, un de mes plus proches camarades avait été admis à la solidarité et je lui annonçais qu'il allait recevoir X morceaux de pain. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'il m'apprit le soir n'avoir reçu qu'une très modeste part. Furieux je me rendis auprès des responsables où les communistes étaient la grande majorité, pour protester. Je fus éconduit et déclarais que dorénavant je ne participerai

.../.....

.../.....

plus, que je remettrai moi-même mon pain à qui je voulais. Dès le jour suivant je compris que j'avais mis mon nez dans une mauvaise affaire et qu'on allait me le faire payer.

Je pense encore aujourd'hui que cette affaire m'a poursuivi pendant toute ma détention.

Il apparut de plus en plus que la " solidarité " était entre les mains des communistes. Eux mêmes faisaient un choix entre les leurs, et de leur propre bouche " ils n'aidaient que ceux qui seraient appelés un jour à jouer un rôle au sein du parti ". Les pauvres diables sans avenir étaient oubliés.

Ainsi se pratiqua la solidarité à sens unique comme si nous n'étions pas tous égaux.

Le médecin chargé de choisir les bénéficiaires était communiste, et, plus tard, chaque fois que des camarades me proposèrent pour en bénéficier je fus écarté malgré mon état.

Ceci s'amplifia avec le temps et nous aperçûmes une organisation se renforçant au fur et à mesure que des contacts s'établissaient avec les communistes allemands, qui eux, tenaient tout le camp intérieur entre leurs mains. Certains de ces combattants pour le petit père des peuples obtinrent des " planques " voir même des fonctions, chef de chambre etc...

Je reste convaincu plus de 50 ans après que mon renvoi de la VEBEREI, les refus du médecin chef " l'orthopédiste " de m'admettre à l'infirmerie, voir le coup des aiguilles sous ma paillasse en Juillet 44 étaient dûs à ma qualité de " sale Gaulliste " par la MAFIA communiste qui s'était instaurée.

Je devais de nouveau en faire l'expérience pendant mon court séjour au camp d'ALLACH en Octobre 44, atteint de diarrhée, je me suis présenté à l'infirmerie d'où je fus, une nouvelle fois évincé par ce même docteur qui présidait à Natzweiler à la solidarité.

Un autre fait marquant, en Juin 44, alors que j'étais à l'infirmerie un camarade vint me porter pendant deux ou trois jours une gamelle de soupe de la part de X qui avait un poste bien placé.

J'ai eu la chance de les retrouver tous les deux,

.../.....

.../.....

X tout particulièrement, à Metz pour le premier procès des SS et qui m'avoua n'avoir pu continuer à me venir en aide, courant le risque d'être renvoyé. Le deuxième, le porteur rencontré quelques années plus tard, me confirma lui aussi, les menaces dont ils avaient été l'objet, ce qui prouve qu'il y avait parmi les staliniens des hommes possédant toujours un sens humain, mais hélas, dominés par la loi du parti.

Ces méthodes avaient cours dans tous les camps, mais depuis, on a modifié la vérité.

QUESTION N° 16

Dans les premiers jours de notre séjour au camp, nous changeons de sous-vêtements, chemise et caleçon, toutes les semaines. Par la suite, avec la construction du Krématoire qui alimentait en eau chaude les douches il nous fallait descendre tout le camp et remonter nus. Le changement de sous-vêtements était beaucoup moins fréquent et finit par disparaître en 1944.

Pour le veston et le pantalon, nous en avons changé très peu souvent. Passage de la peinture jaune à la rouge ou il fallait qu'ils soient vraiment déchirés. Je n'ai pas connu de désinfection à NATZWEILLER.

QUESTION N° 17

Oui, mais sans plus, nous pensions à notre anniversaire sans en faire état aux camarades, c'était inutile.

Pour le jour de Noël 1943, je l'ai retracé à une précédente question. Pendaïson.

QUESTION N° 18

Je n'ai jamais entendu parler de départ de détenus portant le triangle vert.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 19

Je n'ai connu Willy BEHNKE qu'à la fin, après ma sortie de l'infirmerie en Juin, Juillet, Août 1944. J'avais été affecté au block dont il était le chef. Il était secondé par des communistes français. C'est là que j'ai été victime du coup des aiguilles sous la paille, mais il n'est pas intervenu. Je n'ai rien à dire sur lui.

QUESTION N° 20

Je ne suis pas allé au Kommando de KOCHER.

QUESTION N° 21

J'étais à l'infirmerie au moment du retour de nos camarades du Kommando de KOCHER. Ceux que j'ai pu voir étaient en triste état.

QUESTION N° 22

Je n'ai jamais entendu parler du départ de KRAMER ce n'est que les derniers jours au camp que j'ai vu un nouveau commandant.

QUESTION N° 23

Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu quelqu'un crier " Vive De Gaulle " au camp.

QUESTION N° 24

Je ne me souviens que d'une alerte au camp. Un soir les sirènes ont hurlé et nous avons été enfermés au block. Il s'agissait (paraît-il) d'une attaque des maquisards dans les environs ???

.../.....

.../.....

QUESTION N° 25

Oui, je me souviens très bien d'une visite d'agents de la Croix Rouge au block en fin 1943.

Nous étions rentrés plus tôt. Il nous fallu nous préparer pour être " présentables ", propres. Les tables avaient été préparées sans nous. Dessus, de belles rations Nous étions debouts à nos places mangeant des yeux ce qui était devant nous.

Au bout d'une longue attente nous avons vu arriver des SS (dont je crois KRAMER) et avec eux, un ou deux membres de la Croix Rouge en uniforme, ce qui nous a permis de les reconnaître. Ils sont entrés au réfectoire, ont fait deux pas et sont repartis. Une minute ne s'est pas écoulée.

Après une partie de la nourriture exposée a été retirée, les tables retournées et la vie habituelle a repris son cours.

QUESTION N° 26

Je n'ai souvenir que des pendaions du jour de Noël 1943.

Le 02/06/43 : je n'étais pas encore arrivé au camp.

Le 02/06/44 : j'étais à l'infirmerie.

QUESTION N° 27

Je me souviens très bien de femmes arrivées au camp. Elles étaient dans un block juste en dessous du nôtre. Nous avons pu leur parler, en français. Elles paraissaient confiantes et ne semblaient pas avoir été maltraitées. Dans mes souvenirs j'en vois plus de quatre.

Je n'ai appris leur passage à la chambre à gaz qu' après la libération. J'ai même lu qu'elles auraient servi à expérimenter le gaz CYCLON B , employé ensuite à AUSCHWITZ.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 28

Les groupes de conversation n'existaient pas, du moins jusqu'au débarquement de Juin 1944. Nous n'avions pas, ni le temps, ni la liberté, recrus de fatigue les cerveaux ne fonctionnaient guère.

Personnellement, mettant toujours intéressé aux sciences naturelles j'avais trouvé un camarade français, géologue et ingénieur, et un Hollandais fils du Gouverneur des Indes Néerlandaises, ayant séjourné là-bas et qui travailla dans les mines d'or de Roumanie. Quand nous le pouvions, nous parlions de la nature en général et nous échappions ainsi à l'ambiance du camp.

Aux mois de Juillet et Aout 1944, alors que le camp était surpeuplé, il s'est constitué de petites assemblées, par affinités. Exemple, des professeurs et instituteurs où certains tenaient de véritables cours.

Pour moi, j'écoutais passant de l'un à l'autre, mais il faut dire que c'était assez rare.

Les communistes tenaient de petites réunions dans le sens politique et refaisaient le monde, mais seuls étaient admis à ces discussions des sélectionnés.

Dans les premiers mois, les paroles que nous pouvions échanger sur le chantier où au block portaient en général sur la nourriture, les plats et spécialités régionales. Certains inventaient des plats, c'était une obsession dûe à la faim qui nous tenaillait. Les événements après le débarquement étaient commentés en fonction des nouvelles qui nous parvenaient par les nouveaux arrivants, mais toujours en retard. Il ne faut pas oublier que ces réunions étaient strictement interdites.

QUESTION N° 29

Je n'ai pas le souvenir de réactions après l'attentat contre Hitler si ce n'est une lueur d'espoir.

.../.....

.../.....

QUESTION N° 30

Fernandel donnait souvent de terribles bastonnades. Sa férocité était connue. Je l'ai vu souvent s'acharner sur détenu pour le moindre motif ou sans motif. Je ne me souviens pas d'une bastonnade spectacle.

QUESTION N° 31

Oui, le camp devient surpeuplé dès Juillet 1944.

Les derniers arrivés ne seront même pas immatriculés avant l'évacuation.

Les convois se succèdent. Beaucoup de résistants traqués plus que jamais. Beaucoup de détenus des prisons françaises évacuées en raison de l'avance alliée.

Les arrivants viennent grossir les rangs des fantômes au regard perdu. Le camp est bientôt surpeuplé. Huit mille hommes.

Les détenus s'entassent sur les paillasses, certains dorment à même le sol.

Avec quelques camarades, nous couchons dehors sur les tables que nous avons sorties, quand le temps le permet, ce qui nous a valu d'observer et d'admirer les pluies d'étoiles filantes au mois d'Août, c'était féérique.

QUESTION N° 32

Oui, je me souviens très bien des derniers jours du camp avant l'évacuation.

Nous étions inquiets, les SS semblaient désespérés, affolés, le désordre était à son comble et par prudence nous restions dans le block (nous les anciens).

Des casemates avaient été édifiées par les SS dans le camp même, sur les côtés, pourvues de mitrailleuses, elles prenaient en enfilade les espaces existants entre les blocks.

.../.....

.../.....

L'inquiétude était grande.

C'était le moment où j'ai été désigné pour aller éplucher les pommes de terre aux cuisines du camp. Le soir je montais au travail qui durait toute la nuit, ce n'était pas pénible et nous avions un supplément de soupe.

Je suis resté ainsi jusqu'à l'évacuation, lors du départ des convois j'ai fait partie de ceux qui distribuèrent aux partants les boules de pain et les boîtes de conserves.

Un espoir nous tenait au coeur, rester au camp et être délivrés. Nous entendions au loin un roulement, c'était le bruit du canon.

Hélas, lorsque le camp est évacué, c'est notre tour. Cette dernière colonne où nous sommes peu nombreux s'ébranle dans la matinée du 5 Septembre 1944.

En rangs de cinq nous descendons la route jusqu'à la gare de ROTHAU, bien encadrés par de jeunes SS, un de chaque côté de chaque rang.

Pas de cris, pas de brutalités, les pieds souffrent, nous n'avons pour la plupart que des claquettes avec dessus une bande de cuir ou de tissus.

En gare de ROTHAU, nous stationnons devant les wagons de marchandises. Nous sommes arrivés vers 17 heures et attendons debout.

Le soir, nous devons monter dans les wagons et le train s'ébranle à la nuit.

QUESTION N° 33

Je pense avoir été un des rares témoins de l'arrivée des membres du réseau ALLIANCE qui furent exterminés. Tout le camp était interdit et les détenus enfermés dans les blocks.

Appelé à gagner mon poste aux cuisines, j'ai pu voir arriver des camions qui déversèrent devant le crématoire des femmes et des hommes. Des SS montaient et descendaient les escaliers du camp. Je n'ai pu les voir que de loin et je ne pouvais pas m'arrêter.

.../.....

.../.....

Même des blocks nous pouvions tous voir la cheminée du krématoire cracher une épaisse fumée, mais nous pouvions envisager le drame qui se déroulait. Nous ne l'avons appris que quelques jours après et encore partiellement. Je n'ai connu l'ampleur des exécutions qu'après mon retour en France.

Je pense que ces exécutions ont duré deux jours.

QUESTION N° 34

J'ai répondu à la question n° 32.

QUESTION N° 35

Le séjour à NATZWEILLER est terminé, 14 mois passés là-haut dans des conditions terribles.

Nous voici dans un wagon. Le 9 Juillet 1943, nous arrivons ici dans un wagon de voyageurs, aujourd'hui c'est un wagon à bestiaux qui nous accueille. Mais, ne sommes-nous pas devenus des bestiaux ! Combien sommes-nous dans ce wagon ? Nombreux. La place est réduite, très réduite, nous avons dû nous installer dans les deux bouts du wagon, le centre, toute la largeur de la porte est interdite, on tend deux fils barbelés. Deux soldats allemands âgés prennent place au milieu assis. Ils n'ont pas l'air méchants et ce ne sont pas des SS.

Nous les interrogeons : " où allons-nous ? ". Ils ne peuvent répondre. Le mystère reste entier.

Le train s'ébranle, il fait nuit, les portes sont fermées et nous roulons lentement. La nourriture reçue au départ a été partagée et se trouve dans les estomacs. Avec nous, un bidon qui doit servir aux besoins. Une gare, un arrêt. C'est Strasbourg et malgré la nuit certains distinguent que nous passons le Rhin. La nuit est longue. pas moyen de s'allonger, de dormir, chacun cherche en vain à allonger ses jambes. Il fait froid.

Quelques arrêts, des gares dont nous ne pouvons voir le nom.

.../.....

.../.....

Au petit jour, à l'occasion d'un arrêt, les portes sont ouvertes, les soldats descendent sur le quai et restent devant la porte. La foule allemande nous regarde, sans intérêt, sans méchanceté.

Le train roule toujours, s'arrête en pleine campagne. Le bruit des avions au-dessus de nous. Les soldats descendent, ferment la porte et nous les voyons gagner les champs.

A nouveau, passage des avions, nous entendons très bien les tirs de mitrailleuses. C'est l'anxiété et le silence absolu.

Nos soldats reviennent prendre leur place. Ils ont les poches pleines de petites pommes qu'ils nous distribuaient. Cela apaise la soif.

De nouveau la nuit, le froid, l'odeur de la tinette, quelques uns commencent à délirer, à geindre, et toujours la masse humaine bouge sans arrêts.

Les soldats réduisent l'espace qui leur est réservé, nous en profitons. La nuit est longue et sinistre.

Enfin, nous arrivons dans une gare, c'est MUNICH. Arrêt, manoeuvre et nous repartons. Au bout d'un moment, nous nous arrêtons, le jour se lève. Des cris, des ordres, les soldats sautent à terre et nous devons descendre, nos corps sont douloureux. Alors que nos gardiens ont été corrects pendant tout le voyage, ils nous frappent à coups de crosse. Par peur des SS qui grouillent sur le quai, c'est la discipline.

Nous sommes regroupés, mis en rangs et marchons bien encadrés. Nous revoyons des chiens.

Et c'est l'arrivée, une grande porte, devant nous une place qui nous paraît immense. Des détenus vautrés par terre, ce sont ceux qui nous ont précédés. Nous nous joignons à eux et attendons. Ce n'est que le soir que j'entre dans une baraque sordide. On nous donne de nouveaux vêtements et il faut coudre le matricule. Cette fois j'ai le 101.011. Mais les vestons et pantalons ne portent pas les lettres N.N. On mange, nous recevons chacun, un sac de couchage en papier et nous pouvons enfin nous allonger à plusieurs par paille

.../.....

.../.....

et dormir. Nous savons que nous sommes à DACHAU.

Le lendemain, la journée se passe calmement. Dans l'après-midi, rassemblement et départ pour la place d'appel où règne une grande animation. Nous pouvons voir le camp qui paraît immense avec beaucoup de blocks, une allée centrale très large, bordée d'arbres et de gazon.

Nous repassons la porte mais dans l'autre sens, traversons des groupes de maisons coquettes, nichées au milieu d'une riche verdure. Les allemands civils que nous croisons n'ont pas un regard pour nous et nous marchons, traversant des villages où des enfants nous jettent des pierres.

Enfin nous arrivons dans un camp qui semble construit du matin même en pleine campagne. Nous piétons des plants de pommes de terre et gagnons des blocks en dur, très longs, sans portes ni fenêtres, sentant le ciment frais. Le sol est comme dehors, un champ de pommes de terre que certains déterrent et mangent.

Pour la nuit, il faut nous coucher à même la terre, sur une mince couche de paille, avec une couverture.

Devant la porte, un grand bidon auquel on accède par deux marches en bois. Ce sont les WC pour la nuit.

La vie s'organise, pas de SS en vue, pas de travail.

De l'autre côté des barbelés, nous voyons d'autres détenus, ce sont des juifs. Ils ne semblent pas malheureux font du feu et font cuire des pommes de terre. Nous allons et venons dans le camp, toujours sans travailler, sans appels.

Je ne connaîtrai que beaucoup plus tard le nom de ce camp : ALLACH.

Un jour, arrivent des bombardiers alliés, les usines ne sont pas loin. Nous assistons à un combat aérien. La DCA tire de toute part et un avion allié touché, descend en feuille morte pour s'écraser à 500 mètres de nous. Nous avons vu sauter des membres d'équipage et descendre en parachute, les allemands tirent dessus.

.../.....

.../.....

Nous sommes dans une immense plaine et au loin nous apercevons les Alpes bavaroises avec déjà de la neige. Dans la journée souffle un vent froid. La nuit, tombe une pluie fine et ce tous les jours.

Je resterai là pendant un mois et quelques jours.

La nourriture est infâme et très réduite. Nous recevons deux ou trois pommes de terre bouillies. Au début nous enlevons la peau, après tout y passe et certains recherchent et mangent les épluchures des autres. Nos cheveux ont poussé, nous passons au " coiffeur " mais là, nous ne sommes pas tondu totalement. D'un coup de tondeuse rapide, notre crâne est séparé en deux par le milieu, et nous rend ridicules.

Puis un jour arrive, le 14 Octobre 1944. Des ordres sont criés, des matricules appelés en allemand. Il y a un rassemblement. Je me promène dans le camp sans prêter attention lorsque deux kapos me saisissent et me traînent jusqu'au block. Je suis le dernier, mais, comment aurais-je su que l'on me cherchait. Je n'ai jamais pu retenir mon matricule en allemand, ni le prononcer.

Je suis pointé sur une liste et incorporé sans ménagement à une colonne en formation.

Nous sortons du camp et reprenons la route. Où allons-nous ?

Nous sommes encadrés par de jeunes SS et, surprise, alors que je siffle quelques notes de (TI-PE-RA-RI) (à voir l'orthographe) un SS vient près de moi souriant et siffle aussi, et mieux que moi.

Plus tard, nous longeons un champ de betteraves, quelques uns d'entre nous plongent et reviennent avec des betteraves énormes que nous nous partageons. Aucune réaction du SS, d'autres camarades les imitent.

Nous voici de nouveau à DACHAU. Rapidement nous sommes répartis dans des blocks. J'échoue au N° 19 déjà surpeuplé, avec des détenus de toutes nationalités. Le chef de block est Polonais, prêtre, et parle français. Ce block est comme les suivants où je résiderai, fermé par des barbelés, on les appelle blocks de quarantaine ou blocks fermés. Leurs occupants ne

.../.....

.../.....

peuvent aller sur l'allée centrale et passent la journée à faire les cent pas et à chercher les poux dans les vêtements car nous sommes envahis de poux. Il est même instauré, quelques temps après, des contrôles. Nous devons nous présenter, les vêtements à la main, un contrôle rapide, malheur à celui chez qui on découvre un de ces parasites, il reçoit quelques coups de poings et de pied, mais ce n'est rien à côté de ce que nous avons connu à NATZWEILLER.

Pendant l'hiver les séances d'épouillage se feront même dans la neige où nous restons torse nu au soleil.

Le temps passe ainsi. La nourriture est réduite et au moment de la distribution qui se fait en général dehors, il faut être vigilant. Des bousculades sont organisées par les Russes et la gamelle ou le morceau de pain disparaissent.

Pour dormir nous sommes les uns sur les autres, trois ou quatre par pailleasse, certains couchent par terre et il faut les enjamber pour passer.

Nous sommes vêtus de vêtements civils. Nous ne voyons des " rayés " que sur des détenus qui circulent dans l'allée centrale, et qui sont parqués dans les blocks de l'autre côté. Ce sont des détenus affectés à des kommandos.

Je passe quelques temps après au block n° 21. Là c'est encore pire. Nous sommes sept pour une pailleasse et il faut faire sa place.

Ce surpeuplement avec des poux, les premiers cas de typhus. Nous sommes en Janvier, les vitres des fenêtres se couvrent de glace, atteignant parfois plusieurs centimètres, et les vitres cèdent sous le poids. Nous n'avons pas de couverture, il n'y a plus de pailleasses, nous dormons à même les planches, les pieds dans les épaules des manteaux que nous avons touchés.

Beaucoup de planches des chalits disparaissent, ce sont les chefs de chambre qui les brûlent dans l'énorme fourneau qui occupe le milieu de ce qui fut le réfectoire et où il n'y a plus de tables.

.../.....

.../.....

Alors, pour s'allonger, chacun s'organise, deux sous les fesses, deux ou trois sous les épaules, pour le reste nous sommes dans le vide et comme il en manque, il y a des bagarres.

Les décès causés par le typhus sont de plus en plus nombreux. Nous sortons les cadavres dehors en les traînant à deux par les pieds. Une fois par semaine, la " charrette fantôme " comme nous l'appelons, vient les enlever. Elle est tirée par des détenus.

A un certain moment les hommes atteints par le typhus deviennent comme fous et se promènent à moitié nus couvrant tout de leurs déjections.

Un seul avantage, nous avons plus de place.

Viendra un moment où ni les SS, ni les hommes apportant la soupe et le pain ne pénétreront plus. Le block est totalement isolé et les cadavres occupent les lavabos et s'entassent dehors, toujours plus nombreux. On ne vient plus les chercher.

Les jours passent ainsi. Nous nous savons condamnés, dans un autre monde. Avec les décès, nous pouvions espérer avoir plus de nourriture, malheureusement c'est sans compter avec la comptabilité et rares sont les jours où à tour de rôle nous sommes appelés à toucher un léger supplément.

Dans la chambre où je me trouve, il y en a quatre par block prévues chacune pour 100 détenus, nous avons été 700. Maintenant nous sommes une poignée.

Puis vient un jour où chaque chambre se rassemble dehors et nous sortons, non pas sur l'allée centrale, mais par derrière, comme si on voulait nous cacher.

De la chambre où je suis nous nous retrouvons 27 sur 700. Les poux n'ont pas voulu de nous. Et, en effet, nous avons pu constater que certains individus ne sont pas piqués par les poux. C'est mon cas, jamais je n'ai trouvé trace de piqûres. Il en est de même pour les puces. Par contre, les punaises doivent raffoler de mon sang. Je me retrouve le matin avec une oreille énorme, un oeil fermé, une lèvre gonflée, méconnaissable.

.../.....

.../.....

Un jour, un chef de chambre, Tchèque, ayant pitié de moi me désigne comme veilleur de nuit. Je dormirai le jour et toute la nuit je suis assis devant une table avec une faible lumière et je donne des leçons de français à son jeune fils.

En quittant le block 21 je ne vais pas loin, je suis affecté au 23. Là nous sommes un par paillasse, il ne semble pas y avoir de poux, et miracle, chaque jour nous recevons 1/10 de litre de lait chaud et sucré, et nous sommes autorisés à rester couchés toute la journée.

A deux reprises, nous nous rendons dans un autre block, devons nous mettre nus. Nous recevons un bout de carton sur lequel est inscrit notre matricule. Les uns après les autres, nous suivons un couloir au pas de course, débouchons dans une pièce où " trône " un médecin SS sur un siège en hauteur. Deux kapos nous font tourner devant le SS et certains se voient enlever leur carton et toujours en courant nous reprenons nos vêtements. En ce qui me concerne je garderai mon carton.

Ceux à qui on a enlevé le carton partent quelques jours après pour des kommandos extérieurs. Je comprends que je suis tombé dans un block de " suralimentation ". Cela ne durera pas et je suis transféré dans le block à côté le n°25 où le chef est un lorrain qui était à NATZWEILLER.

Entre temps, en Février 1944, Edmond MICHELET est venu, les français sont rassemblés et une liste de noms est lue. Un seul n'est pas cité, c'est moi et Michelet annonce que tous les appelés ne sont plus N.N. J'accroche Michelet qui, pour me rassurer me dit que c'est sûrement un oubli.

Pourtant, dans les jours qui suivent les appelés quittent le block. La plupart iront au block 30, block dit des invalides, je perd ainsi un bon camarade cherbourgeois arrivé à Natzweiler en Novembre 1943, Maecel LECLERC qui se souviendra après notre retour de ce matin et de mon inquiétude, il me l'écrira même, longtemps après.

Dans le block 25, je suis très isolé au milieu des Russes et des Polonais. Je retrouve un Norvégien de Natzweiler.

L'ambiance dans cette chambre 2 est épouvantable.

.../.....

.../.....

Les Russes, ou plutôt soviétiques réglent leurs comptes et dans la nuit se battent. Je verrai même un homme égorgé.

Un jour ils s'en prennent à moi, bagarre, je me défends comme je peux et reçois un violent coup sur la gorge. Je crache du sang.

Un docteur français de la chambre 4 où les tuberculeux sont entassés s'en aperçoit et me fait entrer avec les tuberculeux, c'est là que j'attendrai la libération, au milieu de tous ces mourants.

Chaque fois que le médecin SS vient pour une sélection ce brave docteur annonce régulièrement " il crache le sang " et le SS n'insiste pas. La chambre est calme et nous pouvons rester à l'abri toute la journée.

Ce docteur français avait pour nom : BREUILLOT, mais son vrai nom est ROSENCHER, je l'apprendrai après notre retour, j'ai eu la chance de le retrouver chez un ami à UZES, quarante ans après et à sa grande surprise, je lui ai raconté les confidences qu'il m'avait faites à DACHAU sur son activité pendant la guerre. Activité qu'il a depuis relatée dans un très beau livre " Le sel, la cendre et la flamme " . Il avait été arrêté après avoir été parachuté dans le Vercors et de plus était Juif.

L'autre docteur de la chambre était Russe, la chance voulu que je puisse capter sa sympathie. Je risquais à chaque instant d'être renvoyé, il savait très bien que je ne crachais pas le sang et les places dans cette chambre étaient convoitées par toutes les nationalités.

Edmond MICHELET vient un jour avec des colis destinés aux prisonniers de guerre, mais qui se trouvaient bloqués dans la région de Munich par suite de l'avance des alliés. Ils nous furent distribués et j'eus la chance de recevoir un très gros colis. La première chose que je sortis était une boîte de conserve où on pouvait lire " Civet de lapin chasse de Mr le Maréchal PETAIN " (où va se cacher l'humour !! " Mais il y avait aussi : 5 paquets de cigarettes de troupe. Dans les autres colis, les cigarettes n'étaient que des

.../.....

.../.....

francisques, beaucoup moins recherchées. A raison d'une ou deux cigarettes par jour données aux soviétiques j'ai eu une paix royale jusqu'au dernier jour.

La guerre se rapprochait. Tous les jours le camp était secoué par les bombardements de Munich. Des nuées de bombardiers passaient dans le ciel plusieurs fois par jour. Le camp lui-même avait été touché (aux cuisines) des chasseurs nous avaient survolés à basse altitude. Des convois avaient été organisés et partirent vers des destinations inconnues. Nous connaissions de nouveau l'inquiétude. Nous mêmes dans les " blocks fermés " avions été avertis d'un prochain départ ? Nous entendions dans le camp une grande animation.

Le Dimanche 29 Avril, vers le soir, nous entendions une grande rumeur et bientôt les portes qui nous séparaient du camp furent grandes ouvertes. Le block se vidât et de partout on entendait des cris.

Prudent, je suis resté sur ma paillasse. Ce n'est qu'une heure ou deux après, assuré que les alliés étaient vraiment dans le camp que je me décidais de me rendre dans l'allée centrale où je vis les premiers soldats américains (2 en tout). Je ne me souviens pas d'une grande joie, peut-être d'un espoir.

La première chose que je fis, me rendre dans un block de l'infirmerie retrouver François FAURE, le dernier des agents CND avec lequel je communiquais par l'intermédiaire d'un hollandais, ancien de Natzweiler promu " infirmier " VAN BANNING.

Nous nous sommes retrouvés avec joie. Lui non plus n'avait pas bougé, prudent après tant d'années (il avait été arrêté le 15 Mai 1942).

Puis vint à passer devant la fenêtre un officier américain. Alors, François FAURE, sans un mot, sorti de dessous sa paillasse, une pipe et du tabac et me déclara : " Je m'étais promis de ne jamais fumer avant d'avoir vu les premiers officiers alliés " et il tira quelques bouffées, sans plus.

.../.....

.../.....

J'appris alors une chose étonnante. Normalement il était mort. Lui aussi n'avait pas été prévenu de la suppression des N.N et un matin constatant le décès du détenu au-dessous de lui, un Polonais, il inversa sa fiche avec la sienne. Pour l'administration du camp il fut porté mort.

Rentré à Paris, dans des cars venus de Champagne chercher les détenus de cette région, il arriva seul chez lui et sonna. La porte ne s'ouvrait pas et il entendait des pleurs. Quand son fils aîné ouvrit enfin il tomba à la renverse. Il y avait une 1/2 heure que des officiers des chars étaient venus présenter leurs condoléances à sa famille. Il fut fait, après son retour, Compagnon de la Libération par le Général De GAULLE.

Après cette entrevue, je regagnais ma chambre au milieu des tuberculeux, inquiet des débordements d'une foule en délire qui courait dans le camp et la nuit se passa sans pouvoir dormir, avec en plus les tirs de canon non loin du camp. La guerre continuait et de quoi demain serait-il fait ???

Le lendemain, je voulus sortir du block. Devant la sortie, sur l'allée centrale, se tenaient des américains avec un appareil. Ils m'introduisirent dans la chemise, dans les manches, dans le pantalon, une lance et me couvrirent ainsi de DDT contre les poux, ils me firent aussi une piqûre au bras, et pour la première fois j'ai fait un tour dans le camp, me rendant au block 30 " des invalides " où j'eus la chance de retrouver quelques camarades.

Le lendemain, dès ma sortie, je fus pris de force par des américains, et de nouveau, une piqûre, mais à l'autre bras, le premier étant enflé et de nouveau pulvérisation de DDT. Cette deuxième séance " de force " avait été nécessaire, des camarades inconscients ayant échappé la veille à la désinfection.

Quelques jours passèrent où les américains nous donnèrent une soupe très grasse qui causa de grands ravages parmi ceux qui la consommèrent. Toujours prudent je l'ai donnée aux Russes, me contentant de grignoter des biscuits de mon colis.

.../.....

.../.....

Un matin, les français son regroupés, menés aux douches. Nous ressortons nus et recevons de nouveaux vêtements propres. Direction la sortie du camp, mais avant, nous devons passer de nouveau à la piqûre. Je fais voir mes deux épaules enflées, rien n'y fait et je reçois une troisième piqûre contre le typhus qui me rendra horriblement malade pendant trois jours avec forte fièvre.

Nous sommes conduits ensuite dans les bâtiments des casernes SS situés dans un immense parc. Nous avons des lits et touchons les rations de l'armée. Rien à faire que de se promener et de visiter le parc et les bâtiments d'où je ramenait une salière en porcelaine avec la marque SS.

Avec quelques camarades nous tentons un jour une sortie pour aller au village où nous mangeons dans un restaurantou plutôt une auberge. Après nous aurons du mal à revenir, nous sommes tous pris de coliques et de diarrhées. Cela nous vaut aussi une mauvaise surprise. Il y a dans le village des prisonniers de guerre français que nous abordons, ils sont en bonne santé, l'air heureux, mais nous évitent et loins de s'apitoyer sur notre triste état, l'un d'eux nous fit une réflexion : " Fallait écouter le Maréchal Pétain "?? Encourageant pour l'avenir !!!!.....

Nous attendons ainsi le rapatriement tant espéré. Enfin, un matin, changement de vêtements, surprise, on nous distribue des uniformes SS, paraît-il de chasseurs tyroliens. Blouson et pantalon bouffant. En route pour l'aéroport de Munich. Attente toute la journée, en vain, les avions n'arrivent pas. Retour dans la caserne SS.

Nous commençons à désespérer lorsqu'un camarade qui parle anglais nous annonce, sous le sceau du secret, qu'il a pris contact avec un chauffeur noir américain, que celui-ci part pour Paris, vendu son camion G.M.C et qu'il accepte de prendre quelques hommes.

Le lendemain, nous montons dans le G.M.C et nous constatons qu'il y a de très nombreux jéricans.

Le jour se lève à peine quand nous démarrons. Traversée de Munich où nous pouvons apprécier les dégats

.../.....

.../.....

des bombardements, la ville est en ruine. Parfois un barrage avec contrôle, marche arrière, manoeuvres et nous repartons dans une autre direction. Il en sera de même toute la journée.

Le soir nous sommes dans la montagne, il fait froid et nous n'avons rien à manger. On roule à tombeau ouvert, ne nous arrêtant que pour faire le plein. Les jéricans vides sont abandonnés ou jetés dans une rivière. A un moment, le camion s'arrête, le chauffeur descend avec sa mitrailleuse et lance une rafale annonçant : " PARTISANS ", ce qui n'est pas fait pour nous rassurer.

Arrivée à la nuit dans un village, il s'arrête et nous fait signe de dormir. Certains vont dans les maisons tenter d'avoir de la nourriture, sans beaucoup de succès. Nous faisons aussi un grand feu avec des fagots pris un peu partout et la nuit s'écoule ~~lentement~~ calmement.

Au petit jour, une délégation du village, maire en tête vient nous voir, on nous accuse de vol et que l'autorité américaine va être avertie. Démarrage en trombe, nous prenons de petites routes à travers la forêt. Brusquement nous débouchons sur un vaste croisement. Nous sommes à la frontière SUISSE. Un espoir de s'arrêter, non, après des manoeuvres nous repartons laissant la Suisse derrière nous. Enfin, nous arrivons dans une ville et, miracle, nous apercevons des soldats français.

Nous nous renseignons et on nous indique le chemin pour aller au commandement de la place où nous arrivons. Trois d'entre nous descendent dont un alsacien de Natzweiler. Nous entrons sans contrôle et montons l'escalier lorsqu'une femme en robe de chambre apparaît et pousse un cri en nous voyant (il faut dire que nous sommes habillés en SS). La reconnaissance est vite faite et cette dame a vite prévenu le commandant de la place qui nous apparaît en pyjama.

Après, tout va très vite, nous sommes Dimanche, on envoie chercher les femmes de salle qui sont à la messe, des officiers, des soldats viennent et très vite nous sommes à table. Nous racontons notre aventure et le chauffeur américain est heureux et consomme beaucoup. L'accueil est chaleureux et à midi nous sommes gavés d'une riche nourriture

.../.....

.../.....

que nous avons oubliée. On nous sert même un digestif que nous évitons, et au départ nous recevons chacun des boîtes de cigares.

Nous apprenons que nous sommes aux sources du Danube et la direction de Mulhouse nous est parfaitement indiquée.

Notre chauffeur qui a beaucoup bu, roule à toute allure, nous doublons dans ces routes de montagne étroites et tortueuses des camions de prisonniers de guerre. Le chauffeur prend de grands risques et nous voyons de près les précipices.

Vers 17 heures nous arrivons au barrage de KEMBS sur le grand canal d'Alsace. La France est de l'autre côté. Hélas nous sommes bloqués. Le barrage est tenu par des Anglais et nous sommes Dimanche, aucun convoi de rapatriement n'est prévu. Discussions, explications, le temps passe, enfin nous sommes autorisés à passer.

Au bout de quelques kilomètres nous nous arrêtons sous les cerisiers qui bordent la route et goûtons avec joie à ces cerises, nous embrassons même la terre de France.

Nous pénétrons dans Mulhouse, demandons le centre de rapatriement où nous arrivons rapidement dans une vaste cour. Les personnes présentent nous regardent avec surprise. A peine descendus le camion démarre en trombe laissant sur place une roue de rechange.

On nous entoure : " que faites-vous là ? D'où venez-vous ? Aucun rapatriement n'est annoncé. " De nouveau, explications, et nous sommes conduits dans un vaste bâtiment où nous sommes reçus par un Colonel. Nous sommes Dimanche, aucun convoi n'est annoncé, congé a été donné au personnel. Nous dérangeons. Le personnel est rappelé et on s'occupe rapidement de nous. Visite médicale (Je suis mis de côté, mon coeur bat à 120), ensuite léger interrogatoire et établissement de la carte de rapatrié. Là quelques problèmes pour l'orthographe des noms, et j'entends une dactylo dire à sa voisine : " avec tous ces noms français on ne comprend plus rien. "

Nous avons changé nos tenues SS pour des vêtements civils.

.../.....

.../.....

Il faut prendre ce qu'il y a et je me retrouve avec un costume trois fois trop grand pour moi et les bottes fourrées trouvées à la caserne SS de Dachau. J'ai une chemise blanche sans col. Nous faisons un peu ridicules.

Après le repas nous sommes quelques un à être conduits à la gare. Le colonel est là en personne et nous introduit dans un train de prisonniers de guerre en partance pour Paris. Il nous fait donner une place, pas toujours facile, et nous recommande aux P.G.

Nous roulons toute la nuit, le hasard a voulu que j'échoue dans un compartiment où se trouve un P.G originaire du département de la Manche d'où je suis. Nous sympathisons et je pourrai m'étendre sur la banquette.

Au matin, vers 7 heures, arrivée à Paris.

Je suis donc arrivé à Mulhouse le 2 Juin 1945 et à Paris le 3 Juin. Plus d'un mois après la Libération du camp.

Nous quittons la gare, nous ne sommes pas nombreux dans le bus et avons été séparés des P.G.

Arrivée Hotel Lutetia, formalités, attribution d'une chambre, merveilleux, il y a une baignoire, de l'eau chaude, du savon. Que de choses oubliées depuis 3 ans !!! On vient me chercher pour un petit déjeuner copieux. Je suis conduit ensuite dans un hall où régner des gendarmes. Interrogatoire d'identité, puis on me demande de déposer mes MARKS..... Surprise des gendarmes, je n'en ai pas ! Ils insistent. Non je n'ai pas ramené de MARKS. Ils se concertent et me donnent le double de ce qu'ils donnent à ceux qui en déposent. J'ai vraiment l'impression de ne pas être comme les autres. Nouvel interrogatoire, celui-ci sur les raisons de mon arrestation. Je raconte mon affaire, tout est noté, des fiches sont consultées et je suis libre. Je peux regagner ma chambre.

Au moment où je vais enclencher la montée de l'ascenseur surgit Paul MOLLET du réseau CND. Lui aussi arrivé à Natzweiller en Juillet 1943 et que je n'ai pas revu depuis l'évacuation du camp. Il a été envoyé dans un kommando extérieur. Nouvelles des uns et des autres. Hélas beaucoup d'absents.

.../.....

.../.....

De nouveau on vient me chercher pour le repas. Je ne connais personne autour de moi.

Après, visite médicale, je suis poussé dans l'appareil de radio. Là, se tient une jeune femme, comme moi en tenue d'Adam. La surprise passée elle me demande si je n'ai pas connu X son mari. Si, je peux l'assurer que je l'ai vu il y a encore quelques jours, elle est rassurée, elle aussi a été arrêtée en 1942.

Retour à la chambre, repas - repas du soir - je tente de sortir voir un peu la rue. Il y a devant l'hotel beaucoup de monde, je suis assailli de questions : " Avez-vous connu X - Y ??? " - " Où etiez-vous ? " etc... Toutes ces personnes recherchent des nouvelles d'un être cher.

Le soir, une dame charmante vient passer un moment avec moi, elle est bavarde.

Lendemain matin, petit déjeuner et je tente d'avoir des nouvelles de CHERBOURG. Hélas, tout le monde me déclare que la ville a été détruite entièrement. Inquiet, je rédige un télégramme qui parviendra à mes amis et deux ou trois jours après je reçois une lettre ma mère est vivante. Je pousse un soupir. J'avais déjà décidé que si je n'avais plus ma mère mon père étant décédé en 1943, je ne retournerais pas à Cherbourg.

Un mot dans ma chambre m'invite à me présenter aux gendarmes ? Là je suis conduit dans une pièce où, autour d'une grande table, siègent des officiers qui se lèvent. Un colonel me pose quelques questions sur mon activité avant l'arrestation, me serre la main, me complimente. Un ordre est donné et un lieutenant vient me chercher, me fait monter dans une voiture et nous voilà dans Paris. Arrêt avenue Martin. Ascenseur, je suis introduit dans une pièce où sont deux capitaines.

Nouvel interrogatoire, celui-ci plus sérieux, je dois faire appel à ma mémoire. Les questions sont précises, j'ai la chance de me souvenir de messages passés à la BBC en 1941-42 me concernant. Je donne des noms et apprend que le chef

.../.....

.../.....

de réseau - Gilbert RENAULT - alias Jean-Luc - alias Roulier est maintenant le Colonel REMY.

Mais quelque chose accroche, ma date de naissance, ils insistent et je ne comprend pas. Né le 7 Mars 1922. Alors, l'un des officiers me dit avoir , lui, 7 Mars 1917. J'avais oublié que lors de mon recrutement en Septembre 1941 j'avais été averti, que, trop jeune, je ne serais pas accepté et que pour Londres il fallait me vieillir. Grandes sourires, félicitations, chaleureuses poignées de main et j'apprends que je vais être conduit au Colonel REMY qui m'attend.

Avant, on me fait entrer dans une pièce, devant moi un guichet qui s'ouvre au bout de quelques minutes. Un adjudant apparaît derrière et appelle " Lieutenant MARADENE " je regarde autour de moi, je suis seul, je m'approche et on m'annonce : " Avance de solde ", je vois alors de nombreux billets de banque, je n'en crois pas mes yeux. Je suis resté à l'année 1942 et tout cet argent me semble considérable.

Après avoir signé, je sors et retrouve dans le couloir mon chauffeur. Départ pour le siège du réseau, Bd Hausmann.

Là, belle réception, j'apprends que je suis porté disparu, personne n'ayant pu donner de mes nouvelles. Arrive en même temps que moi Pierre MAUGER, agent personnel du Colonel REMY en 1941-42 et que je devais remplacer en Mai 1942, ce qui n'a pu se faire puisqu'il a été arrêté avec la majorité du réseau. Beaucoup de choses à dire et surtout annoncer le décès de plusieurs agents. Retour à l'Hotel Lutaetia.

Au réseau, hier, j'ai donné des noms de décédés, un jeune homme se présente, c'est le fils de Robert LEGRAVEREND étudiant en médecine, je ne puis que lui confirmer le décès de son père à DACHAU, de même que celui d'Etienne LEGRAVEREND mort à Natzweiler en Janvier 1944. Il m'entraîne chez sa tante où réside un officier américain qui, horrifié par mon accoutrement et ma chemise sans col, me fait cadeau d'une des siennes. Je suis ainsi plus présentable.

En fin de journée il me conduit dans le 14ème chez Madame Etienne LEGRAVEREND où là aussi il me faut annoncer

.../.....

.../.....

la mauvaise nouvelle en présence de ses deux fils. Ce sont des moments difficiles, surtout que quelques jours avant un " escroc " est passé et a annoncé qu'il avait vu son mari vivant en voie de rapatriement. En plus, il avait soutiré de l'argent.

Le lendemain, toujours sans nouvelles de Cherbourg je pars faire un tour dans les rues avoisinantes, je me sens horriblement seul et dans un autre monde. L'idée me vient de me faire tirer des photos " photomaton " il y a une cabine non loin, mais avant pour faire plus vrai je passe au coiffeur et me fais tondre le crâne comme au camp. J'ai toujours ces photos.

Le temps passe, je mange beaucoup et même la nuit on vient me réveiller pour descendre manger. A la balance de l'hotel Lutaetia j'accuse 36 K° pour 1m,77.

Personne de connaissance, le temps me paraît long. Pour sortir ou entrer, toujours cette foule anxieuse qui m'assaille de questions. A l'intérieur de l'hotel un bureau recueille des renseignements, je puis donner de nombreux noms de décédés, ce qui me vaudra dans les mois suivants une nombreuse correspondance. Mais peut-on dire la vérité aux familles dont certaines m'invitent à leur rendre visite, ce que je ne ferai pas.

Enfin, on me remet une lettre, ma mère est vivante. Le seul train pour Cherbourg est demain matin à la gare Montparnasse. La nuit est longue.

Arrivé à la gare, le train est bondé, j'ai du mal à monter, je ne puis m'asseoir et je ferai le début du voyage assis à la portière. Les voyageurs ne me prêtent aucun intérêt. Plus tard, on me cédera une place. Le voyage est long, nous passons par Alençon. Je n'arriverai en gare de Cherbourg que vers 18 Heures. Plus de 10 heures après le départ de Paris. Me voici sur le quai avec mon baluchon. Bien sur je ne suis pas attendu, je n'ai pas prévenu de mon arrivée. Il y a du monde pour accueillir les prisonniers de guerre. Je reste seul. Enfin, on s'aperçoit de ma présence : " Qui êtes-vous ? " on court, mon nom est prononcé au micro.

.../.....

.../.....

Le Président du Comité de Libération arrive, je le connais et ma surprise est grande de le trouver là, en 41-42 je n'aurais pas pensé qu'il deviendrait résistant.

On m'entraîne vers un salon d'accueil. Je refuse, quand des personnes me connaissant s'avancent, m'entourent et me conduisent en dehors de la gare. Ils ont arrêté une voiture qui accepte de me conduire.

Quelques minutes après j'arrive à la maison de mes parents, elle est en partie détruite.

Je sonne et entend ma mère qui se déplace difficilement dire un " merde " retentissant. La porte s'ouvre.

Je ne me souviens plus, je n'ai pas pu remercier mes accompagnateurs.

Ainsi se termine une horrible aventure qui aura durée près de TROIS ANS.

Fin de la rédaction, 21 Mai 1995.

Georges MARADENE.

QUESTION N° 36

Il n'est pas possible d'avoir une préférence.

QUESTION N° 37

Non , je ne parlais pas allemand.

* * * * *

A D D I T I F

Beaucoup de détails ont été oubliés, et, à mes yeux ces détails ont leur importance pour retracer ce qu'était la vie au camp.

1°/ - Les exécutions à la SABLIERE: lorsque nous revenions de la carrière, le soir, nous pouvions voir, certains jours une voiture cellulaire arrêtée à la porte du camp, quelques mètres à l'intérieur étaient alignés des hommes jeunes (je crois en avoir vu avec les menottes). Je pense qu'ils étaient tous Alsaciens ou Lorrains. A plusieurs reprises nous leur avons adressé des paroles de réconfort. Nous avons appris rapidement quel était leur sort.

Après l'appel du soir et alors que nous étions rentrés dans les blocks, ils étaient conduits dans une carrière de sable située au dessus du camp. Là ils étaient exécutés, fusillés à la mitrailleuse. A plusieurs reprises nous avons pu entendre les salves. Un kommando spécial auquel nous n'avons jamais participé était chargé de nettoyer la sablière le lendemain. Ces exécutions avaient un caractère très secret.

Une stèle a été érigée dans la sablière.

2°/ - Nous avions avec nous un Alsacien, journaliste arrêté à Lyon, arrivé au 3ème convoi : Matricule 4596 - N.N comme nous. Aimé SPITZ.

Après avoir travaillé à l'extérieur du camp (au kommando des BROUETTES je crois) il lui fut interdit de sortir du camp et ne travailla plus qu'à l'intérieur. Sur son veston au milieu du dos il dut coudre un carré blanc avec au milieu un ROND JAUNE. C'était, paraît-il, une marque spéciale réservée aux détenus qui connaissaient la région.

Aimé SPITZ a raconté sa vie au camp dans une plaquette " STRUTHOF - Bagne nazi en Alsace - Mémoire du déporté patriote n° 4596 ". Ce petit livre est très intéressant, l'auteur parlant allemand était au courant de nombreux détails sur la vie du camp. Il a aussi l'avantage d'avoir été écrit dès le retour et beaucoup de faits sont décrits, alors que je les ai oubliés, c'est un des plus précis que je connaisse.

3°/ - En Août 1943 (je crois) nous avons eu pour nourriture des aliments déshydratés (des légumes). Affamés nous nous

.../.....

.../.....

sommes jetés sur ces sacs, mangeant à volonté. Hélas, que de souffrances ! Après avoir bu, nos estomacs se dilatèrent, nous étouffions, nous ne pûmes dormir. Il resta beaucoup de ces aliments, nous ne voulions pas en reprendre.

4°/ - A notre arrivée en Juillet 1943, nous avons été frappés par le grand nombre d'hommes portant le triangle ROSE. Les homosexuels. Ils représentaient sans doute la grosse majorité des détenus. Ils n'étaient pas maigres, recevaient des colis de leurs familles, et j'ai pu voir dans leur blocks des " bouteillons " de soupe auxquels ils ne touchaient pas. Nous n'eûmes pas de rapport avec eux et ils quittèrent le camp peu à peu.

5°/ - Il y avait aussi des détenus allemands, belges et luxembourgeois. Nous n'avions pas de contact avec eux, du moins au début. Ils ne semblaient pas souffrir de la faim, étaient propres et travaillaient dans les baraques du secteur SS. Ils recevaient beaucoup de colis de leurs familles. Ils n'ont pas recherché le contact avec nous, mais cela devait leur être interdit et il faut dire que nous avions mauvaise réputation.

Un jour, un Luxembourgeois jeta devant moi un morceau de gâteau, je me précipitais pour le ramasser, alors il l'écrasa du pied et m'apostropha en allemand. Sans connaître la langue je compris qu'il me méprisait. Pourtant, après des mois, un autre Luxembourgeois qui était, paraît-il capitaine et qui travaillait au crématoire à la désinfection, m'invita à aller le voir le soir et pendant quelques jours il me remit une pleine gamelle de soupe, jusqu'au jour où il me déclara que menacé il ne pouvait continuer.

Une autre fois je fus invité à entrer dans leur block et à manger, autant que je voulais, le bouteillon de soupe traînait dans le réfectoire. Ce jour là j'ai trop mangé et mon estomac était comme un ballon.

6°/ - De nos camarades qui eurent des asticots dans les mollets un seul survivra et reviendra en France. Il n'avait plus qu'un

.../.....

.../.....

demi mollet. C'était François FAURE, chef adjoint du réseau.

7°/- Autre détail. Au moment où à Fresnes on nous enchaîna deux par deux je réussis à tourner ma main. A la grande surprise des camarades je pouvais me rendre libre.

Au cours du voyage le 9 Juillet 43 je fis part de mon intention de tenter l'évasion, Etienne Lagraverend avec lequel j'étais enchaîné aurait pu en faire autant. Mes camarades me tentent cette aventure, danger de représailles collectives. J'avoue avoir regretté longtemps de les avoir écoutés.

8°/ - Nous avons eu aussi avec nous N.N., un Danois capitaine au long cours qui avait été arrêté avec son épouse et qui fut elle aussi déportée. Il eut une conduite exemplaire et je le retrouvais au cours des années 70, il habitait Marseille.

Il me semble me souvenir qu'il nous a rejoint en Juillet étant arrivé seul ?

9°/ - A Natzweiller, les SS veillaient tellement bien sur nous qu'ils nous pesaient tous les mois et surement dressaient des statistiques. Au bout de quelques mois, ces pesées se firent plus rares. Je me souviens d'avoir été pesé une dernière fois en Janvier ou Février 1944. J'accusais 32 K°.

10°/ - Nous avions avec nous dans le premier convoi du 9 Juillet 43 un ecclésiastique en soutane. Il fut l'objet de toutes les tracasseries des SS qui le surveillaient particulièrement. Nous apprîmes par la suite qu'il était professeur d'anglais et d'allemand dans un collège normand très réputé. Il fut l'objet de toutes sortes de vexations mais jamais je ne l'ai entendu parler allemand. Il fut pour beaucoup et tout particulièrement pour les mourants qu'il assistait d'un grand réconfort. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre. Il a maintenant 96 ans et nous sommes toujours en relation. Je l'appelle " MONSEIGNEUR " et lui m'appelle " MECREANT ". Nous sommes liés par une amitié sans faille depuis 52 ans. Je sais qu'il a été enregistré par un service officiel venu chez lui l'année passée, c'est-à-dire en 1994 et filmé. Ceci pour servir aux archives de la déportation.

.../.....

.../.....

11°/ - En Novembre 1943 est arrivé un convoi de français dont beaucoup de Normands. Malgré l'interdiction je leur ai rendu visite et eu la " joie " de trouver des cherbourgeois. Il y avait parmi eux un scaphandrier de la marine. Un instituteur qui a édité une plaquette, Marcel LECLERC, et un docteur qui m'avait, alors que j'avais 7 ans, opéré des amygdales, ainsi que son fils. Je suis retourné les voir quelques soirs, deux ou trois fois et j'ai pu bénéficier de la soupe qu'il laissaient. Ils n'eurent pas le même régime que nous, mais beaucoup furent envoyés à KOICHEM d'où certains revinrent à moitié morts.

12°/ - Vous demandez si je me souviens de mon anniversaire. J'ai eu 21 ans à Fresnes au secret, mes 22 ans à Natzweiler et mes 23 ans à Dachau. Je n'en garde pas de souvenirs particulier. Des jours comme les autres.

13°/ - Le 21 Mai 1944, quatre de nos camarades partirent pour le camp de SACHENHAUSEN. Un du premier convoi et membre de mon réseau, Raymond DEVOS qui avait déjà été arrêté pendant la guerre 14-18 pour espionnage. Deux du 2ème convoi, Robert KELLER, ingénieur des PTT qui avait réussi à brancher sur le câble téléphonique PARIS-BERLIN un poste d'écoute. Un timbre français a été édité à son effigie et Raymond LABADIE. Un du 3ème convoi : FERON René qui est, je pense, encore vivant dans la région parisienne. Il s'agissait de spécialistes et Raymond DEVOS m'a raconté avoir travaillé dans le BUNKER d'HITLER.

14°/ - Maintenant une " histoire " qui n'a rien à voir avec le camp. François FAURE, chef adjoint du réseau CND fût arrêté en Mai 1942. Il était officier de réserve, Commandant de char engagé volontaire en 14-18. En 1940 il fut fait prisonnier envoyé en Prusse Orientale, rapatrié sanitaire, comme cardiaque. En Octobre 1941 il est contacté par le réseau. Il sera transporté en Angleterre par Lysander et emmene avec lui le " Trésor du Parti Communiste français " Revenu toujours par Lysander il est arrêté peu après. Lors de son interrogatoire il vit entrer un colonel allemand porteur d'une serviette Il m'a raconté la scène.

.../.....

.../.....

Faure : " Mon colonel, vous avez une bien belle serviette. "

L'allemand : " Oui, ce sont mes officiers qui me l'on offerte. "

Faure : " Permettez-moi de vous l'offrir, je l' ai acheté à Londres il y a quelques semaines. "

Il n'y a pas eu d'interrogatoire et il ne revit jamais la serviette qui lui avait été enlevée au cours de son arrestation.

15°/ - Autres souvenirs :

A Dachau : dans les derniers jours avant la libération, je suis accroché par un détenu qui m'appelle par mon prénom, Georges, avec des yeux écarquillés de surprise. Je le repousse certains croyez parfois reconnaître un membre de leur famille. Mais il s'accroche, et voici la scène :

Lui : Mais tu ne me reconnais pas ?

Moi : " non "

Lui : " Je suis C.G "

Moi : " Tu étais à Natzweiler ".

Lui : " Nous étions à l'école ensemble à Cherbourg. Tout le monde te croit fusillé ".

Enfin j'ai réalisé à qui j'avais à faire, il ne me quitta plus. Rapatrié sanitaire il arriva bien avant moi à Cherbourg. J'ai appris par ses frères qu'il répétait sans arrêt : " j'ai vu Georges Maradene vivant ", même à l'hôpital maritime où il était soigné.

16°/ - J'ai raconté ce sort de nos camarades atteints de gangrène, un du réseau fut aussi atteint par la gangrène, pas aux jambes mais à la main. Il fut opéré avec les moyens du bord et amputé du petit doigt de la main droite et vécu encore plusieurs mois.

17°/ - A Dachau, nous avions pour Noël 1944 touché un colis de Croix Rouge peu important, avec du café vert, de la semoule et une énorme boîte de sardines, qui coutât bien des désagréments à ceux qui en mangèrent trop. Ce colis attira aussi la convoitise des soviétiques, il y eu des bagarres et des vols et nous nous déplaçons avec ce qui nous restait, toujours sur le qui-vive.

.../.....

.../.....

Un jour je me suis trouvé seul au milieu des russes, prêt à me défendre, surprise, un jeune polonais se mit à me parler et ils se retirèrent. Je n'ai compris qu'au moment où ce jeune polonais (en petit négre) me fit comprendre qu'il me connaissait. Il avait assisté en Juillet 43 à notre calvaire et il venait de leur raconter.

Pendant mon séjour dans cette " chambre " je n'ai plus connu de problèmes de colis.

18°/ - A Paris, j'ai dès les premiers jours de notre retour, pris le métro. Mon allure, crâne rasé, vêtements trop grands, chemise sans col, attirait l'attention. A une station deux jeunes femmes montent, me " jaugent " et l'une dit à l'autre avec mépris " Ca sent la betterave " c'était encourageant !!...

19°/ - En 1951, en Avignon, au cours d'une réunion où nous avions dû décliner notre identité, un des participants vient vers moi et me dit : " J'ai connu un Maradene à Cherbourg, il a été fusillé. "

20°/ - J'ai aussi eu la surprise d'entendre raconter la corvée de pierres de Juillet 1943, deux fois. La première à Constantine en 1956, un contrôleur des PTT apprenant que j'avais été déporté me dit qu'il avait été aussi. A ma question , " Où ? " " Dans quel camp ? " Réponse : " A Natzweiler " - " Ah ! Quel était ton matricule ? " " Je n'en avais pas ? " et pour se justifier il ajoute : " J'ai fait la corvée de pierres ". J'ai failli l'étrangler. Cet usurpateur avait été S.T.O et pour une raison que j'ignore, interné au camp de Schirneck, en bas dans la vallée. Comment avait-il entendu parler de ces deux terribles journées ??.....

La deuxième se passe aussi en Algérie. Partis, ma femme et moi de Constantine pour un séjour en France, nous atterrissons à Bône pour un changement d'avion. En attendant, nous nous apprêtons à déjeuner à l'aéroport. Nous sommes à table quand un capitaine des Compagnies Sahariennes, lui aussi en voyage s'installe devant nous. Il porte l'insigne des Forces Françaises Libres.

.../.....

.../.....

Ayant créé dès mon arrivée en Algérie une section de l'Association des Français Libres, je me fais connaître et lui demande son unité pendant la guerre.

Pour réponse : " J'étais dans une unité avancée ".

Moi : " Que voulez-vous dire ? ".

Lui : " J'étais déjà en Allemagne. "

Moi : " Que voulez-vous dire ? ".

Lui : " J'étais déporté ".

Moi : " A quel camp ? ".

Lui : " A Natzweiler-Struthof ".

Moi : " Quel était votre matricule ? ".

Lui : " Nous n'avions pas de matricule, j'ai fait la corvée de pierres. "

Ma femme, inquiète, guettait ma réaction. J'étais très calme.

Moi : " Ce n'est pas possible, moi-même j'ai fait la corvée de pierres et j'avais pour matricule 4358. "

Il n'avait pas de chance ! et avoua être arrivé au camp dans les tout derniers jours avant l'évacuation après avoir été arrêté dans le Jura et emprisonné à Dijon. Il fit amende honorable et reconnu avoir simplement entendu raconter plus tard, ce qui c'était passé à l'arrivée du premier convoi de français N.N.

Nous eûmes l'occasion de nous revoir dans les années qui suivirent. Est-il possible que ce sombre épisode de la déportation ait suscité des envieux !!!!

21°/ - Alors que je me trouvais à l'infirmerie en Mars-Avril 1944 on amena un homme malade. Dès qu'il reprit ses esprits il nous raconta son " aventure ".

Originaire de Provins, requit du S.T.O, il avait tenté de revenir en France. Repris il fut envoyé à Schirmeck où il tomba malade et sombra dans le coma. Considéré comme mort, il fut transporté au camp de Natzweiler pour être incinéré.

Là, ayant repris conscience, il dû poser des problèmes ? à la direction du camp et fut mis à l'infirmerie où le médecin SS vient le voir à plusieurs reprises.

C'était un miraculé. Très gentil, effrayé de se voir dans ce " enfer ", prévenu qu'il serait renvoyé d'où il venait il accepta de donner de nos nouvelles dès qu'il aurait retrouvé la liberté. Tous les jours nous lui faisons répéter nos adresses.

.../.....

.../.....

Un jour on vient le chercher, sérieusement malade, il fut renvoyé chez lui.

En 1945, remis, il tint parole et écrivit à nos familles et après leur rendit visite. C'est ainsi qu'il vint à Cherbourg voir ma mère, se gardant bien de dévoiler ce qu'il savait et avait pu voir.

Après mon retour j'ai eu grand plaisir à le retrouver et à le remercier.

22°/ - Depuis ma libération j'ai du subir des opérations. Deux bégnines. Une à l'oeil gauche, une à la hanche gauche, suite aux coups reçus.

Une au sinus frontal gauche, suite au coup de nerf de boeuf de Kramer le 11 Juillet 1943.

Une autre au sinus maxillaire droit, enfoncé par les coups.

Et deux opérations à la colonne vertébrale en 1958 et 1960, j'en souffre toujours.

De plus, mon oreille gauche est perdue.

23°/ - J'ai oublié un autre détail. Fondateur du concours de la Résistance et de la Déportation dans le département du Gard, j'ai donné beaucoup de conférences dans les écoles, lycées et collèges. Voici ce que j'en ai retenu.

AA Ales, nous sommes accueillis par un professeur qui nous précise : " J'ai préparé les élèves. Je leur ai dit qu'ils avaient beaucoup de chance, qu'ils allaient voir et entendre des témoins de cette époque. " Un des élèves a eu cette réflexion : " Qu'est-ce-qu'ils doivent être vieux !!! ". Rien à ajouter..... C'était je pense en 1984. Ainsi va la vie !!!.

24°/ - Nous avons eu avec nous, arrivés aux trois convois de Juillet 1943 deux miliciens qui avaient parait-il volé la caisse de la Milice.

.../.....

.../.....

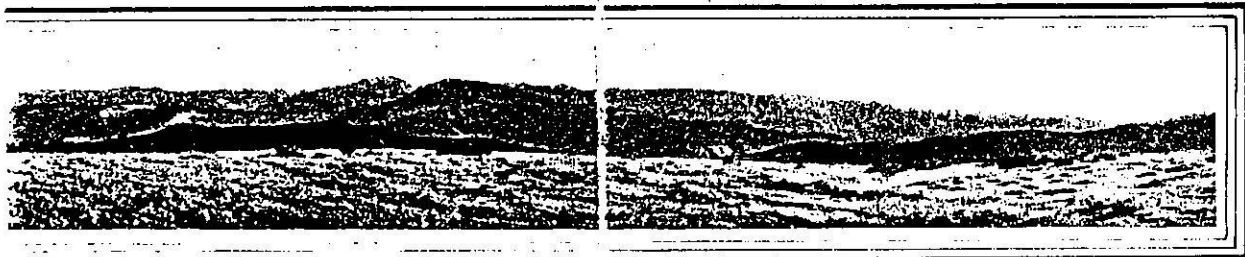
Voici résumés beaucoup de souvenirs, 52 ans après, il y a des oublis.

Rédaction terminée
le 23 Mai 1995.

Georges MARADENE

* * * * *

DEPLIANT TOURISTIQUE DATANT
D'AVANT 1939 TROUVE EN 1946
DANS LES ARCHIVES DU SYNDICAT
D'INITIATIVES DE CHERBOURG,
VANTANT LES CHARMES D'UN
SEJOUR AU STRUTHOF



VUE
DE LA
TÊTE
DES
GENÈTS

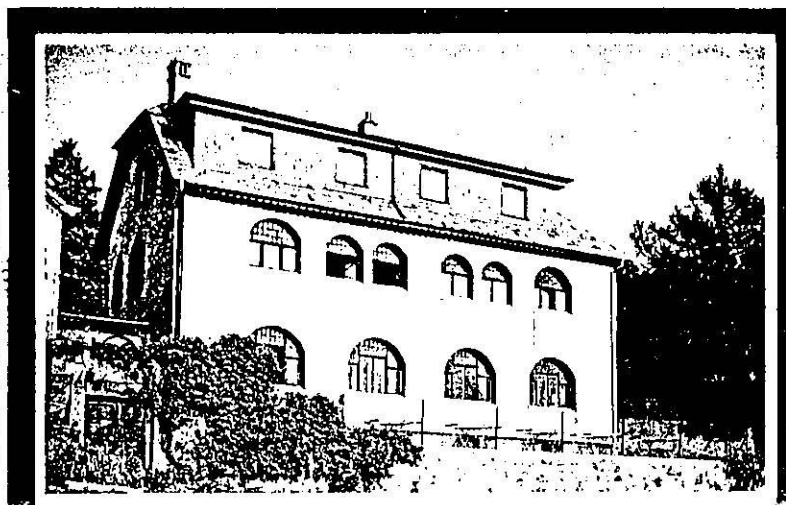


LES CASCADES DE LA SERVA à 1 heure de marche

admirable sur l'ensemble de la vallée de la
vec ses nombreux sommets, et le Ban de la

Roche (connu par le célèbre Oberlin) s'offre de la
Tête des Genêts (en dialecte: « Pfrimmekopf ») située
à 20 minutes de l'hôtel.

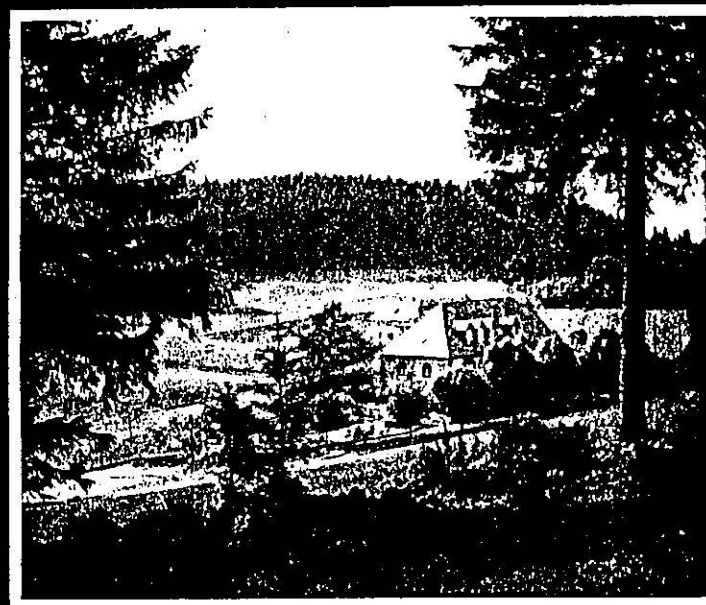
Dès 1829 il y avait une auberge au **STRUTHOF**.
Le bâtiment existe encore. — L'hôtel a été construit
en 1906 et rénové entièrement en 1936.



LE STRUTHOF

DANS LES VOSGES D'ALSACE

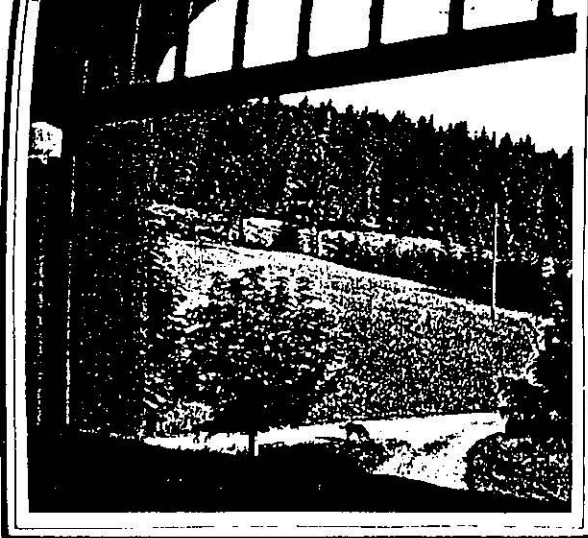
ALTITUDE: 720 m



CURE D'AIR - SPORTS D'HIVER

TÉL. : SCHIRMECK (Bas-Rhin) N° 49
Station de chemin de fer : ROTHAU
(ligne Strasbourg - Saint-Dié)

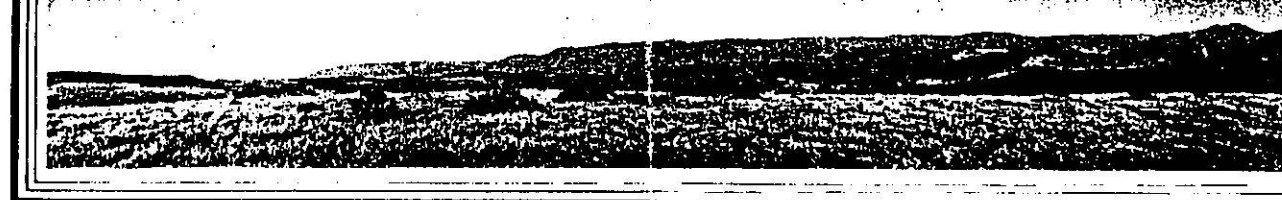
OUVERT TOUTE L'ANNÉE • • • • •



sports ou non, qui aiment l'air pur et sec, le soleil agréable des mois de novembre à avril à une altitude moyenne.

La vue très dégagée du **STRUTHOF** vers les cimes neigeuses est grandiose surtout le matin et le soir.

L'accès au **STRUTHOF** en hiver est facile, par le sentier à travers la forêt féerique ou par la route qui est toujours ouverte à la circulation automobile. — Service d'Autocars pendant tout l'hiver. — Les prix d'hiver sont très étudiés.



LE STRUTHOF est un grand centre de promenades et d'excursions.

Nommons-en quelques-unes :

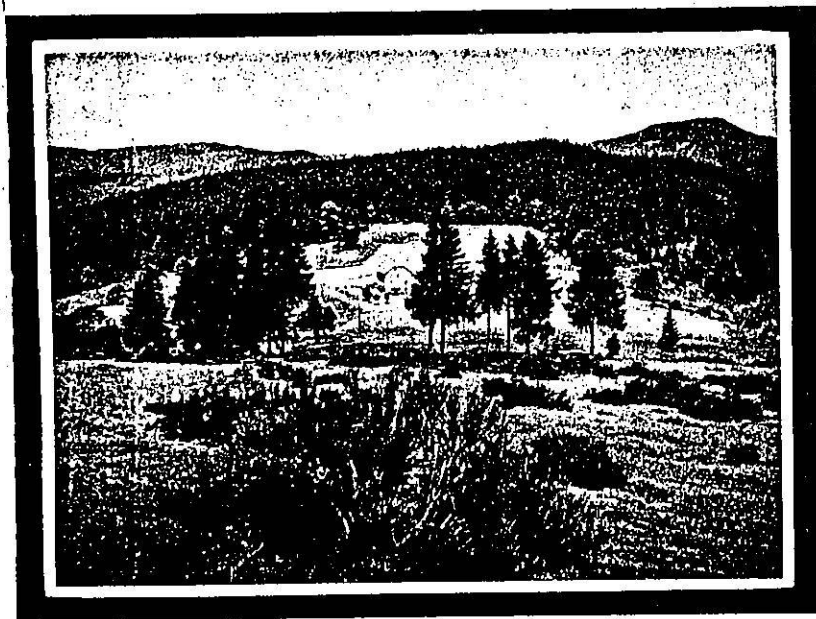
Champ de Messin [Minzfeld] (1031 m d'alt.); Champ du Feu (1080 m d'alt.); le Mont Ste-Odile (800 m d'alt.); la Perheux (690 m d'alt.); le Château de la Roche (600 m d'alt.); le Hohwald (600 m d'alt.); Grendelbruch (500 m d'alt.).



LES CASCADES DE LA SERVA à 1 heure de marche

Une vue admirable sur l'ensemble de la vallée Bruche avec ses nombreux sommets, et le Bar

LE STRUTHOF, situé au milieu de superbes forêts et de vastes prairies, en dehors de tout trafic routier et de la poussière, est relié avec la gare de Rothau et la vallée de la Bruche par une excellente



route de 8 km et de magnifiques sentiers (une heure de marche). Service régulier d'Autocars jusqu'à Natzwiller, mi-chemin. — Sur demande à l'hôtel, des taxis sont à la disposition de la clientèle.

LE STRUTHOF, avec son restaurant et sa

grande ferme (à 350 mètres de distance) offre aux touristes, aux amateurs de sports d'hiver, et à ses pensionnaires, une cuisine soignée.

Le confort le plus moderne: chauffage central, eau courante chaude et froide dans les



chambres, salles de bains, électricité, garage.

L'Hôtel contient 21 chambres à 2 et à 1 lits, toutes bien exposées. - Service par petites tables sur les terrasses ou dans



coquette salle à manger. Les prix sont mo-

és. -- Pas de

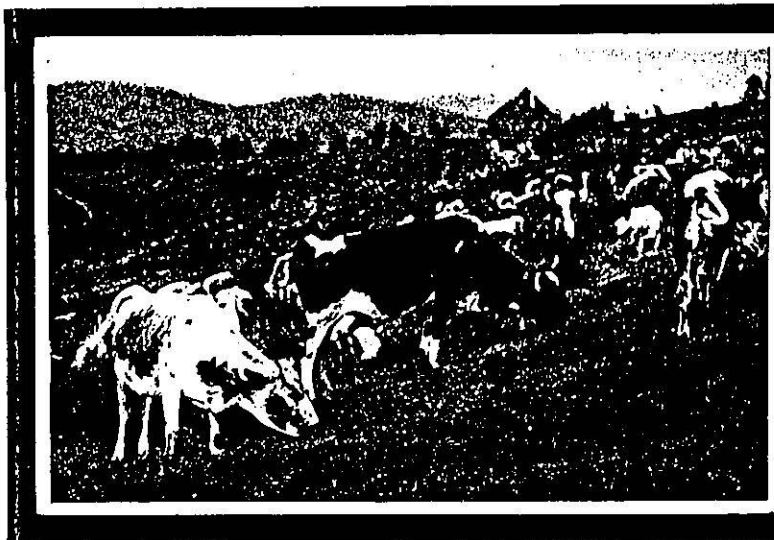
de séjour.

RUTHOF

en été et en
er le séjour
y, très facile-
nt accessible,
r tous ceux
cherchent
villégiature
e, de vastes
zons, un air



dimanche ou même le soir pendant la semaine, veu-
lent passer quelques heures agréables dans un site
charmant et tranquille.



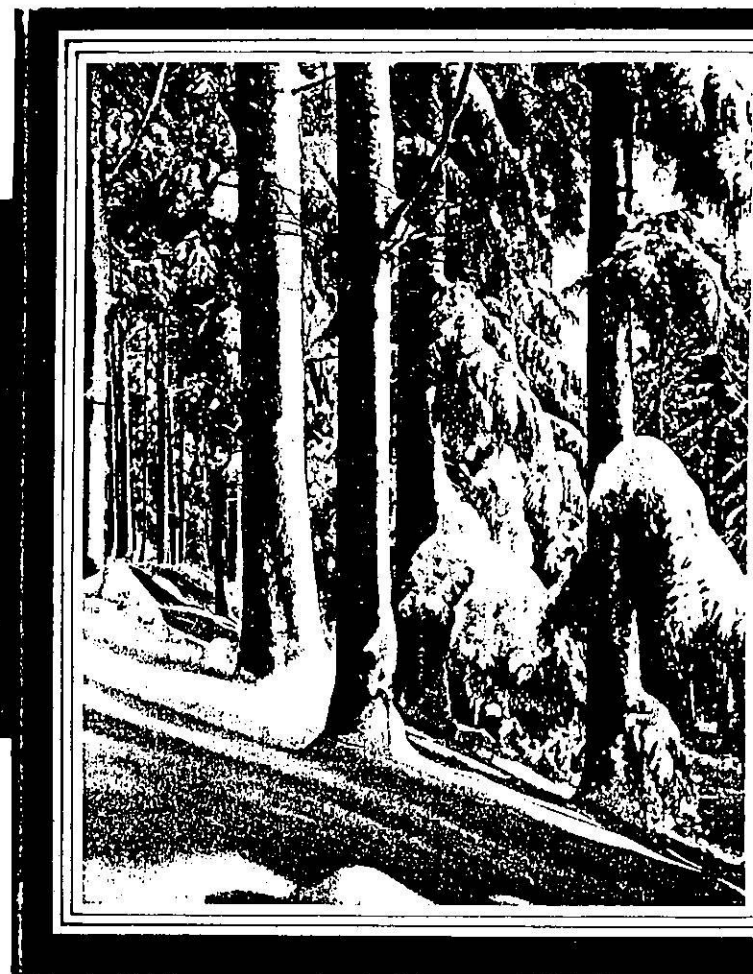
vivifiant absolu-
ment pur et une
exquise nature.

A 53 km de
Strasbourg, le

STRUTHOF

est très fréquenté
par les personnes
qui le samedi ou

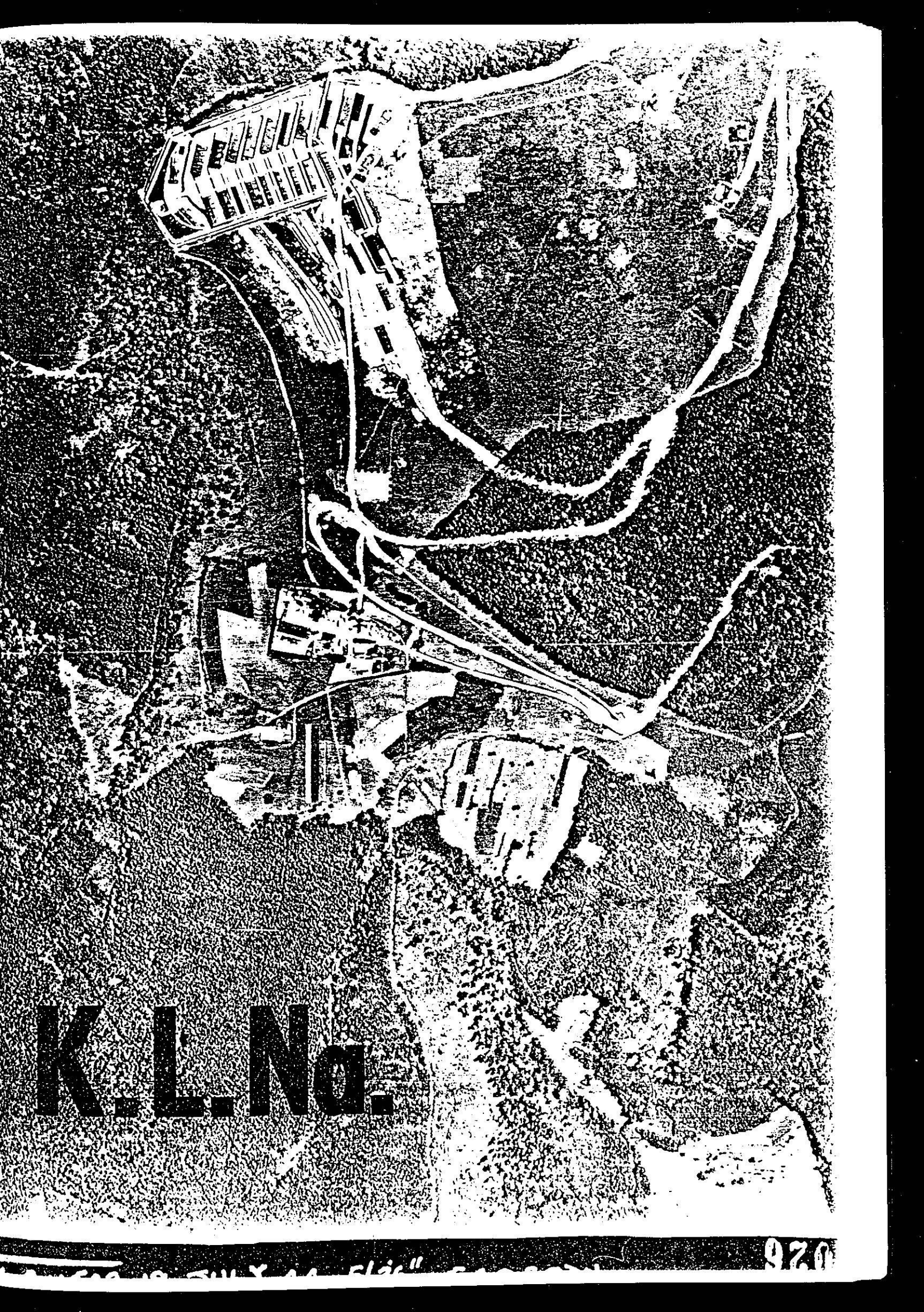
La situation favorisée du **STRUTHOF** lui assure
en hiver une insolation de 8 à 9 heures par jour et
une absence presque totale de brouillard. Grâce à
ces avantages, le **STRUTHOF** est le centre de
sports d'hiver le plus ancien des Vosges d'Alsace.
Sa piste de luge est excellente et l'enneigement
abondant. Largement ouvert au soleil hivernal, le



STRUTHOF jouit d'un climat réputé en hiver.
Aussi est-il préféré par les personnes, pratiquant les



PHOTOGRAPHIE DU CAMP DE
NATZWEILLER - STRUTHOF PRISE
PAR LA ROYAL AIR FORCE
LE 19 JUILLET 1944



KILNO.

EXTRAIT DU LIVRE DE FRANCOIS
KOZLIK

LE MONT DE L'EPOUVANTE

Horreurs vécues au camp du
"STRUTHOF"

Editions SEDAL, STRASBOURG
6 rue des Francs Bourgeois, 1945

L'arrivée des premiers français au
camp vu par l'auteur alsacien, évadé
en 1944 au moment du départ des ss.

EXTRAIT DU LIVRE
de François KOZLIK

LE MONT
DE L'ÉPOUVANTE

Hörnerer Seeener
au Camp du "STREUTHOF"

Editha SEDAL-STRASBOURG
6 Rue des Fraux Dougheau

1945.

Parrue des premiers Français
au Camp, vu par l'auteur
Achaieu. Evadé en 1944 au
moment du départ des SS

conducteur des travaux. Christmann, qui dans la lingerie repassait les uniformes des //, pouvait en tenir près quelques-uns. Habillés en officiers des //, ils montèrent avec deux détenus alsaciens dans la voiture, passèrent en plein jour devant la sentinelle de garde à la limite du camp et roulerent ainsi vers la liberté. Comme il apparut plus tard, la sentinelle les salua même, la main levée. Six mois après, la Gestapo mit la main sur l'un des évadés, Christmann, qui fut pendu à l'intérieur du camp. Au mois d'octobre 1942 Christmann fut ramené au camp, les deux mains ligotées. Après de longues et horribles tortures, auxquelles nous dûmes tous assister, Christmann porta lui-même son gibet sur la première place du camp.

Conjointement avec un autre prisonnier il fut obligé aussi d'y porter son cercueil fait de planches grossièrement équarries. Après qu'on lui eut à nouveau ligoté les mains, il se dirigea vers la potence. « //Hauptcharführer » Seuss lui mit la corde autour du cou et en prononçant un dernier « Adieu » Christmann bascula dans la caisse. Nous autres détenus fûmes contraints de rester encore debout une demi-heure pour contempler l'assassiné. Ce fut la première exécution publique qui eut lieu au Struthof.

La déclaration faite par le premier commandant Kramer, d'en faire pendre trente chaque jour, nous la prenions très au sérieux. Comme je le décrirai encore plus loin, il a presque tenu sa promesse. A cette époque on échangeait tous les prisonniers devenus incapables de travailler contre des détenus valides, pris dans d'autres camps. Des êtres humains affaiblis au point de ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes, étaient forcés de redescendre la route longue de 8 km qui conduisait à la gare, où, empilés dans des wagons à bestiaux, ils reprenaient le chemin de Dacnau. La tradition orale veut qu'à chaque envoi 20% des malades mouraient. Il est impossible de déterminer exactement combien d'hommes en cette année 1942 arrivèrent valides au camp pour ne le quitter que comme de pauvres déchets humains. Il est certain qu'il y en avait des milliers. Après le dur travail qui incombait à chacun, chacun se trouvait encore sous la menace de terribles mesures disciplinaires. Des peines qui n'avaient pu être conçues que par des cerveaux dégénérés par la bestialité furent appliquées. Je veux les décrire l'une après l'autre selon leur gravité. D'en avoir entendu parler, chaque lecteur s'en fait certainement une idée précise : « Torstehen », privation de nourriture, pendaison, bastonnade et enfin la mort. Pour de petits délits contre la discipline du camp les plus durs châtiments pouvaient s'abattre sur chacun. Par exemple, quelqu'un qui se faisait pincer pendant le travail en train de fumer une cigarette pouvait être condamné à 50 coups de bâton et plus. Il arrivait aussi qu'en hiver nous couchions en caleçon. Mais si de nuit passait une garde de //, ce qui n'arrivait que trop souvent, celui qui se laissait surprendre ainsi était signalé. Une punition s'en suivait et pas des moindres ; car pour tout les Nazis avaient forgé le mot « sabotage ». Et ceci

aussi était pour eux du sabotage. Je me souviens d'une affaire d'importance qui eut lieu pendant l'été 1942. Trois cents Russes avaient fait le projet de s'évader de la brigade de travail de la carrière. La vigilance du « //Oberscharführer » Büttner déjoua ce projet. Environ quinze des Russes qui y avaient pris part furent interrogés durant toute la nuit et torturés de la manière la plus atroce. A côté de la pièce où avaient lieu les interrogatoires se trouvait alors celle où nous couchions. Ainsi nous fûmes à la fois les témoins oculaires et auriculaires de la brutalité indescriptible dont furent victimes ces pauvres hommes. Trois grands crochets furent enfoncés dans le plafond, les détenus furent ligotés les bras derrière le dos et accrochés à ces crochets, de façon à ce qu'ils restent suspendus à environ un demi mètre au-dessus du sol. Pour accroître cette torture des // frappaient à coups de gourdin sur la tête et le dos des victimes. Quelques-uns de ces détenus restaient ainsi suspendus trois à quatre heures. Les principaux responsables de ces tortures étaient l'« //Hauptsturmführer » Kramer et l'« //Hauptcharführer » Seuss. Lorsque le lendemain à midi ces interrogatoires prirent fin, les victimes torturées restèrent ligotées et pendant six semaines durent se tenir debout du matin au soir en plein soleil et sous la pluie battante. Jamais leurs menottes ne furent ouvertes. En passant près d'eux, nous voyions que les fers avaient pénétré dans la chair. Le pus tombait goutte à goutte de leurs bras. Leurs besoins, ils étaient obligés de les faire dans leur culotte. Le soir dans leur baraque ils recevaient un morceau de pain que leurs camarades étaient obligés de leur mettre en bouche, car même à ce moment, on ne les libérait pas de leurs chaînes. Ils passaient la nuit à plat-ventre, pour endurer le lendemain les mêmes tourments. Peu de lecteurs me croiront, si je déclare avoir vu de mes propres yeux, que pendant les dernières semaines, des vers pullulaient sur les bras des victimes enchaînées. Au bout de six semaines arriva pour tous l'arrêt de mort de Berlin. Et même alors en ne leur enleva pas les fers. Toujours enchaînés ils montèrent au « gibet collectif » qui avait été construit exprès pour cette exécution. Tous les autres Russes furent soumis à une peine commune : durant quelques semaines ils n'eurent que demi ration. Episode raconté par le professeur Biermann dans une brochure luxembourgeoise ; l'auteur a bien voulu m'autoriser à le mentionner ici.

Il est indiqué d'examiner de plus près l'arrivée du premier transport de Français, nommés les « N. N.-Franzosen ». Depuis des semaines, Simon, le //Rottenführer qui était chef du magasin d'habillements, avait fait circuler le bruit que bientôt arriverait un transport de criminels de droit commun, que l'on aurait pincés lors d'une razzia à Marseille. Des assassins, des souteneurs, des cambrioleurs, bref, la lie la plus dangereuse de l'humanité. Et un soir les détenus du magasin d'habillements furent appelés au camp, où dans la baraque des bains, avait lieu la réception des nouveaux venus. Celle-ci se déroula à peu près comme suit. Sous une grêle de coups qu'accom-

et les coups de feu retentirent. Mais tandis que Fuchs courait, chez l'Adjudant (car le commandant ne prenait déjà plus la peine de se déranger) et que les porteurs arrivaient avec une civière, nous vîmes tout à coup au bord du ravin un bras se cramponnant convulsivement au rocher, puis une tête. Le petit n'était que blessé et remonta la pente en rampant. Pourquoi là sentinelle n'avait-elle pas tiré une seconde fois, je n'en sais rien. En tous les cas les infirmiers s'étendirent sur la civière et l'emmenèrent au poste d'infirmerie. Il fut le premier des Français « N.N. » à être soigné au camp. Il avait eu de la chance; une blessure sans gravité dans la chair près de l'omoplate, une éraflure à l'avant-bras. Au bout de huit jours il fut guéri, et reprit son travail. Naturellement notre plus grande sympathie alla vers le « petit » et nous laissâmes tomber maint morceau dans sa brouette quand il passait. C'est au professeur Biermann qu'en revient le plus grand mérite. Nous vîmes avec satisfaction que ses compatriotes l'aidaient quand ils le pouvaient. Ils s'arrangeaient toujours pour que sur le versant abrupt qu'ils devaient remonter en poussant leurs brouettes, il y eût quand il passait à son tour, un camarade en attente qui s'attelait devant sa brouette. Malgré cela une angoisse pesait sur nous quand nous pensions à lui, et rien qu'à cause de lui déjà nous souhaitons voir toucher ce travail à sa fin. Comme nous fîmes contents lorsque les mille ouvriers de la carrière arrivèrent ce jour-là à quatre heures déjà pour aider les Français.

Mais nous nous étions trompés dans nos pronostics. Les nouveaux venus ne firent que des travaux d'aplanissement devant le baraquement. Les deux « Scharführer » de la carrière, Büttner et Witzig, ne s'occupaient exclusivement que des Français. Ils avaient trouvé quelque part de l'alcool et de temps à autre ils tiraient de leur poche la bouteille à moitié vide et en buvaient un bon coup. Puis ils choisirent de solides manches. L'un d'eux se mit sur le haut du tas de décombres, où il fallait décharger ce jour-là, l'autre se posta au pied du monceau, là où les Français étaient obligés de prendre le tournant, sur un étroit sentier entre une pente raide et la baraque, pour revenir au chantier. Et alors tout en criant, les deux « Scharführer » tapaient sans pitié sur les malheureux et les forçaient à une allure incroyable. Pour se soustraire à ces coups, la plupart renoncèrent à emprunter la planche qui se trouvait sur l'un des côtés et préférèrent sauter avec la brouette les deux ou trois mètres du haut de la pente. L'un ou l'autre trébucha et fut rejoint par le « Scharführer ». Mais dans l'ensemble l'histoire s'achève à meilleur compte qu'on ne pouvait l'espérer.

Tout à coup, des cris atroces et nous vîmes le « petit », essayant d'échapper avec sa brouette au « Scharführer » dont la manche redoublait à coups durs sur lui. Toujours à nouveau la brouette se cognait sur l'étroit sentier contre le mur de la baraque, lui bouchant ainsi le passage. Alors un coup formidable atteignit le « petit » à la tête. Il s'affondra sans pousser un cri et roula au bas du

versant abrupt haut de dix mètres. Ses camarades qui le crurent mort le portèrent au camp. Mais ce n'était pas encore à son tour de mourir.

Je ne voudrais omettre de faire connaître de plus près à mes lecteurs le « Schutzhaftlagerführer » Seuss, personnage mal famé, qui a joué un rôle à la fois important et néfaste au Struthof.

Il était celui qui nous terrorisait de la manière la plus directe. C'était lui qui voulut d'abord anéantir tous les Polonais, Allemands et Russes. Lorsque vinrent plus tard les premiers détenus norvégiens, surnommés « nuit et brouillard », il donna à ses troupes de // l'ordre de faire disparaître ces « criminels de Norvège » et ensuite : « Liquidez le plus grand nombre possible de ces criminels français » — lorsque les premiers détenus français arrivèrent au camp. Il tenta la même chose lorsqu'apparurent les premiers Italiens.

Ce Seuss assistait avec Nitsch, qui était son bras droit, à chaque exécution; ils étaient presque toujours soûls et n'arrivaient plus à avaler seuls tout l'alcool octroyé en l'honneur des exécutions. Ils durent aller à la recherche d'autres complices comme l'« Obersturmführer » Meier Emil, les « // Unterschutzführer » Ehrmanntraut et Fuchs et, quand il était de retour de ces commandos extérieurs, l'assassin N° 2, un frère de Seuss, l'« // Hauptsturmführer » Joseph Seuss.

Titubant d'ivresse Seuss et ses acolytes se rendaient aux exécutions, saisissaient les malheureuses victimes et se permettaient les plus ordurières plaisanteries avec ces pauvres êtres dignes de pitié.

Tout homme normal considérera comme incroyable la scène que je vais décrire et cela d'autant plus que même des // qui à l'ordinaire n'éprouvaient pas de scrupule, en ont parlé avec réprobation. Mais nous avons vu ces choses de nos propres yeux, nous les avons entendues de nos propres oreilles, et je me porte garant de leur véracité et avec moi les milliers de camarades de toute nationalité qui se trouvaient alors au Struthof.

Les exécutions faites sur l'ordre du « Reichssicherheits-Hauptamt » à Berlin, avaient très souvent lieu le soir après l'appel. Ce soir-là aussi les deux bourreaux en chef Seuss et Nitsch, s'amonèrent devant la baraque servant de bureau, avec six détenus polonais dont deux enfants d'à peu près 14 ans, et le reste guère plus âgé que de vingt. Tous les détenus qui étaient de service dans la baraque s'élevèrent immédiatement de quoi il s'agissait, seules les victimes ne le savaient pas. Seuss et Nitsch étaient complètement ivres et presque incapables de marcher. Bégayant à moitié à grands cris et force gestes ils nous firent comprendre que nous devions nous occuper de ces six hommes, les empêchant jusqu'à ce que le sixième ait été cherché, afin qu'aucun ne s'aperçoive qu'il allait à la mort. Alors ils monteront péniblement l'escalier, tandis que nous nous regardions d'un air atterré. Aussitôt nous inclinâmes en commun notre malgre repas du soir et donnâmes

Et alors vint le jour tant appréhendé où le « capo » (un « vert » naturellement) sur l'ordre exprès des // travailla dans la carrière et où, midi et soir, quelques cadavres étaient portés au camp. Il était sévèrement interdit d'entrer en relations avec les nouveaux venus ou de leur donner les soins médicaux nécessaires. Et ainsi, malgré les soins qui leur furent prodigués en cachette, leur corps émaciés se couvrirent d'œdèmes, d'abcès, qui rongeaient la chair et répandaient une odeur répugnante. Sous le soleil ardent les mouches pondaient leurs œufs dans cette chair pourrie où les vers pullulaient. Et journalièrement ceux qui pouvaient encore marcher furent obligés de traîner leurs camarades du « Block » à l'appel, de l'appel, au chantier de travail, de là à l'appel, et de l'appel, au « Block ». Et la rangée de malheureux, étendus à terre complètement anéantis sous l'ardeur de la canicule, ou aussi sous les orages torrentiels qui très souvent s'abattaient sur la région, allait s'augmenter.

Derrière le magasin d'habillement une grande partie des rochers de granit devait être enlevée. Un groupe des détenus « N.N. » fut chargé de ce travail. On les mit sous les ordres d'un des « Blockführer » les plus craints du camp, le « Scharführer » Fuchs qui se vantait d'avoir abattu, du haut de la tour, un nombre record de détenus. Il confiait naïvement aux prisonniers qu'il était un chasseur passionné et qu'il avait rarement manqué un lièvre. Qu'il avait au fond bon cœur et qu'il ne ferait de mal à aucun d'entre eux, mais qu'il fallait traiter les salauds comme des salauds, et qu'il ne connaissait que son devoir. Comme chef d'équipe on avait choisi un criminel condamné aux travaux forcés à perpétuité, un homme qui avait commis plusieurs assassinats et des attentats contre les bonnes mœurs et qui, pour cette raison avait été stérilisé sur l'ordre des Nazis. Contre une double ration de pain il se chargeait des affaires des // . Nous pûmes l'observer le premier jour déjà par la fenêtre de derrière du magasin d'habillement. Jupp Duschaneck, un ancien député communiste tchèque et quelques autres furent témoins de l'incident suivant. Se servant du lourd manche d'une pioche, le criminel pressait les hommes au travail et cela en frappant de toutes ses forces sur les dos, la poitrine et la tête des malheureux. Beaucoup s'effondraient. Ils furent traînés à l'écart et restaient étendus dans les flaques d'eau sous le soleil comme sous la pluie. Pour augmenter leurs tortures, ce monstre posait une grosse pierre sous leurs épaules, si bien qu'd leur tête pendait en arrière dans le vide. Souvent il sautait et dansait sur leur ventre et leur poitrine et épiail fixement les traits de leur visage. Ainsi il jouissait de leur agonie.

Malgré tout, cela les Français tinrent bon. Quinze jours déjà venaient de s'écouler et vingt à peine avaient « cravé » selon l'expression brutale que l'on employait au camp. Ceci en grande partie aussi parce qu'en dépit de toutes les défenses et malgré le mouchardage constant de détenus criminels, nous avions trouvé le

moyen de leur passer de la nourriture, des vêtements, des médicaments et même de quoi fumer. Le « capo » du magasin d'habillement s'enquit un jour auprès du « Rottenführer » Simon, ce qui devait être fait avec les affaires des détenus « N.N. » décédés. On lui fit la réponse suivante : « Dans un mois nous serons en mesure d'envoyer en une fois les affaires de tous à la Gestapo de Paris. »

Afin d'accélérer la « liquidation », un nouveau plan fut machiné dont le mérite revient en grande partie au « Scharführer » Fuchs — au moins d'après ce que nous pûmes en savoir. Les travaux effectués près du magasin d'habillement se faisaient non loin de la seconde palissade, à environ cent mètres d'une tour. Ici on ouvrit la palissade et un groupe de sentinelles d'environ dix hommes fut placé en carré autour d'une halle de cent mètres, au pied d'un rocher faisant saillie. C'est sur cette hauteur qu'il fallait pousser les brouettes remplies de débris dont le contenu devait être basculé dans le ravin. Mais nous savions, instruits par une longue expérience, qu'il s'agissait de pousser les détenus au bas du versant de telle sorte qu'ils tombaient dans le cordon des sentinelles, qui les abattaient « en fuite ». Le premier que l'on choisit était un homme d'une cinquantaine d'années, qui était étendu sans connaissance non loin du chantier. Le criminel jeta deux seaux d'eau sur lui pour le ranimer. On put le relever à coups de pied. Eternellement l'image de ce mourant torturé, qui ne voulait pas mourir restera vivante pour ceux qui ont vu ce malheureux s'avancer à tâtons, les yeux grands ouverts et déjà vitreux, l'une de ses mains sur le cœur et étendant devant lui l'autre toute crispée. Comment il saisit — et on l'aurait cru impossible — la brouette qui lui fut présentée et comment il atteignit, sous les coups et les cris, le bord du ravin. Et alors ce qui devait arriver arriva. et nous en fûmes les spectateurs impuissants. Le criminel se mit derrière lui, lui administra un coup de pied dans le dos et le malheureux disparut à nos yeux ; derrière la colline quelques coups de fusil mitrailleur retentirent. Alors apparut Fuchs, hurlant, gigotant des bras, courant de droite à gauche en criant : « Que l'on tourne le dos un moment seulement et voilà déjà ces individus qui se mettent à tirer ! — Pourquoi aussi cet homme s'est-il enfui ? Sans aucune chance de s'échapper. Voilà une sale affaire pour moi. » Et il courut chez le commandant, pour faire son rapport. Des commissions d'enquête vinrent sur place, on entreprit un mesurage, on prit des photographies et des procès-verbaux furent rédigés. Le cadavre fut porté au baraquement et disséqué selon les règles. Et tout le bloc des « N.N. » privé de nourriture pendant une journée entière en punition de la tentative de fuite de l'un d'eux. Le plan avait réussi. A partir de ce moment il y eut deux ou trois tentatives de fuites par jour. Non pas sans succès techniques : car les Français avaient saisi de quoi, il en retournait et se défendaient de leur mieux. Je me souviens surtout — ainsi que le professeur Biermann — du cas d'un jeune d'environ dix-huit ans, qui s'accrochait aux jambes du « port » et criait. Il y eut une lutte et pour finir, le « petit » disparut.

fürer » reste sans résultat. Mais un autre détenu, un coiffeur, par qui le commandant se faisait raser et qui possède à cause de cela une grande autorité au camp, chuchote à l'oreille de professeur Biermann, et d'un ancien détenu : « C'est un coup monté entre Anton et le Blockführer. J'ai observé comme les deux se sont concertés. Et alors le Blockführer frappa et Anton empocha les bijoux. »

Et quelques instants plus tard ce coiffeur vient à passer de nouveau et précise : « Je n'ai pas manqué de dire à Anton : Tu aurais dû jeter la montre là derrière, dans ce coin, dans le coin au lieu d'en encombrer un ff. Voilà, et maintenant Anton sait que j'ai vu qui a volé les bijoux. »

Nos cheveux se dressent sur la tête. Le joyeux coiffeur, si bon enfant, ne sait-il donc pas malgré son expérience de la vie de camp qu'il met en jeu sa vie ? Et non pas seulement la sienne, mais encore la nôtre, car l'air est chargé à l'extrême. Hauptcharführer Schmitt menace de faire un rapport au commandement et étant donné l'étroitesse de son intelligence il faut s'attendre à tout. La conséquence en serait, et nous le savons tous, que les témoins devront disparaître et cela la nuit même. Cela peut signifier la fin pour le professeur Biermann et le coiffeur. L'incident a gâté le plaisir des ff qui en ont assez de distribuer des coups de trique. Les Français « N.N. » en tirent tout le profit. Les trois témoins quittent le « Block » à deux heures du matin, avec la conviction que durant cette nuit leur vie est en grand danger. Ils couchent dans la même salle. Aucun des trois ne peut dormir. Ils savent qu'à chaque instant quelqu'un peut se glisser près de leur lit et, armé d'un couteau, leur couper la gorge. Histoire de brigands ? — Demandez à d'anciens détenus combien de fois de telles choses arrivèrent. Tout simplement parfois parce qu'ils eurent la malchance de passer, en sortant pendant la nuit, devant le lit où couchait l'ancien de la chambre dans les bras de son favori. Combien de fois aussi tout simplement, parce qu'on possédait encore un morceau de pain, caché sous l'oreiller.

Alors que pendant cette nuit des hommes et des prêtres de la Résistance française furent battus et dépouillés de leurs bijoux, d'autres prêtres français — et même des prêtres haut placés — bénissaient des batteries allemandes et des troupes de volontaires. Combien contradictoires sont la plupart des doctrines !

Le lendemain matin à l'appel nous vîmes les Français « N.N. » se mettre en rang. On disait qu'ils n'avaient ni dormi de la nuit, ni reçu la moindre nourriture. Toute la nuit les peintres auraient été là pour badigeonner leurs vêtements.

Et en effet ils avaient l'air de cages ambulantes. Car les vieux vêtements civils, mal coupés qu'ils portaient, étaient ornés de larges rayures de couleur, horizontales et verticales. Mais ce que nous pûmes voir à 10 heures nous frappa d'horreur.

Le camp était situé — comme il a déjà été dit — au bord d'un versant abrupt de 800 m de hauteur. Il était construit en terrasses,

réunies entre elles par des escaliers délabrés en pierre. Transporter au pas de course dans cet air déjà un peu raréfié de lourdes pierres du bas du versant vers la hauteur, sans avoir mangé une bouchée depuis deux jours, sous les coups impitoyables des ff, et traqués par les chiens policiers, aucun homme n'y résisterait à la longue. Et c'était là le travail auquel étaient astreints sans répit les Français « N.N. » qu'on avait divisés en deux groupes. À droite l'un des groupes dégingolait la côte accompagné du jappement furieux des chiens, tandis qu'à gauche l'autre la remontait en trébuchant. Par douzaines ils étaient étendus au bord du chemin, couverts de leur sang et déjà sacrifiés. À considérer les traits tirés et le regard oave et hagard des autres, on pouvait s'apercevoir qu'ils étaient à bout de forces.

Lorsqu'à midi nous nous mîmes en marche pour l'appel, nous vîmes les conséquences de ces traitements. Tous les autres étaient étendus sur les escaliers, les versants, et les terrasses avec leurs habits déchirés par les chiens, leurs visages bouffés et bleuis à force de coups et tout souillés de sang. Des détenus étaient auprès d'eux, afin de les étendre dans les rangs pour l'appel et cela « en file et de flanc ». Car ils étaient inscrits au travail et aucun ne devait manquer.

Nous étions là à nous poser à nous-mêmes l'angoissante question : « Va-t-on donner la permission d'héberger ces malheureux à l'infirmerie ? Beaucoup pourraient encore être sauvés. Au lieu de cela le commandant nous annonça que ces canailles seraient rigoureusement isolées et que sous peine de châtiment grave il était défendu de leur parler. Pour le déjeuner, seuls ceux qui étaient capables de travailler, eurent le droit d'entrer dans les baraquements. Et de cette façon près de 150 Français « N.N. » restèrent étendus en plein soleil, sans soins, sans nourriture.

Il est presque incroyable de quelles réserves de forces l'être humain dispose. Lorsque, après avoir mangé notre soupe, nous revînmes sur le chantier pour reprendre le travail, la plus grande partie des malades avaient retrouvé assez de force pour se traîner. Alors les plus valides durent prendre sur leurs épaules leurs camarades incapables de se mouvoir et sortir ainsi pour aller travailler à la carrière.

La défaite, la présence au camp d'importants convois de traquants du marché noir et de criminels de droit commun venus de France et surtout la propagande nazie avaient fait admettre l'usage de l'expression « la race dégénérée ». Mais en notre présence fut donnée pour la première fois la démonstration grandiose du contraire. Car la tenue de ces Français, la manière dont ils serraient les dents, le courage avec lequel ils se chargèrent de travaux impossibles à exécuter, la discipline avec laquelle ils sortaient par le portail, tous en rang, le corps redressé, le visage décomposé d'un pâleur mortelle, onfié et on sanglant, mais tenant droit la tête dans un effort farouche, émurent même le plus endurci des internés qui ne pouvait cacher son admiration.

paignaient des chis sauvages, les nouveaux venus furent poussés de la « Block » ou ils durent se mettre au rang dans une salle. Dans la pièce attenante se trouvaient les *ff* affectés au magasin d'habillement, ou plutôt au comptoir des valeurs, ainsi qu'un certain nombre de détenus. Les uns, munis d'écritures étaient assis à de longues tables alignées aux murs, les autres se tenaient au milieu de la salle, chargés d'immenses cornets en papier, où devaient être mis les habits des nouveaux détenus. Tout l'argent et tous les objets de valeur durent être déposés. C'est au galop que les nouveaux venus aurent revêtir leurs costumes de forçats, mais ceci fut d'autant plus difficile que les « *ff*-Blockführer» — qui avaient déjà fait entrer les malheureux à coups de gourdins — criaient maintenant par leurs cris, leurs coups de pied et leurs coups de bâton la plus déplorable confusion. Quand enfin la nouvelle fournée fut déshabillée, eut signé en blanc que tout s'était passé selon les règles, elle dut se mettre au garde à vous le long d'une ligne tracée à la craie pour être examinée s'il ne restait pas d'argent ou des bijoux cachés. Au commandement chacun dut écarteler les bras, puis les doigts, mouvoir les mains, enlever sa prothèse s'il en portait une, se laisser fouiller dans la plaie jusqu'à ce que le sang en coule, se tourner, se baisser, écartier les fesses de ses mains, tousser fortement, tandis qu'avec une baguette on examinait son anus. Ce dernier exercice était une invention personnelle due à l'ingénieur « Hottenführer » Simon, invention dont il n'était pas peu fier; car, déclarait-il, celui qui toussse en se baissant ne peut pas reténir un objet caché dans l'anus. Nous sentîmes cette fois-ci qu'il y avait de l'orage dans l'air. Sur 180 hommes il y avait à peu près dix « Blockführer », et justement ceux qu'on craignait le plus et tous étaient soûls. D'après leurs conversations nous comprîmes qu'il s'agissait d'un transport de détenus « à liquider », d'un gibier qui devait être traqué à mort. Un envoi de « N. N. » chuchotaient-ils mystérieusement et nous sûmes que N. N. signifiait « Nacht und Nebel » = « nuit et brouillard ». Nous avions pris l'habitude des bastonnades qui étaient à l'ordre du jour. Mais durant cette nuit cependant nous fûmes décontenancés. Cette masse d'hommes qui fut jetée dans la salle n'avait rien qui décelât les criminels, cela fut jolies dans la salle n'avait rien qui décelât les criminels, cela sautait aux yeux, bien qu'elle ne fut plus qu'un peloton de formes humaines ensanglantées, qui s'avancèrent en criant, en trébuchant l'une sur l'autre, en rampant et en saignant de larges blessures à la tête. C'étaient là des prêtres portant le soutane, des officiers supérieurs, c'étaient comme on le sut plus tard des médecins, des ouvriers, des paysans. Presque sans exception des Français de la Résistance. Généralement chargés de nombreux bagages de bonne apparence. Sois! comme ils étaient les « *ff*-Scharführer » ne purent s'empêcher leur confort pour les objets de valeur et les bons morceaux qu'ils y auraient. Mais certains détenus aussi se sentirent attirés par cette aubaine, comme les corbeaux par une charogne. Carle/Struthof était régi en principe comme tous les autres camps d'après le précepte:

« démunir pour gouverner ». Au Struthof on ne trouvait non seulement des « rouges », des « verts » et des « noirs », c'est-à-dire des détenus politiques, des criminels et des éléments associés, mais encore il était établi que ces trois groupes, habitent intimement mélangés, dans le même « Block », et qu'ils se partagent les postes de chef d'équipe, de « Kapos », d'anciens du « Block » et de la chambre ainsi que ceux de « la direction » du camp par les détenus. A elle seule déjà cette promiscuité avec des criminels représentait pour tout homme honnête un supplice terrible et de plus elle était un obstacle à toute union entre les détenus contre les *ff*. Et ce jour-là aussi ces rapaces ne manquèrent pas de faire leur apparition ayant à leur tête Anton, l'ancien de la chambre, un « noir ». (Il avait tenu autrefois à Cologne une taverne malfamée.) Aujourd'hui ils tutoyaient les *ff*, riaient aux éclats lorsque le gourdins tenu à deux mains s'abattait sur les fesses d'un détenu qui ne s'y attendait pas, se baissant à l'instant pour être examiné par les *ff* et se baissant à leur tour pour relever à coups de pied un malheureux tombé à terre, à en ranimer un autre évanoui, en lui versant un seau d'eau sur la tête. Et déjà les bagages étaient ouverts. Déjà la meute des *ff* se jetait dessus, emportant les objets d'importance et daignant distribuer des menus bagatelles à sa suite. Alors eut lieu entre autres l'incident suivant. Devant la section des objets de valeur on demanda à un monsieur âgé où étaient les siennes et il répondit à Schmitt, l'« *ff*-Hauptcharführer » qui était chef de cette section « qu'il n'en avait plus ».

Qu'il n'en avait plus? S'il en avait possédé?

Ouf.

Qu'il les avait perdus à l'instant.

Comment?

Un « Scharführer » lui avait arrache des mains son bérêt dans lequel se trouvaient une bague ciselée, une montre et une épingle de cravate en or. En même temps il l'avait frappé au visage avec tant de brutalité qu'il était tombé à terre. En se relevant il n'avait plus trouvé que le bérêt vidé. « Hauptcharführer » Schmitt était déjà un homme d'un certain âge et un bureaucrate. Ces scènes de bastonnades à l'arrivée de nouveaux convois n'étaient pas de son goût, non pas par humanité, mais il voulait travailler dans l'ordre et la tranquillité. A diverses occasions déjà il s'en était expliqué avec les « Blockführer ». Il en résulta des relations tendues entre lui et eux.

Cette fois-ci le vieux Monsieur ne put plus se maîtriser. Il se leva brusquement que la chaise est renversée, et il cria : « Ici a été commis un vol! Qu'aucun des détenus ne quitte la place! On va fouiller! » Un détenu, le professeur Bismann, originaire du Luxembourg, qui aida aux travaux d'écritures, s'approcha que l'ancien de la chambre, un « *hoff* », passa rapidement quelque chose à l'un des « Blockführer », que celui-ci fait disparaître dans sa poche. Alors l'ancien du camp cria : « Allons, allons au garde à vous! » et se mit lui-même dans le rang. L'inspection, qui est faite par les « Block-



SERVICE INTERNATIONAL DE RECHERCHES
INTERNATIONAL TRACING SERVICE
INTERNATIONALER SUCHDIENST

D - 3548 AROISEN

Tel (05691) 637 - Telegr -Adr ITS Arolsen

EXTRAIT DE DOCUMENTS

EXCERPT FROM DOCUMENTS

DOKUMENTEN-AUSZUG

Votre Réf. / Your Ref. / Ihr Az. PF/Lh No 109.786 -/-
Notre Réf. / Our Ref. / Unser Az. T/D - 1.076 686 -/-

Nom / Name / Name MARADENE -/-
Prénoms / First names / Vornamen Georges -/-
Nationalité / Nationality / Staatsangehörigkeit française -/-

Date de naissance / Date of birth / Geburtsdatum 7.3.1922 -/-
Lieu de naissance / Place of birth / Geburtsort Cherbourg (Manche) -/-
Religion catholique -/-

Noms des parents / Parents' names / Namen der Eltern Pierre et Augustine, née PATRIX -/-
Profession / Profession / Beruf monteur -/-

Dernière adresse connue / Last permanent residence / Zuletzt bekannter ständiger Wohnsitz 53, rue Lude, Cherbourg -/-

Arrêté le / Arrested on / Verhaftet am 17 octobre 1942
à / in / in Cherbourg -/-
par / by / durch non indiqué -/-

Est entré au camp de concentration / Entered concentration camp / Wurde eingekerkert in das Konzentrationslager de Natzweiler -/-
No de détenu / Prisoner's No / Häftlingsnummer 4358 -/-

le / on / am 9 juillet 1943 -/-
venant de / coming from / von non indiqué -/-
par / by / durch ordre de la "Sicherheitspolizei" de Paris -/-

Catégorie / Category / Kategorie "Sch., Pol., NN" (* Schutzhaft, Politisch, Nacht und Nebel) -/-

Transféré / Transferred / Überstellt le 5/6 septembre 1944 au camp de concentration de Dachau, numéro de détenu 101011; transféré au commando d'Allach (camp de concentration de Dachau) (date non indiquée) et le 14 octobre 1944 au camp de concentration de Dachau (camp principal). -/-

Dernière mention dans la documentation des CC / Last entry in CC-records / Letzte Eintragung in KL-Unterlagen il a été libéré le 29 avril 1945 au camp de concentration de Dachau par l'armée américaine. -/-

Remarques / Remarks / Bemerkungen Le "Häftlingspersonalbogen" porte l'inscription : "Warum in Schutzhaft (eigene Angaben): pol." (* politisch). -/-

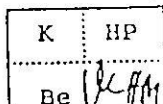
Documents consultés / Records consulted / Geprüfte Unterlagen "Häftlingspersonalbogen, Effekten-Verzeichnis, Krankenblätter, Nummernbuch" et "Transportliste" du camp de concentration de Natzweiler; "Schreibstubenkarte, Zugangsbuch" et "Arbeitseinsatzliste" du camp de concentration de Dachau. -/-

Expedé à / Dispatched to / Abgesandt an Monsieur P. Fassina
Chef de Mission
Mission Française de Liaison
auprès du S.I.R.
Arolsen

Arolsen, le 12 novembre 1981

Dr. ZIGGER

M. Plienius
pour le Service des Archives



* A titre explicatif, ce complément ne figure pas sur les documents originaux
* Added by the I.T.S. as explanation; does not appear on the original documents
* Erklärung des I.T.S. erscheint nicht in den Originalunterlagen

PHOTOCOPIE DU REGISTRE DU CAMP
DE NATZWEILLER - STRUTHOF
CONCERNANT LE 1^{er} CONVOI DE NN
LE 9 JUILLET 1943

321	Musc Sedletzki, Haril	15.5.05	77.42	✓
322	Jaxa Knej. Jiriava	25.2.25	..	7 ^{sup} 21.4 73 K 2 P
323	frz Alexandre. Maritz	22.9.40	97.43	✓
324	" Barbe, Gilbert	17.1.15	..	7 3.11 41
325	" Belle, Jacques	14.4.08	..	7 21.4.47
326	" Bidaux, Andre	8.6.90	..	5.9.44 Kl. Dacheu
327	" Brignoli, Robert	18.2.26	..	✓
328	" Cabanie, Marius	4.6.04	..	5.9.44 Kl. Dacheu
329	" Caruhel, Andre	23.12.09	..	✓
330	" Champion, Paul	12.4.11	..	✓
331	" Chanteloup, Roger	6.12.08	..	5.9.44 Kl. Dacheu
332	" Chapalain, Jacques	13.3.22	..	5.9.44 Kl. Dacheu
333	" Danagon, Francois	12.4.18	..	✓
334	" Delalonde, Pierre	23.12.21	..	5.9.44 Kl. Dacheu
335	" Delaunay, Ernest	20.8.07	..	5.9.44 Kl. Dacheu
336	" DeCoré, Andre	16.2.03	..	7 11 12.43
337	" Le Deuff, Louis	15.4.94	..	7 21.2.44
338	" Devos, Raymond	13.10.01	..	7 21.7.47
339	" Duflot, Maurice	19.6.94	..	✓
340	" Dupoir, Georges	24.2.00	..	5.9.44 Kl. Dacheu
341	" Duplax, Robert	13.11.11	..	7 16.11.44
342	" Droguesne, Claude	1.23.1023	..	7 16.11.44
343	" Emmanuelli, Jean	4.2.20	..	✓
344	" F... , Georges	30.4.15	..	7 21.7.47
345	" Faure, Francois	21.2.97	..	5.9.44 Kl. Dacheu
346	" Fesser, Georges	4.4.17	..	5.9.44 Kl. Dacheu
347	" Fongarnand, Henri	27.6.09	..	5.9.44 Kl. Dacheu
348	" Helmer, Jacques	24.3.81	..	7 18.7.43
349	" Lacombe, JUILIUM	7.5.93	..	7 18.7.43
350	" Lambert Pierre	22.6.20	..	5.9.44 Kl. Dacheu
351	" Lavoue, Joseph	14.1.93	..	5.9.44 Kl. Dacheu
352	" Lejraiserend, Etienne	13.2.96	..	7 18.7.43

4353	Frz	Letac, Josef	15.2.1897.43	5.9.44	KL. Dachau
4354	"	Letac, Yves	8.3.08 Paris	"	KL. Dachau
4355	"	Lethiec, Louis	2.3.48	I-17.5.43	
4356	"	Loriout, Gaston LORIOUT	5.3.22	"	5.9.44 KL. Da
4357	"	Maisonneuve, Ernest	1.1.02	"	5.9.44 KL. Dachau
4358	"	Maradene, Georges	7.3.22 Vierbois	"	5.9.44 KL. Dachau
4359	"	Marrot, Henri	10.8.14	"	5.9.44 KL. Dachau
4360	"	Mars, Edouard	19.2.97 La Laiterie	"	5.9.44 KL. Dachau
4361	"	Maurel, Etienne	1.6.15	F-12.8.43	
4362	"	Mengue, Blaise	19.12.10 Gahin, Haut Garonne	"	5.9.44 KL. Dachau
4363	"	Menut, Andre	5.15.11	F-30.11.43	
4364	"	Mervan Mathurin MONAÉAUX	22.7.11 Plemon (Cote du Nord)	"	5.9.44 KL. Dachau
4365	"	Moureaux, Pierre	13.4.20 Lancy	"	5.9.44 KL. Dachau
4366	"	Normand, Louis	17.7.20	F-1.1.40	
4367	"	Périer, Henri	1.6.76	F-9.8.43	
4368	"	Peulevey, Andre	7.11.15 Ancourt (Pas de Calais)	"	5.9.44 KL. Dachau
4369	"	Pineon, Roger PLANCHAIS	3.10.06 Fontenay-sous-Bois	"	5.9.44 KL. Dachau
4370	"	Planckas, Jacques	12.5.97 Drué, S. M.	"	5.9.44 KL. Dachau
4371	"	Poge, Maurice	13.11.87	F-19.7.43	
4372	"	Radiguet, Jean	7.7.22 Saint-Kaer, Seine	"	5.9.44 KL. Dachau
4373	"	Radiguet, Robert	11.8.24 St. Martin des Presses, Seine	"	5.9.44 KL. Dachau
4374	"	Raveau, Raymond	1.4.12 Orléans	"	5.9.44 KL. Dachau
4375	"	Roger, Gaston	12.7.07	F-30.10.43	
4376	"	Roux, Andre	7.9.20 Paris	"	5.9.44 KL. Dachau
4377	"	Turban, Louis	1.7.01	F-20.11.44	
4378	"	Vieville, Jean (NIEVILLE)	10.9.10 St. Quentin	"	5.9.44 KL. Dachau
4379	Holl	Akkerman, Jacobus	17.10.98	10.7.43	5.9.44 KL. Dachau
4380	"	Anthoissen, Hendrik	31.8.00	"	5.9.44 KL. Da
4381	"	Bakels, Floris B.	19.7.15	"	5.9.44 KL. Dachau
4382	"	Bakker, J. J.	1.10.03	"	5.9.44 KL. Dachau
4383	"	Barzilay, Isac	2.3.97	"	5.9.44 KL. Dachau
4384	"	Been, Jan	27.10.99	"	5.9.44 KL. Dachau

DEPOSITIONS A LA GENDARMERIE

1°) Du 23 juillet 1949 à Cherbourg

2°) Du ~~23~~ ^{23 - septembre 1949} à Cherbourg

3°) Du 22 janvier 1951 à Saint-Lô

D E P O S I T I O N S A L A G E N D A R M E R I E

1°) DU 23 JUILLET 1949 à CHERBOURG

2°) DU 23 SEPTEMBRE 1949 A CHERBOURG

3°) DU 22 JANVIER 1951 A SAINT-LO

Cédulâ
pour
Comparaître à l'Audience

Art. 70 à 71 du Code de
Justice militaire

La présente doit être
apportée en venant déposer

N° 2978 B
REPUBLIQUE FRANCAISE (ancien N°978 bis
de la

PARQUET

nomenclature générale
Formule N°38 bis

du Tribunal permanent des Forces Armées de METZ
siégeant à METZ, 31, rue du Cambout

Monsieur GUYON, Lieutenant-Colonel de Justice Militaire
Commissaire du Gouvernement près le Tribunal Permanent des
Forces Armées de METZ, requérons Monsieur MARADENE Georges,
3 ter, rue de la Demi-Lune à SAINT LO (Manche) de comparaître
à l'audience du dit Tribunal au Malais de Justice à METZ
le 24 JUIIN 1954, à 9 heures, pour y déposer en personne sur
les faits relatifs à l'affaire du camp de concentration de
NATZWILLER-STRUTHOF (Bas-Rhin)

Le témoin requis est prévenu que, faute par lui de se
conformer à la présente assignation, il pourra y être contraint
par les voies de droit, conformément à l'Art. 82 du Code de
justice militaire.

Donné à METZ, le 30 du mois d'Avril en 1954

LE COMMISSION DU GOUVERNEMENT

signé : illisible

SIGNIFICATION

L'an mil neuf cent cinquante quatre, le 1 juin

COMMISSION ROGATOIRE

REPUBLIQUE FRANCAISE

N° 2955 A.
Ancien N° 955
de la

Nomenclature
générale

(Article 52

du Code de Justice Militaire)

Formule N° 15

TRIBUNAL MILITAIRE PERMANENT

siégeant à METZ 31, rue du Canbout (Moselle)

Nous, Capitaine de J.M. LORICH
Juge d'Instruction au Tribunal militaire de METZ

Vu la procédure commencée contre les anciens gardiens SS du camp
de concentration de NATZWILLER-STRUTHOF

inculpés d'assassinats, meurtres, empoisonnements, tortures,
actes de barbarie et association de malfaiteurs

Attendu qu'il importe d'informer et d'éviter les frais

Vu l'article 52 du Code de justice militaire et les articles 83
85 du Code d'Instruction criminelle,

Prions et requérons au besoin M. Le Commissaire de Police
Judiciaire à CHERBOURG (Manche)

auquel nous adressons la présente commission rogatoire, de
vouloir bien citer) comparaître devant lui, et d'entendre comme
témoins sur les faits et circonstances qui peuvent être à
connaissance, relativement au délit ci-dessus mentionné le

MARADENE Georges, 23 ans, employé à l'Office Départemental
des Anciens Combattants
demeurant, 53 rue Ludé à CHERBOURG (Manche)

et tous autres dont les dépositions seraient utiles à la
manifestation de la vérité.

Il convient de lui adresser les questions suivantes, indépen-
damment de celles qu'il serait jugé utile de lui poser :

1°- question : date et durée de votre internement au camp de
NATZWILLER-STRUTHOF. Quelles sont les fonctions que vous y
avez occupées.

deuxième question: relater les atrocités commises par les gardes
et les capos, en précisant:

- 1/ si vous avez été victime, témoin oculaire, ou témoin indirect
- 2/ s'il y a lieu, le motif des sévices exercés ou des assassi-
nats perpétrés;

...../.....

12522 22
Anatomie
de la
Honnorable

LE JUGE D'INSTRUCTION MILITAIRE

LE JUGE D'INSTRUCTION MILITAIRE

- 3/ la date, au moins approximativement, des faits;
- 4/ les noms ou du moins la nationalité des victimes;
- 5/ le lieu, et, le cas échéant, le kommando où les faits se sont produits;
- 6/ la nature des sévices exercés (à décrire en détail) s'il y a lieu;
- 7/ les conséquences des sévices exercés et notamment:
 - a) les victimes ont-elles subi une incapacité de travail, et de combien de temps? les citer nominativement, ainsi que leur tortionnaire;
 - b) si les victimes sont décédées, préciser s'il y a un lien de cause à effet entre leur décès et les sévices infligés. Citer les noms des victimes et des tortionnaires auxquels ces décès sont à imputer plus spécialement.

pièces jointes : 3 listes (8 feuillets) de déportés NN
en faire retour

Prions, en outre, de nous renvoyer la présente commissio
rogatoire avec procès-verbal d'information dressé en conséquenc
ainsi que toutes les pièces qu'il y aurait lieu de rédiger pour
son exécution, conformément à la loi.

A METZ le 30.12.1950

Le Juge d'instruction militaire,

signé : LORICH

.....

COMMISSAIRE DE POLICE (1er Arrondt)
de CHERBOURG (Manche)

Soit fait retour, sans exécution, de la commission rogatoire ci-jointe à Monsieur le Commissaire Central à CHERBOURG, en ayant l'honneur de lui rendre compte que le témoin MARADENE Georges, anciennement domicilié à CHERBOURG, 53 rue Ludé, habite maintenant à Saint-Lo (Manche), 3 ter rue de la Demi-Lune.

(HCIRCOI) Cherbourg, le 5 janvier 1951

signé: illisible

VU et transmis à M. Le Commissaire de Police à SAINT-LO (Manche)

Le Commissaire Central

signé: illisible

LO/D/

METZ,

TRIBUNAL MILITAIRE PERMANENT
de METZ
rue du Cambout, 31

Le Capitaine LORICH
Juge d'Instruction
près le Tribunal Militaire permanent de METZ

à Monsieur le Commissaire de
Police Judiciaire
à CHERBOURG (Manche)

J'ai l'honneur de vous faire parvenir une commission rogatoire tendant à la réaudition de certains témoins.

En effet divers témoignages antérieurs ont perdu leur effet vis-à-vis d'inculpés présents seulement, du fait que certaines formalités n'avaient pas été respectées pour ces inculpés antérieurement.

Il y a lieu de faire remarquer au témoin que son témoignage est indispensable pour compléter le dossier dans les meilleurs délais et qu'il dépend de lui et d'un très petit nombre d'autres témoins, que le dossier soit de nouveau au point dans quelques semaines seulement. -

Le témoin a été entendu par P.V. N° 401 en date 23.9.49 de M. le Secrétaire de Police GOUSTARD.

Il a été entendu également par la brigade de gendarmerie Cherbourg par P.V. N° 693 du 23.7.49.

Le témoignage MARADENE est un des plus saisissants qui figure au dossier. Il dit l'être bien davantage encore au vu des listes de N.N. français qui sont envoyées en communication.

...../...

LE COMMISSAIRE DE POLICE (LORICH)
de CHERBOURG (Manche)

Il y aurait un intérêt majeur à ce que tout soit
fondé sur une nouvelle déposition qui serait d'un intérêt
qu'il n'est pas possible de préciser.

signé: illisible
(LORICH)
Cherbourg, le 24 mai 1951

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

à LORICH (Manche)

signé: illisible

LE COMMISSAIRE DE POLICE (LORICH)
de CHERBOURG (Manche)
à l'attention de M. le Procureur Général
à LORICH (Manche)

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

Le Commissaire de Police à LORICH (Manche) à l'attention de M. le Procureur Général

.....

AVIGNON, le 3 mars 1955

Monsieur le COMMISSAIRE du GOUVERNEMENT
auprès du Tribunal Permanent des FORCES ARMEES
Caserne Reully

P A R I S.

Monsieur le COMMISSAIRE du GOUVERNEMENT,

J'ai, avec stupeur, entendu ces derniers jour à la Radio Française que le procès des S.S. du camp de NATZWELLER -STRUTHOF était remis de nouveau à une date ultérieure ?

Je dis avec stupeur, car je pensais bien être convoqué pour ce nouveau procès qui devait se dérouler fin FEVRIER, ayant déjà été appelé à témoigner à METZ en juin 1954.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je tiens à être entendu comme témoin à charge lors du procès qui cette fois, je l'espère ne sera pas repoussé.

Ex-détenu du camp de NATZWELLER STRUTHOF avec le matricule 4.358, j'ai passé dans ce camp 14 mois consécutifs du 9 juillet 1943 au 4 septembre 1944, date de l'évacuation sur DACHAU et malheureusement je crains que peu d'anciens déportés survivants puissent alléguer un tel séjour dans ce camp.

Veillez agréer, Monsieur le COMMISSAIRE du GOUVERNEMENT, l'expression de ma considération distinguée.

G.MARADENE

Ex-membre du réseau C.N.D. Castille - sous-Lieutenant depuis le 1.9.41
Arrêté le 17.10.42 - Croix de Guerre - Médaille de la Résistance
Carte de déporté Résistant n° 1.003.00.206

Commandement Régional de la 3ème Région Militaire.

R. et D. par le Gendarme HEUVET.

3ème Région bis.

GENDARMERIE NATIONALE.

Compagnie de la Manche.

Section de Cherbourg.

Brigade de Cherbourg.

N° 693
du 23 Juillet 1949.

PROCES-VERBAL
enseignements
Judiciaires sur
criminel de guerre
EHREMANTRAUT (dit: Fernandel).
Audition de M. MARANDRE, à Cherbourg.

Ce jourd'hui, vingt-trois Juillet, mil neuf cent quarante neuf:

Nous, soussigné, HEUVET, (François),

gendarme à la brigade de Cherbourg (Manche), rapportons les opérations suivantes que nous avons effectuées agissant en uniforme et conformément aux ordres de nos chefs;

Le même jour, à 14 heures, de service à la résidence et pour faire suite au procès-verbal N° 234 de la brigade de Port-en Bessin (Calvados), en date du 13 Juillet 1949, Transmission Section N° 7143/3 en date du 18 Juillet 1949 (Cossier 13 pièces), relatif à des renseignements Judiciaires concernant le criminel de guerre EHREMANTRAUT, dit: FERNANDEL, et à nous transmis pour audition de M. M. MARANDRE Georges, et LECIERG, à Cherbourg, à cet effet, avons entendu:

M. M. A. R. A. D. R. E., (Georges), âgé de 27 ans, Inspecteur à l'Office des Anciens Combattants et demeurant N° 55 rue Ludé, à Cherbourg, qui nous a déclaré:

DEPOSITION.

"Je reconnais formellement sur la photo qui m'est présentée, un des plus sinistres représentants de la race allemande que j'aie eu l'occasion de rencontrer tout au long de ma captivité. Il s'agit d'un S.C. EHREMANTRAUT que nous avions surnommé: "Fernandel".
"Arrêté le 17 Octobre 1945, après mon séjour à FRESNES, je fus déporté au camp de KATZWILHEIM à SEUTHOF, en Alsace. Je suis arrivé avec 55 de mes camarades, le 9 Juillet, au soir, la première personne que nous avons remarquée à la descente du train, fut de sinistre individu, remarquable par sa taille et aussi par sa brutalité.
"Alors que nous étions enchaînés deux par deux et avant que nous ayons pu nous apprêter à descendre du wagon, il a réussi à pénétrer à l'intérieur de ce dernier, et, armé d'un nerf de boeuf, il commença à matraquer et à nous précipiter dehors. Quelques uns de nos camarades âgés, furent particulièrement ses victimes. Etaient également présents à ce débarquement: le Commandant Joseph KRAMER, pendu depuis la libération, son adjoint S.S. FOUSSES, et bien d'autres dont je ne me souviens pas des noms.
"Chargés dans des camions, nous fûmes dirigés sur le camp. Là, de nouvelles brutalités nous attendaient. EHREMANTRAUT accompagné de chiens, nous fit mettre en rang, en s'acharant sur les plus faibles et les plus âgés. Dirigés sur une baraque, on nous fit mettre tout nu et nous subîmes de la part des S.S. présents et tout particulièrement de la part de EHREMANTRAUT, qui semblait diriger le groupe, un traitement qui est difficile d'imaginer. Après avoir remis notre argent et nos bijoux, il nous fallait nous bais

"ser et tousser dans le cas où nous aurions dissimuler quelque chose
" Nous recevions à ce moment un grand coup de cravache dans le dos.
"BERNANTRAUT, qui s'était posté à une porte que nous devions franchir
"tenait en mains une planche de lit et nous frappait de toutes ses
"forces. La nuit se termina avec les mêmes brutalités. Le lendemain
"qui était un samedi, nous fûmes réunis vers midi et alors commença
"le plus terrible calvaire que des hommes puissent imaginer. Il nous
"fallait descendre sur la pente de la montagne et charger sur nos
"épaules de très grosses pierres, gravir avec ce chargement une pente
"des plus raides et aller déposer ces pierres à l'intérieur du camp.
"Ceci au pas de gymnastique, matraqués sans arrêt, recevant des coups
"de pied et accompagnés par des chiens en furor qui mordaient sans
"arrêt. Au bout des trois premiers voyages, mes camarades les plus âgés,
"(il y avait parmi nous un M. PIERRE, banquier à PARIS, âgé de 69
"ans). A ce moment, il fut décidé par les S.S. et tout particulièrement
"par BERNANTRAUT, qui semblait jouir du spectacle, que nous aurions
"en plus des lourdes pierres à porter. Nos camarades tombaient. Inutile
"de dire que ces malheureux étaient tout particulièrement visés.
"Au moment où nous nous précipitions dans la descente à pic, BERNAN-
"TRAUT, qui semblait le grand maître des cérémonies, précipitait sur
"nous de toutes ses forces, tout ce qui lui tombait sous la main; de
"grosses ~~grosses~~ pierres, des pelles, et même une brouette?
" Nous étions en haillons, couverts de boue et de sang, et la moitié
"des nôtres ~~malheureux~~ était tombée. Cette séance prit fin vers
"six heures pour recommencer le lendemain, dimanche. Là; le spectacle
"devait être beaucoup plus terrible. Il semblait que tout l'Etat-Ma-
"jor S.S. Officiers et Sous-Officiers étaient réunis à l'endroit le
"plus difficile. BERNANTRAUT, à lui seul, nous faisait travailler accom-
"pagné de ses chiens. Nous avons repris ce travail sous la pluie et
"dans la boue, les 56 au complet. L'acharnement de BERNANTRAUT était pi-
"re que la veille. On devinait chez lui le besoin de faire plaisir à
"ses chefs, et sans arrêt, jusqu'à une heure avancée de l'après-midi,
"il nous matraqua continuellement, se vengeant avec la dernière atro-
"cité sur nos malheureux camarades qui avaient le malheur de tomber.
"Comme le nombre des valides diminuait de plus en plus, que certains
"de nous possédaient des blessures affreuses, nous fûmes autorisés à
"laisser ces malheureux sur la première terrasse du camp. Il y avait
"des doigts écrasés, des mollets déchirés par les chiens, des cranes
"couverts de plaies. Les quelques-uns qui étaient restés valides, subi-
"rent de nouveau des atrocités de plus en plus fortes. A chaque voya-
"ge, il y avait une nouvelle embûche et plusieurs de nos camarades
"tombaient. Lorsque nous restâmes à huit, alors que nous nous trainions
"à quatre pattes dans la boue, ne pouvant plus tenir sur nos jambes à
"de fatigue et roués de coups, nous fûmes obligés de nous rendre dans
"une mare de vase sous les coups de cravache de BERNANTRAUT et de BERNAN-
"TRAUT, qui lui, était armé d'un manche de pelle. La sinistre comédie
"prit fin sur ce dernier tableau qui est impossible de ~~le~~ décrire.
"Ensuite, il nous fallu transporter nos camarades tombés dans le bled
"les nettoyer, leur laver complètement leurs vêtements et les nettes
"pour figurer à l'appel du soir, dans un état de propreté. Beaucoup de
"nos compagnons ne se sont jamais remis de leurs blessures et sont
"des suites de ces deux journées. Le lendemain, nous fûmes emmenés sous
"la direction de BERNANTRAUT dans une carrière qu'on appelle le Kom-
"mande Kartoffelkeller.
"Pendant plus d'un an, il nous fallut travailler par tous les temps
"avec une très maigre nourriture, toujours gardés par BERNANTRAUT et
"son chien. Des scènes atroces se déroulèrent à cet endroit? Pour ache-
"ver certains de nos compagnons, BERNANTRAUT n'hésitait pas devant les
"moyens. Un jour, un de nos vieux compagnons, dont j'ai oublié le nom,
".....

"fut étendu par EHRMANTRAUT, sur un bloc de pierre haut de 50 centimètres environ, et pointu. EHRMANTRAUT l'a frappé pendant toute l'après-midi sur le ventre, sur la poitrine et sur les cuisses avec un manche de pioche. Dans la nuit, ce malheureux s'est pendu. Une autre fois, un camarade qui étouffait de la chaleur et qui était tombé, EHRMANTRAUT lui déposa sur la poitrine, une grosse pierre pesant plus de 50 Kilogs. Lorsqu'un de nos camarades tombait, assommé par les coups EHRMANTRAUT lui versait sur la tête de l'eau froide, et lorsque le malheureux était revenu à lui, il reprenait ses séances. Je fus un jour moi-même la victime de ce sadique. Au milieu de la matinée, nous recevions chacun un casse-croûte. Comme je passai devant la table, le CAPO qui s'appelait KUL, croit commun allemand, ~~mais~~ ne refusa le casse-croûte. Sans insister, je revins à ma place lorsque je fus appelé par EHRMANTRAUT qui me demanda pourquoi je n'avais pas de casse-croûte et qui m'en fit donner un plus gros que les autres, réservé habituellement pour le CAPO, lui-même. Lorsque le travail reprit, je vis moi-même le S.S. parler au CAPO et ce dernier m'annonça que puisque j'avais bien mangé, j'allais recevoir 20 coups de bâton et 30 coups de ceinturon. Ce qui fut fait. Ne pouvant résister, je tombai sans connaissance. Longtemps après, je possédais du cou jusqu'au bas des fesses, les traces de cette punition; mon dos était entièrement noir du haut en bas. Le Lieutenant-Colonel FAURE, habitant PARIS, rue de l'Université N°16 (7ème Arrondissement), pourra en témoigner.

"Nous n'avions droit à aucuns soins, les blessures s'infectaient et étaient remplies d'asticots? Les malheureux qui ne pouvaient plus travailler, étaient étendus en plein soleil et lorsqu'il pleuvait, EHRMANTRAUT leur enlevait leur veston et les forçait à s'allonger dans les mares d'eau. Pendant toute la journée, ces malheureux étaient privés de nourriture et n'avaient pas une goutte d'eau. La gangrène était dans les plaies, les hommes mouraient comme des poules. J'ai vu de mes propres yeux EHRMANTRAUT fouiller dans les plaies avec un bâton. Je l'ai également vu uriner sur la figure de ces malheureux qui ne pouvaient bouger.

"EHRMANTRAUT s'est acharné particulièrement sur certains de nous. Le Colonel FAURE, cité plus haut, qui s'appelait "Major" était tout particulièrement l'objet de sa haine; sur Edouard MAIS, fondé de pouvoirs d'une banque d'Alençon, qui était très gros, EHRMANTRAUT l'appelait "Banque-Director"; sur un ingénieur de la gare de LAINES, nommé TURBAN, qu'il appelait ingénieur "Banof", sur un abbé, du collège d'Alençon, M. BEAUX, qu'il appelait le "Facteur".

"Toutes ces personnes, excepté M. TURBAN, sont encore vivantes et peuvent témoigner.

"Des cas multiples d'atrocités semblables peuvent être cités. EHRMANTRAUT était de toutes les exécutions; il était réputé par ses camarades et ses chefs, comme le plus terrible.

"Ce que nous avons pu voir commettre par lui, est inimaginable pour un homme ordinaire. Récontent de nous frapper avec des manches de pelle où des manches de pioche, il avait cueilli dans la campagne, une branche de coudrier faisant presque deux mètres. S'élançant du haut de la carrière, il passait à travers nous frappant au hasard de toutes ses forces. Plusieurs de nos camarades eurent les bras cassés de cette façon. Il nous fallait remplir des wagonnets et les pousser jusqu'au déversoir; pour cela, les wagonnets passaient sur une plaque tournante. Comme il fallait toujours courir, les wagonnets déraillaient régulièrement à cet endroit. Il nous fallait les remettre rapidement sur les rails chargés, et EHRMANTRAUT profitait de cette occasion, pour nous gratifier de coups avec des manches de pelle où des manches de pioche. Il y a eu bien d'autres S.S. à FAYZELIER, mais aucun n'a commis autant de crimes et autant d'atrocités que ce sadique et bestial individu.

.....

"A lui seul, il est possible sans se tromper, de lui attribuer 50 pour cent des décès, soit sur le coup, soit par les suites.

"Tous ceux qui sont passés dans ce camp, gardent de lui le plus affreux souvenir. Carais justice humaine ne pourra jamais le punir de tous ses crimes. On avait donné à son chef, Joseph KRALLER, le nom de bourreau N° 1, il serait normal de lui attribuer le N° 2.

"Je suis toujours à la disposition de la Justice pour témoigner contre ces sinistres individus ayant passé 14 mois dans le camp de STUTTHOFF. Je suis en mesure de fournir des renseignements précis sur les autres S.S. tels que BUCHNER, dit: "Jo-la-Terror"; HILTSCH, dit: "l'Adjudant Tépère"; sur STUBB, dit: "Créature". Ce dernier est entre les mains des Anglais.

"Je sais que tous ces bandits sont arrêtés et je me faisai un devoir de renseigner la justice sur leurs agissements/

"J'aimerais à être confronté avec eux si cela est possible, où témoigner à leur procès.

"Je n'ai jamais oublié nombre considérable de nos compagnons, tombés sous leurs coups. Je pourrais également fournir de nombreux renseignements sur certains "Capes" de ce camp, que je sais toujours en liberté/

Lecture faite, persiste et signe.

Nous adressons directement le présent, vu l'urgence, au Commandant la brigade de CCIMM (Haut-Rhin) pour audition de M. HENRI, Conseiller Municipal et Institutteur, absent de Cherbourg pour une durée indéterminée. Ses renseignements recueillis à l'Inspection Académique de Cherbourg. M. HENRI sera présent au Congrès de la Mutuelle Générale des Institutteurs (calle des Catherineettes) à CCIMM, pendant la période du 26 au 30 Juillet 1949.

Deux expéditions destinées: la première, à Monsieur le Juge d'Instruction, près le Tribunal Militaire, à ...; la deuxième, aux archives.

Fait et clos, à Cherbourg, le 20 Juillet 1949.

Deportation du
mais après le 29 Juillet 1943
le 23 septembre 1943

Éère Question-

Arrêté le 17 Octobre 1942.

comme agent du réseau de renseignements C.N.D. CASTILLE
commandé par le Colonel REMY.

Détenu à FRESNES du 18 Oct. 1942 au 9 Juillet 1943, je débarquai
avec 55 autres camarades à la gare de ROTHAU le 9 Juillet 1943
au soir vers 21 heures.

Une heure plus tard, nous étions à l'entrée du Camp de
NATZWEILLER-STRUTHOF.

J'y suis restée jusqu'au 6 Septembre 1944 sans jamais avoir
quitté ce camp pour d'autres commandos ou Annexes soit en France
ou en Allemagne. *N° de Matricule 4358-F-NN*

Les Numéros de baraques où je fût logé sont assez difficiles
à décrire du fait que l'immatriculation des baraques a changé
plusieurs fois.

Dès notre arrivée et pendant environ Un mois, nous avons été
logés dans une baraque à gauche du Camp (Vu d'en haut) qui devait
porter le N° 13. Il serait facile de retrouver ces précisions
parmi les archives du Camp qui doivent être détenues à Strasbourg.
Cette baraque était partagée entre le premier Groupe de Français
dont je faisais partie et ~~le~~ *le* ~~stafcommando~~ *Commande disciplinaire*

Par la suite, nous fûmes transférés au Block 13 où notre baraque
était entourée de fils de fer barbelés (à droite du Camp) ensuite,
nous sommes passés au Block II toujours à droite du Camp du côté
des cuisines. De là, je fûs envoyé fin Janvier 1944 à l'Infirmierie
où j'ai séjourné pendant 2 mois au Block 5 pour être ensuite envoyé
au Block 7 où je restais jusqu'au mois de Juillet 1944. Par la
suite, je suis retourné au Block 5 et de là au Block 15 d'où je
fûs dirigé sur DACHAU le 6 Septembre 1944.

Dans ce dernier Camp, je n'ai jamais occupé d'autre fonction
que Chef de la Chambre 3 à l'Infirmierie Block 7 pendant 2 mois
Mai-Juin 1944. Tout le reste du temps, je fûs simple détenu.

J'ai dû le poste de Chef de chambre à un médecin Norvégien; le
docteur PAULSEN qui m'avait pris en sympathie et qui m'a beaucoup
aidé. Le docteur PAULSEN était médecin Chef de l'Infirmierie.

Il a toujours tenu à la sympathie aux Français

2ème question.-

Les premières atrocités que je vis sans compter les mauvais traitements que nous avons subis à notre arrivée (voir ma déposition Gendarmerie de Cherbourg le 29 Juillet 1949) furent celles des détenus Russes et Polonais du Block 7 que nous partagions avec eux. Ces hommes (6 je crois me rappeler) avaient les menottes nuit et jour, ils ne pouvaient se coucher. La chair gonflée débordait des menottes, profondément serrées aux poignets. Les vers s'y étaient déjà mis. Ces hommes étaient battus sans arrêt et leur visage reflétait la souffrance. Ils étaient tenus d'assister aux appels. Ces hommes furent pendus.

Quelque temps après, dans le courant de Juillet 1943, ~~sous~~
~~étions au Block 13. un dimanche matin - Les Français sur les murs~~
Les S.S. chargés de ces hommes étaient: *a l'écart*

EHMANNTRAUT dit FERNANDEL

FUCHS dit le cavalier ou le chasseur. Appelé Cavalier à cause de ses jambes.

Le Chef de block, un nommé SCHMIDT Ex-soldat de la Légion ~~politique allemande.~~ *L'Allemand*

Autres faits.- Voir ma déposition Gendarmerie de Cherbourg le 23 Juillet 1949 pour ce que le Commando dont je faisais parti fût victime de la part de EHMANNTRAUT dit FERNANDEL

Un autre Commando de Français fût formé avec nos Camarades arrivés le 12 et le 15 Juillet. Ce dernier était commandé par FUCHS dit le Chasseur. Là de nombreux Camarades furent victimes de ce sinistre individu à un endroit que nous avions surnommé "le ravin de la mort" A cet endroit ou le Camp était non clos, nos Camarades déversaient des brouettées de terre. Il leur fallait toujours ~~errer~~ courrir et lorsqu'ils arrivaient au déversoir, certains dont je regrette avoir oublié les noms étaient précipités par FUCHS et le Capo (dont j'ai oublié le nom) dans le ravin et abattus à la mitrailleuse par la sentinelle. Nous étions alors privés de nourriture sous le motif "Tentative d'évasion d'un de nos Camarades".

Au Commando où je travaillais, HATZFELKELLER, j'ai vu des Camarades mourir sous les coups de FERNANDEL.

PAGE de St BRIEUC de gangrène dans une jambe. *a l'écart de l'écart*

RAMBEAU de St Etienne- Professeur de mécanique. le cou dévoré par les asticots. *l'empire de la peine après un camp de travail*

PERRIER de Paris (69 ans) roué de coups et les 2 jambes ravagées par les asticots. Il a tenu 1 mois.

Celui qui ne pouvait travailler était la proie de FERNANDEL, qui, avec un sadisme déconcertant leur faisait subir les pires atrocités.

Pierres de 30 Kilogs sur la poitrine des malheureux qui étouffaient de chaleur.

Morsures de chien sans arrêt sur les détenus.

Cous de manches de pioche et de pelles.

Projection de *grosses pierres* sur les détenus.

Transport de très grosses pierres.

2ème question (Suite)

J'ai vu EHMANTRAUT fouiller dans les plaies de nos Camarades avec des bâtons ferrés.

Uriner sur la figure de nos Camarades malades ou blessés, incapables de travailler. ces derniers étaient privés de nourriture et étendus aux intempéries.

FERNANDEL était secondé dans sa triste besogne par un droit commun Allemand "KUL" qui a été vu à la libération de Bergen-Belsen

Un autre Capo dit "Auguste" de Strasbourg a été lui-aussi l'auteur de nombreux sévices sur nos Camarades.

Un autre S.S. Alsacien qui était souvent en sentinelle à une extrémité du chantier servait de mouchard aux S.S.

Maintes fois SEUSS dit "créature" est venu sur le chantier où il nous frappait avec bestialité, à coup de pied, de cravaches déchainant toute sa haine contre "Ces sales créatures de Paris"- "ces sales français".

Les malades, les blessés étaient tenus de participer aux appels par tous les temps. Les morts même devaient être portés à l'appel.

Pour descendre les escaliers, il fallait courir.

Des S.S. postés dans ces escaliers nous jetaient en bas- les coups pleuvaient sans arrêt.

Le 15 Août 1943, FERNANDEL étaient en permission ou en déplacement. Nous fûmes sous les ordres de OEHLER que nous surnomions aussitôt "JO la Terreur".

Cette journée restera gravée dans la mémoire de tous les survivants.

Dès la 1ère minute du travail, il se déchaîna contre nous. Frappant à l'aide de manches de pelles et de pioches, projetant nos Camarades d'une hauteur de 3 mètres dans une fosse.

En ce qui me concerne, je fûs pris à partie par lui.

Après avoir été précipité dans la fosse, je fûs obligé de remonter et après avoir reçu de très nombreux coups et à demi assommé je fûs trainé par OEHLER dans une mare de boue et obligé de me ~~relever de nouveaux coups~~ Après OEHLER me mis son pied sur la figure me l'enfonçant dans la boue jusqu'à étouffement.

Pour me faire revenir à moi, je fûs de nouveau frappé atrocement et obligé de continuer à travailler tout mouillé et couvert de boue.

Le Camarade DUPRE Militaire aviateur habitant Lyon subit le même sort. De plus, OEHLER lui cassa le bras d'un coup de manche de pioche.

Un autre Camarade que je crois toujours vivant eût la hanche fracturée par un coup. Plusieurs eurent un bras de cassé et des coups multiples.

2ème question) Ter

J'ai vu FERNANDEL exiter son chien sur certains de nos Camarades. J'ai vu des lambeaux de chair pendre des mollets de nos Camarades. FERNANDEL comme FUCH prenaient plaisir à pousser dans les ravins nos Camarades pour ensuite les faire mordre et les frapper toujours sous le motif "Tentative d'évasion".

En ce qui concerne les chefs de baraques où je fûs logé- une terrible brute fût celui que nous appelions "le Grand JACQUES" droit commun Allemand qui portait des bottes noires. A lui seul, il est responsable de la mort de beaucoup de nos Camarades.

J'ai été témoin sur la place d'appel, d'un Polonais le jour de Noël 1943, exécution commandée par Krammer SEUSS.- ERMANTRAUT-FUCHS.

Cette exécution fût des plus pénible, le pendu ayant mis plusieurs secondes à mourir. Le spectacle qui nous fût offert était terrible. La poitrine de ce malheureux qui se gonflait dans les spasmes de la souffrance, restera gravée dans ma mémoire.

Le jour des rois 1944- un Allemand accusé de tentative d'évasion reçu devant tout le camp une punition qui consistait en 60 coups de nerf de boeuf sur les fesses. La malheureuse victime fût ensuite descendue à la prison, trainée, jetée dans les escaliers ne pouvant se tenir sur les jambes. Ces coups étaient administrés par des Capos- SEUSS et ERMANTRAUT commandaient l'opération. Plus tard, cet Allemand fût pendu, je n'assistais pas à l'exécution.

En ce qui concerne l'infirmierie où de nombreux crimes furent commis par des Capos Russes et Polonais qui *tuaient* pour une gamelle de soupe- 2 hommes méritent la mort:

1°- Un Luxembourgeois.

Capo n°.1 de l'infirmierie: Roger CANTEN qui frappant les malades refusait l'entrée de l'Infirmierie à des moribonds. S'est conduit d'une façon déplorable.

2°- Un Hollandais dont j'ai oublié le nom. *Fert*

Capo n°.2 de l'Infirmierie. Sinistre individu qui *regardait* les malades dans la chambre n° *2* du Block 5.

Envoyé ensuite au Block des tuberculeux, il s'est toujours conduit d'une façon atroce, frappant les malades. En un mot, ils furent tous deux les fidèles valets des S.S. *Levant le marteau*

Un Camarade qui atteint de dysenterie et sans force pour se lever était leur victime. S'il faisait dans le lit, il était battu et mis tout nu dans le Lavabo, arrosé d'eau glacée même avec de la fièvre toujours ces malheureux décédaient quelques heures après (*Matthias*)

A l'Infirmierie, en temps que Chef de Chambre, j'eus un jour l'occasion de recevoir plusieurs malades Polonais-Norvégiens-Russes, atteints d'œdème s'étant porté dans les poumons et au cœur- ils étaient de plus très affaiblis.

3ème question.-

Je ne peux apporter aucun détail sur l'exécution des membres du réseau alliance les 1er et 2 Septembre 1944- j'ai vu les malheureux à leur arrivée- j'ai su leur exécution mais à cette époque je travaillais de nuit aux cuisines et je ne connais aucun détail.

Toutefois, pour entendre dire: EHMANTRAUT et FUCH y participaient.

4ème question

Le seul S.S. que j'ai vu faire preuve d'humanité est l'ARBEITSDIENSTFUHRER NIETSCH que nous avions surnommé "L'Adjudant Pépère".

J'ai travaillé sous ses ordres, au jardin. Il nous épargnait de la peine et ne nous a jamais brutalisés.

Nous a donné du pain, des carottes- nous prévenait de l'arrivée d'un autre S.S. ou du Commandant KRAMER. Jamais nous n'avons eu à nous en plaindre.

A Saint Lô - 22 Janvier 1944

-I-

MARADENE Georges

né le 7 mars 1922 à CHERBOURG (Manche)

28 ans

employé contractuel à l'Office Départemental des Anciens Combattants et Victimes de la Manche à SAINT-LO -

adresse actuelle - 3 ter rue de la Demi-Lune à SAINT-LO

engagé le 1er septembre 1941 au réseau de renseignements C.N.D. Castille

arrêté le 17 octobre 1942

détenu à FRESNES du 18 octobre 1942 au 9 juillet 1943

détenu NN- au camp de NATEWEILLER-STRUTHOF (Alsace)
matricule 4358 du 9 juillet 1943 au 5 septembre 1944-

détenu NN- au camp de DACHAU
Matricule 101.011 du 6 septembre 1944 au 29 avril 1945 date de la libération du camp

Rapatrié le 29 mai 1945

sous-lieutenant S.F.C. (homologué)

Médaille de la Résistance

Croix de Guerre 1939 -45

Invalide 50% par suite de blessures reçues en captivité au camp de NATEWEILLER-STRUTHOF - en août 1943.

...../.....

1 ère QUESTION

Je suis arrivé au camp d'extermination de NITZWEILLER-SIRUTHOF (Alsace) le 9 juillet 1943 avec le 1er convoi de Français NN-

Je suis resté dans ce camp jusqu'au 5 septembre 1944 c'est-à-dire : 1 an - 2 mois - 26 jours.

D'ai reçu dès le premier jour le matricule 4558 je n'en ai jamais changé.

Dans ce camp j'étais simple détenu j'ai été responsable de la chambre N° 3 du block 7, infirmerie du camp en mai et juin 1944 - par faveur du médecin Norvégien PAULSEN détenu lui aussi au camp, en raison de mon état de maigreur : 32 kgs.

Je n'ai jamais été envoyé en kommando.

2 ème QUESTION

Au cours de mon séjour au camp de NITZWEILLER SIRUTHOF (Alsace) j'ai été victime et témoin oculaire des atrocités suivantes commises par le S.S. SEUSS que nous appelions "Créature"

Le 9 juillet 1943 en gare de ROTHAU, j'ai vu le S.S. SEUSS frapper les détenus français qui arrivaient de Paris, tenant dans ses mains un nerf de boeuf il se précipitait sur les français, frappant de toutes ses forces. Ceux qui tombaient étaient frappés plus sauvagement et bourrés de coups de pied.

Le 9 juillet 1943 vers 21 heures lors de notre arrivée au camp dans la baraque des douches, j'ai vu SEUSS toujours armé de son nerf de boeuf frapper dans tous les sens sur les malheureux détenus que nous étions, hurlant comme un forcené, il s'acharnait tout particulièrement sur les détenus âgés ou faibles qui portaient déjà les traces de coups reçus à la gare. Je l'ai vu encourageant les autres S.S. à frapper, ainsi que les camps présents à ce moment

Le 10 juillet après-midi, j'ai vu et j'ai été la victime de SEUSS dans les conditions suivantes: alors que nous étions astreints à porter de grosses pierres sur un trajet très dur et épuisant, j'ai reçu de SEUSS de violents coups de nerf de boeuf, j'ai reçu en pleine figure une grosse pierre lancée par SEUSS à 2 mètres, j'ai également reçu des coups de manche de pioche que SEUSS tenait à bout de bras. J'ai vu SEUSS s'élancer sur mes camarades, et les frapper de toutes ses forces jusqu'à casser un manche de pelle, je l'ai vu ramasser de grosses pierres et les lancer de toutes ses forces sur mes camarades qui peinaient en remontant le ravin. Je l'ai vu précipiter mes camarades blessés ou malades dans le ravin avec bestialité. Je l'ai vu encourager

...../....

les S.S. et frapper avec eux sur les malheureuses victimes.

Le 11 juillet au matin SEUSS a commis les mêmes brutalités, frappant sans arrêt les malheureux qui ne pouvaient plus faire un mouvement, leur massacrer la figure à coup de talon, pour les forcer à se lever, alors qu'ils en étaient incapables.

J'ai vu SEUSS se précipiter dans les lavabos de notre baraque où nous étions 56, la plupart blessés, sans force; nus, et nous frapper de toutes ses forces en hurlant des injures à notre égard.

Dans la période qui suivit ces deux journées, c'est-à-dire du 11 juillet au mois de décembre 1943, j'ai vu SEUSS venir inspecter le Kommando Hartoffelkeller où nous travaillions au terrassement sous les ordres de EHRMANNTRAUT. Il donnait l'ordre à ce dernier de lâcher son chien et de nous frapper. Lui-même venait et, sans motif, nous frappait jusqu'au moment où nous tombions sous ses coups, alors il s'acharnait et à coups de pied faisait relever les victimes. Souvent il prenait des cailloux et les lançait avec violence sur les détenus. Un jour que j'étais tombé d'épuisement SEUSS est venu, il m'a frappé avec la dernière cruauté à coups de manche de pioche, me menaçant de son revolver, ensuite il a donné l'ordre à un capo de continuer à me frapper.

SEUSS, lors de ses visites journalières à notre Kommando, rendait visite à nos malheureux camarades blessés et malades, que nous déposions tous les jours sur son ordre au bord du ravin, en ayant soin de leur ôter leur veston et de leur mettre les épaules dans les flaques d'eau, là, avec cruauté il marchait sur le ventre des victimes, les bourrant de coups de pied, de coups de bâton ou de nerf de boeuf. Il prenait plaisir à interroger les malades et ensuite il les frappait à l'endroit où ils se plaignaient d'avoir mal.

Brute sinistre et sanguinaire, c'est lui qui donna l'ordre de priver de nourriture nos camarades malades qui ne pouvaient travailler. Toute la journée les malades restaient étendus aux intempéries, brûlés par le soleil ou grelottants sous la pluie, les épaules dans l'eau, sans boire ni manger, le midi nous les mettions sur la place d'appel et nous ne pouvions leur porter aucune nourriture. Pour lui, celui qui ne travaillait pas ne devait pas manger.

La haine de SEUSS pour les français était connue de tous les détenus, SEUSS faisait durer les appels très longtemps nous forçant à nous tenir au garde à vous, par tous les temps.

Plus tard, alors que je travaillais soit au jardin soit à la route, j'ai vu SEUSS venir inspecter les travaux et il nous frappait toujours aussi sauvagement sans motif, parce que nous étions comme il disait:

.....

" de sales français - des créatures de Paris "

SEUSS se tenait toujours à la porte du camp lorsque nous revenions du travail, il frappait nos malheureux camarades blessés et mourrants que nous portions sur nos épaules, il voulait les forcer à marcher seuls, celui qui ne marchait pas au pas était sa victime. Parfois il nous accompagnait jusqu'à la place d'appel, nous forçant à courir alors que nous étions sans force, frappant à tout de bras et nous projetant du haut des escaliers.

Au début de notre séjour au camp, j'ai vu SEUSS venir à la baraque N° 13 où étaient détenus 5 ou 6 Russes, les malheureux avaient les mains tenues par des menottes derrière le dos, les chairs gonflées et bleuies recouvraient les menottes, un liquide purulent tombait de leurs poignets et les asticots pullulaient dans les chairs. SEUSS les frappa bestialement alors qu'épuisés ils ne pouvaient tenir que difficilement debout. Ils étaient tenus de rester toute la journée debout devant la baraque que les menottes ne devaient jamais être enlevées et il était dit au camp qu'ils ne pouvaient se coucher ou faire leurs besoins. Leur état était tel, que malgré nos souffrances, nous aurions voulu les secourir, SEUSS s'acharnait sur eux féroceement. Ils étaient accusés d'avoir fomenté un complot d'évasion. Ils furent pendus quelques jours plus tard, l'exécuteur d'après des témoins était SEUSS. Pour les exécutions que j'ai vues, SEUSS était toujours exécuteur.

En septembre 1943 un polonais fut pendu, le malheureux mit longtemps à mourrir et le spectacle était terrifiant.

Plus tard un autre polonais, un jeune, fut pendu, comme le précédent, SEUSS était l'exécuteur et semblait très fier de son travail. Le jour de Noël il y eut deux exécutions par pendaison, SEUSS était l'exécuteur.

Le jour des rois 1944 un allemand qui avait tenté de s'évader reçut 50 à 60 coups de neuf de boeuf sur les fesses - SEUSS commandait l'opération, tout le camp était rassemblé, la victime fut descendue à la prison, ne pouvant plus tenir debout, l'allemand fut pendu quelques semaines plus tard.

En ce qui concerne les exécutions de la sablière où étaient abattus au révolver ou à la mitrailleuse de nombreux détenus Alsaciens-Lorrains ou Luxembourgeois Je n'ai jamais été témoin de ces exécutions, mais j'ai toujours entendu dire, par d'autres détenus, que SEUSS commandait toujours les exécutions.

Il en est de même des exécutions qui avaient lieu au kramatoire et auxquelles je n'ai jamais assisté.

SEUSS était terriblement redouté de tous les détenus et même des autres S.S. et des cipo. Sa cruauté était sans

...../..

...sans bornes. A lui seul, par ses atrocités et les ordres qu'il donnait, il doit être tenu responsable de la mort de la grosse majorité des détenus, non pas directement, mais par les ordres qu'il donnait et à la suite des coups qu'il portait aux détenus.

Mes camarades des convois des 12 et 15 juillet qui travaillaient aux kommandos du camp (lagerkommando) constructions de routes (strassenbau) sablière (sandgrube) se plaignaient eux aussi journellement de SEUSS, qui au cours de ses visites sur les chantiers, exerçait des sévices sans le moindre motif, frappant férocement tout celui qui était à sa portée, faisant mordre les détenus par les chiens, excitant les capos et les S.S. toujours sur ces "Jules français"

J'ai vu SEUSS s'acharner sur trois détenus juifs qui étaient avec nous : MM. MAGRISCO de Paris; LAMBERGER jeune homme de 20 ans de Paris, le troisième était un jeune Bulgare, Joseph LORENOFF étudiant en France, à chacune de ses visites, il les faisait battre atrocement, les menaçant, les injuriant, frappant lui-même de toutes ses forces avec tout ce qu'il trouvait à portée de sa main.

Sans en avoir été témoin, je crois pouvoir affirmer que SEUSS a été un des exécutifs dans le massacre qui eut lieu le 2 septembre 1944, dans la nuit, au krématoire il était présent au camp à cette date, il n'aurait pas voulu manquer une telle opération, pas plus que les très nombreuses exécutions qui eurent lieu pendant la période d'évacuation du camp.

Au cours de mon séjour au camp de NATZWEILLER-STRUTHOF (Alsace) j'ai été témoin et victime des faits suivants commis par le :

S.S. EHRMANNTRAUT que nous appelions "Fernandel"

X EHRMANNTRAUT fut à ma connaissance le plus sadique le plus barbare de tous les S.S. du camp.

Le 9 juillet 1943 à notre arrivée à la gare, il est monté aussitôt dans notre wagon où nous étions 56 enchaînés 2 par 2 et commença aussitôt le matraquage armé d'un nerf de boeuf, il frappa sans arrêt en hurlant. Il nous jeta tous péle mène sur le ballast, les plus âgés et les moins agiles virent s'abattre sur eux des coups répétés de ERMANNTRAUT, aussitôt descendu du wagon il reprit son chien tenu par un autre S.S. et nous fit mordre, nous eûmes dès cet instant l'impression d'une brute déchaînée, d'un sauvage cruel.

Au moment de notre arrivée au camp quelques instants après, il hurlait et frappait toujours, je me souviens avoir reçu de lui force coups de pied dans les jambes et un coup de nerf de boeuf qui me laissa une forte trace sur le cou.

Au moment où rentrés dans la baraque des douches, nous recevions l'ordre de nous déshabiller, EHRMANNTRAUT s'élança parmi nous, frappant de toutes ses forces, créant une panique qui fit rouler à terre plusieurs d'entre nous. Ensuite se postant près de la porte des douches il assénait à chacun de nous un violent coup d'une planche de lit de 75 cm de long et 10 cm de large qu'il tenait à deux mains. De larges marques bleuâtres qui parfois saignaient parurent sur nos corps car nous étions entièrement nus au moment où il nous frappait, celui qui échappait au coup devait revenir et recevoir double ration.

Le samedi 10 juillet au matin je vis EHRMANNTRAUT frapper les 5 Russes qui se tenaient debout devant la baraque N° 13 tous les jours, les menottes profondément enfoncées dans les chairs où grouillaient des asticots. Avec un nerf de boeuf il frappait sans arrêt pour faire avancer ces malheureux dont les visages meurtris et boursoufflés par les coups n'étaient plus humains. Alors que tombant dans les escaliers qui menaient à la place d'appel, tant ils étaient épuisés, EHRMANNTRAUT frappait de toutes ses forces et à coups de pied sur ces malheureux qui ne pouvaient se relever. Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de voir cette scène qui se déroulait quotidiennement, jusqu'au jour où les victimes furent pendues pour avoir, d'après les dires, fomenté une tentative

...../.....

d'évasion.

Dans l'après-midi de ce samedi 10 juillet 1943, nous eûmes à subir les violences de EHRMANNTRAUT. Portant de lourdes pierres sur un trajet difficile, nous avions pour nous accompagner tout au long du trajet cette horrible brute flanquée de son chien, nous étions frappés sans arrêt avec tout ce qui lui tombait sous la main, manche de pelles de pioches.. à un moment saisissant une barre de fer il fonça avec son chien sur un groupe de mes camarades qui descendait le ravin, les hommes qui tombèrent furent nombreux, du sang coulait des larges plaies causées par la barre de fer, EHRMANNTRAUT nous faisait mordre sans arrêt par son chien, hurlant de fureur, sans motif, car nous allions aussi vite que possible, il nous harcelait sans cesse, frappant tout homme qui tombait, avec une cruauté sans borne. Comme les autres S.S. il saisissait des pierres qu'il projetait avec violence sur nous. Le soir après la fin de cette horrible scène, il fit irruption avec SEUSS et FUCHS dans les lavabos de notre baraque et de nouveau nous frappa sauvagement. Nous étions très affaibli le sang coulait de nos nombreuses blessures, des mollets étaient ouverts par les morsures des chiens, des jambes et des bras déchirés, des doigts écrasés, quelques camarades étaient tellement épuisés qu'il nous fallut les porter et, nous attendions à tout moment leur fin.

Le lendemain dimanche 11 juillet au matin le même massacre recommença, EHRMANNTRAUT fut encore plus terrible que la veille, épuisés que nous étions, nous ne pouvions pas à ramper dans la boue, nos jambes ne pouvaient plus nous porter. Avec cruauté et sadisme, EHRMANNTRAUT frappait sans arrêt, nous faisant mordre par son chien, se ruait sur nous comme un fauve ivre de sang, hurlant et gesticulant il criait, à chaque nouvelle victime qui tombait, sa satisfaction vers ses chefs qui groupés autour de KRAMER assistaient nombreux au triste spectacle dont nous étions les victimes. Comme un dément, il se trouvait partout, à un certain moment j'ai vu EHRMANNTRAUT saisir une lourde civière de bois servant au transport des pierres, la faire tourner au dessus de sa tête et la lancer sur un groupe de détenus qui amorçaient la descente dans un ravin. Plusieurs tombèrent assommés, EHRMANNTRAUT riait aux éclats fier de son exploit, se ruant ensuite sur les victimes, il les piétina, les bourrant de coups de pied partout, frappant sur toutes les parties du corps, faisant mordre les victimes. La séance finie il se rendit avec les autres S.S. de la plateforme où nos malheureux camarades étaient allongés dans l'eau et frappa de nouveau sur les malheureux à terre, incapables de se bouger. Tous les autres détenus du camp étaient groupés sur notre trajet eux aussi reçurent des coups de cette brute, le spectacle

...était sinistre, la boue sur notre trajet était teintée de notre sang, les hommes n'étaient plus que des loques inertes couverts de sang, de boue, pieds nus ayant perdu nos chaussures, seuls 8 hommes tiennent jusqu'à la fin. Nous souhaitons tous la mort pour mettre fin à ce massacre sans nom.

Dans les jours qui suivirent, ERHMANNTRAUT fut notre gardien au kommando KARTOPPELKELLER, toujours accompagné de son chien, il nous fit travailler à toute vitesse, porter de très grosses pierres, rouler des wagonnets surchargés, il fallait toujours courir, les coups pleuvaient sans arrêt, le chien mordait lui aussi sans arrêt. Armé de manches de pelles ou de pioches il s'élançait parfois dans un groupe et assommait les hommes, lorsqu'un d'entre eux tombait à l'épuisement, ERHMANNTRAUT lui versait un seau d'eau sur la figure et continuait à le frapper sauvagement. Certains camarades furent plus terriblement frappés : Le lieutenant Colonel FAURE que ERHMANNTRAUT appelait "Major" fut battu à outrance, traîné dans les pierres Monsieur KURBAN que les S.S. appelait "Banoff Ingénieur" fut frappé avec acharnement d'autres tels que le docteur LAVOUE, Monsieur PERIER Henri 69 ans qui ne pouvait travailler vu son âge Monsieur BIDAUX ecclésiastique et Monsieur FACQ ingénieur furent aussi les victimes de ce sauvage, il les appelait tous les deux "Pasteur" il leur a cassé leurs lunettes il les a asticotés aux plus durs travaux il les a frappés sans relâche les faisant mordre par son chien, au bout de quelques jours nos malheureux camarades tombèrent pour ne plus se relever.

J'ai vu les jambes de M. PERIER ravagées par les asticots à la suite des morsures de chien.

Le Colonel FAURE eut lui aussi des asticots dans une jambe,

Monsieur RAMBAUD Antoine avait des asticots dans le cou à la nuque à la suite des brûlures de soleil. Tous ces malheureux nous devions les porter sur nos épaules, les déposer sur le bord du ravin, pendant notre travail, les dévêtir lorsqu'il pleuvait. J'ai vu ERHMANNTRAUT les frapper sauvagement sur leur plaies, il fouillait dans leurs plaies avec un bâton de jalonnage ferré, il les martyrisait sans répit, mettant de grosses pierres sur la poitrine des hommes qui étouffaient, urinant sur le visage de ces malheureux sans force, le chien les mordait, et le spectacle de notre cohorte était lugubre lorsque nous rentrions au camp. Le premier qui mourut fut je crois LACOMBE, épuisé par le travail et les coups, le deuxième fut Monsieur POGE de Saint-Brieuc qui avait une jambe gangrenée à la suite des morsures des chiens. ERHMANNTRAUT s'étant acharné sur lui les derniers jours. Un jour il prit un des plus âgés, je crois que c'était Monsieur HELMER Georges, ce malheureux épuisé par les travaux des jours précédents et par les coups ne pouvait travailler, ERHMANNTRAUT le fit se coucher les reins sur une pierre pointue de 40 à 50 cm de haut et il le frappa sur le ventre, les cuisses, la poitrine, tout l'après midi le malheureux râlait. Le spectacle était atroce. Ce camarade se pendit dans la nuit au pied de son lit. Nos plaies suppuraient, l'atmosphère de notre dortoir était irrespirable, les plaies se gangrenaient et nous ne recevions aucun soin.

J'ai vu ERHMANNTRAUT pousser nos camarades dans le ravin où nous déchargions nos wagonnets de terre, lorsque les malheureux remontaient, ils étaient roués de coups et accusés de tentative d'évasion, j'ai vu le chien que son maître excitait, déchirer les jambes de mes camarades.

ERHMANNTRAUT prenait plaisir à nous faire nous courber en deux et nous assenait de 5 à 10 coups parfois plus de manche de pelle ou de pioche sur les fesses. Je l'ai vu s'acharner sauvagement sur les 3 juifs : MAGRISSE - LAMBERGER et le bulgare LORENOFF leur annonçant leur passage dans la cheminée du Kramatoire. lorsqu'un wagonnet lourdement chargé déraillait :

.... il fallait le remettre sur les voies à toute vitesse et, alors que nous étions courbés en deux et en plein effort il frappait sur nous. Nous portions des traces énormes des coups reçus.

Le soir après l'appel, EHRMANNTRAUT venait et nous frappait, il nous faisait faire de l'exercice - coucher-debout - courrir, nous traînés dans la boue, et tout cela des heures sous les coups. Rentrés dans la barque, il fit plusieurs fois irruption même lorsque nous étions couchés et, avec un nerf de boeuf il frappait au moment où nous passions la porte du dortoir. Dans la neige, il nous fit déshabiller pour nous fouiller, tout cela sans motif.

Cette sinistre brute était de toutes les exécutions on disait dans le camp qu'au krématoire il tuait par plaisir au revolver, ou pendait les détenus par les mains. Jamais je n'ai vu chez lui un geste de pitié, il semblait jouir du massacre qu'il faisait.

Sanguinaire au possible, il n'achevait jamais ses victimes, il leur faisait savoir par le capo, que leur martyr durerait X. jours.

A lui seul, il fit mourir des dizaines de ~~victimes~~ détenus dont il n'est pas possible de donner la liste. MAUREL mourut sur le charnier des coups reçus de cette brute.

POGE - PERIER - également furent ses victimes.

Le raffinement apporté par EHRMANNTRAUT pour faire souffrir les détenus était sans bornes.

Au mois d'août 1943 EHRMANNTRAUT trouvant sans doute que les manches de pelles ou de pioches ne frappaient pas assez fort, ou qu'il en cassait de trop sur nous, arriva un jour avec un bâton de coudrier gros comme le poignet et long de près de 2 mètres, bâton qu'il avait coupé dans la forêt. Muni de cette nouvelle arme, très souple, il redoubla de cruauté, s'élançant parfois du haut de la carrière où il se postait pour nous surveiller, les coups portés avec cette arme étaient terribles lorsqu'on pense que EHRMANNTRAUT très grand et très fort et que ce bâton était manié par lui à bout de bras ou à deux mains avec haine et férocité.

Un jour qu'un de nos camarades avait tenté de s'évader, nous vîmes EHRMANNTRAUT revenir avec le fugitif, le frappant, le faisant mordre, l'assommant littéralement de coups le poussant du haut des escaliers. Ce camarade s'appelait ROEL.

EHRMANNTRAUT était des quelques S.S. qui se rendaient au block où furent enfermées des femmes jeunes au nombre de 25 ou 30, ce qu'il fit nous ne l'avons jamais su, mais les faits précédents permettent de penser ce qu'un dément pouvait imaginer pour faire souffrir des femmes qui passèrent par la suite à la chambre à gaz. Ceci se passait

.....

PENDANT L'été 1943.

En fin Novembre 1943 j'ai pu voir ainsi que mes camarades car nous étions à ~~xxxx~~ l'appel du soir, EHRMANNTRAUT matraquer avec fureur les "Tziganes" qui arrivaient au camp. Sur une centaine beaucoup étaient déjà morts de faim et de froid. Ils étaient jetés des camions sur la neige, à peine vêtus, maigres et sans forces, les rares qui pouvaient marcher étaient battus sauvagement par EHRMANNTRAUT FUCHS et SEUSS.

Nos camarades français des autres kommandos eurent souvent la visite de EHRMANNTRAUT et de son chien, chaque fois il fut aussi cruel qu'avec nous et les récits qu'ils nous faisaient à notre retour à la baraque étaient horribles.

Au début de notre séjour à la carrière au Kommando KARTOFFELKELLER nous n'avions rien à mettre sur nos têtes rasées, lorsque nous voulions nous protéger avec des chiffons ou de toute autre manière contre les ardeurs du soleil. EHRMANNTRAUT nous arrachait ce que nous mettions et nous frappait avec acharnement pour cette pécadille. De nombreux camarades furent cruellement brûlés par le soleil et Monsieur RAMBEAUD Antoine matricule 4514 fut brûlé derrière la nuque et au cou, les vers ne tardèrent pas s'y mettre et il mourut quelques temps après dans de terribles souffrances et matraqué sans répit par cette brute, parce qu'il ne pouvait travailler.

Le fait indiqué ci-dessous et dont je fus la victime montrera avec quel raffinement EHRMANNTRAUT opérait.

Un matin, me rendant à la distribution des casse-croûte que nous recevions, je me vis refuser ce morceau de pain par le kapo qui distribuait. Le S.S. EHRMANNTRAUT me fit la remarque que je n'avais pas de casse-croûte, il prit une grosse portion dans la caisse et me la donna. Quelques instants après la reprise du travail, le S.S. parla avec le kapo qui était un triangle noir du nom de KOHL, ce dernier vint ensuite vers moi en ricanant et me fit savoir que puisque j'avais bien mangé, j'allais recevoir 30 coups de bâton et 50 coups de ceinturon, ce qui fut fait, je ne tardais pas à tomber sans connaissance et je ne sentis plus les coups, quand je revins à moi, j'étais incapable de travailler, une large plaie au coude me faisait souffrir et par la suite tout mon dos, du cou au bas des fesses resta longtemps tout noir. Je fus de ce fait quelques jours allongé avec les blessés et le SS en profita pour me frapper de nouveau à plusieurs reprises me menaçant de m'envoyer sous deux jours au Krématoire avec ces "sales juifs"

...../...

Messieurs	PENEL Guy	matricule	4490
	BONNEL Louis	-	4499
	DUPRE Joanny	-	4501
	LEGRÈS Raymond	-	4483
	OLLIVEAUX Raoul	-	4509
	RAMBEAUD Antoine	-	4514
	VILLOT Jean	-	4517
	MERCIER Pierre	-	4583
	MERCKLEN Armand	-	4584
	BLANC Stéfán	-	4604
	DELON André	-	4336
	LE DEUFF Louis	-	4337
	FACQ Georges	-	4344
	HELMER Georges	-	4348
	LACOMBE Guillaume	-	4349
	LEGRAVEREND Etienne	-	4352
	LETHIEC Louis	-	4355
	MAUREL Etienne^	-	4361
	MENUT André	-	4363
	PERIER Henri	-	4367
	POGE Maurice	-	4371
	ROGER Gaston	-	4375
	TURBAN Louis	-	4377
	MARROT Henri	-	4359

peuvent être considérés comme les victimes de EHRMANNTRAUT, les autres S.S. : SEUSE, FUCHS et OKLER, et les Kapos KUHLE et SCHMITZ ont contribué à leur mort par leurs sévices, mais j'accuse sans la moindre hésitation la brute sanguinaire EHRMANNTRAUT de les avoir assassinés par les moyens les plus horribles qu'un être humain puisse inventer.

J'ai connu personnellement toutes ces victimes j'étais à leurs côtés pendant le travail et au block et, j'accuse avec certitude ayant été le témoin direct de leurs terribles souffrances pendant la période du 9 juillet 1943 à la fin du mois de janvier 1944 date où je suis entré à l'infirmerie.

Au cours de mon séjour au camp de NATZWEILLER STRUTHOF (Alsace) j'ai été témoin des faits suivants commis par le S.S. FUCHS que nous appelions le "Cavalier" ou le "Chasseur"

Le 9 juillet 1943 à la gare de ROTHAU, FUCHS est là avec les autres S.S. pour notre arrivée. Comme EHRMANNTRAUT il fut aussitôt dans notre wagon, armé d'un nerf de boeuf, il frappait sur tous les détenus les jetant à coups de pied sur le ballast, ensuite il frappa les malheureux, qui moins agiles tombaient dans les voies, lui aussi avait un chien qu'il excitait sur nous et beaucoup furent mordus.

À notre arrivée au camp et principalement à notre arrivée aux douches, nous eûmes beaucoup à souffrir de ses brutalités, se démenant comme un fou furieux, il se ruait sur nous en hurlant et en brandissant un bâton il frappait partout, piétinant de ses bottes les plus âgés tombés à terre, housculant et frappant sans motif tout celui dont la tête ne lui plaisait pas.

Le 10 juillet samedi après midi - FUCHS fut des S.S. qui armés de bâtons et accompagnés de chiens nous firent subir le terrible calvaire du transport des pierres. Comme EHRMANNTRAUT, mais heureusement sans parvenir à le surpasser, parce que plus âgé et moins souple, il nous frappa sans relâche avec des manches de pelles, de pioches, cassant parfois ces énormes bâtons sur nos échine, frappant avec tout ce qu'il trouvait, nous jetant des pierres, nous faisant mordre par les chiens, s'acharnant sur les plus âgés et les blessés, se postant à la sortie du camp il se ruait en hurlant sur chaque groupe, poussant les hommes pour les faire tomber dans le ravin. Comme il ne pouvait pas être partout, car sa souplesse laissait à désirer, il avertissait EHRMANNTRAUT et lui signalait des victimes.

Le dimanche matin 11 juillet alors que la sinistre et terrifiante corvée de pierres recommençait avec beaucoup plus d'ampleur, car tout un état-major S.S. était réuni autour de KRAMER près de la porte du camp à l'endroit le plus difficile, FUCHS déchainé et hurlant fit preuve de la dernière brutalité, ne pouvant courir et jaloux sans doute de l'agilité de EHRMANNTRAUT et, pour ne pas paraître inférieur à ce dernier, vis à vis des chefs réunis pour voir le massacre, il s'était posté à la porte du camp, alors qu'il nous fallait prendre le virage en courant, il frappait de toutes ses forces avec de gros bâtons, manches de pelles et de pioches, il ne nous laissait qu'un étroit passage entre lui et les barbelés, ce qui lui permit de nous frapper à peu près tous, car rares étaient ceux qui échappaient à ses coups. Lorsqu'un de nous avait été fortement touché et qu'il s'affaissait sans connaissance, FUCHS fier de son exploit le faisait remarquer à ses chefs en riant aux éclats.

FUCHS fut des S.S. qui se ruèrent le samedi soir

...../...

... dans les lavabos et qui nous piétinèrent et nous frappèrent sauvagement. Le dimanche midi il fut des S.S. qui s'acharnèrent sur les mourants et les blessés dépêchés épuisés sur la première terrasse du camp.

J'ai également vu ~~vu~~ FUCHS venir très souvent à la baraque N° 13 où étaient les 5 Russes condamnés à la pendaison. Aussi bestial que les autres S.S. cités précédemment il frappa et piétina ces malheureux dont les plaies étaient en pleine décomposition, dont les forces étaient inexistantes au point qu'ils avaient beaucoup de mal à se tenir debout et qu'ils ne pouvaient gravir les escaliers

Lorsque pour un motif ou pour passer le temps il venait à notre kommando Martoffelkeller; il aidait EHRMANNRUM à nous frapper, lui aussi rendait visite aux blessés et aux mourants allongés au bord du ravin, leur faisant subir les pires brutalités, avec raffinement comme de leur mettre des pierres sous le cou ou sous les reins, marchant sur les blessés, les bourrant de coups de pied. A chacune de ses visites il s'acharna tout particulièrement sur les juifs : MAGRISCO - LAMBERSER - LORRENOFF et LISBONNE, encourageant les capos : KUHLE et AUGUSTI (Alsacien) à nous frapper plus sauvagement.

Nos autres camarades des convois des 12 et 15 juillet furent en permanence FUCHS comme S.S., de leurs déclarations journalières je puis affirmer que les traitements qu'il leur fit subir étaient atroces, les faisant courrir avec des brouettes lourdement chargées, sur un trajet très dur, les frappant continuellement, les faisant mordre par les chiens; s'acharnant sur les plus âgés, sur les juifs, et sur les plus faibles, inventant toujours de nouveaux tracas pour ces malheureux qui rentraient le soir exténués et couverts de traces de coups.

Le Kommando qu'il dirigeait fut appelé "Kommando de la mort" et le ravin où se faisait le travail : "Ravin de la mort". Ce sadique individu avait dans son esprit de dément trouvé le moyen suivant pour se débarrasser de nos camarades.

" un groupe de sentinelles S.S. était posté autour de l'endroit où nos camarades déversaient leurs brouettes cet endroit n'étant pas fermé par des barbelés, lorsque nos camarades arrivaient en courant avec leur brouette, ils devaient passer entre le kapo et le bord du ravin, il ne suffisait plus au kapo que de pousser le malheureux pour que ce dernier tombe dans le ravin, les sentinelles tiraient et on remontait un cadavre, FUCHS alors criait qu'il y avait eu tentative d'évasion."

A la suite de ces crimes qui ne pouvaient avoir pris naissance que chez un être anormal comme lui, nous étions tous privés de nourriture.

...../...

Plusieurs de nos camarades :

MM. AUBRUN Léon	matricule 4556	français
FELDSCHER Silvain	- 4576	juif
SJROBEK Sion	- 4594	juif polonais
GRENKAMP -Kornfeld Jan	- 4605	Polonais
BOULAY René	- 4567	français
BIGARRÉ René	- 4562	français

furent tués de cette façon.

FUCHS doit être tenu responsable de leur mort, le kapo n'ayant pu agir que sur ses ordres.

j'accuse FUCHS de la mort de ces hommes.

Un autre de nos camarades, Paul CESSAC 4569 fut précipité de la même façon et ne dut qu'au hasard d'échapper à la mort : 2 balles le blessèrent à l'omoplate ayant pénétré en séton, par la suite j'ai appris la mort de ce camarade, décès survenu après sa libération en 1945.

FUCHS était à toutes les exécutions par pendaison auxquelles j'ai assisté et qui sont décrites dans les rapports précédents. Souvent c'était lui qui amenait les victimes de leur cellules à l'endroit de l'exécution, je l'ai vu frapper ces malheureux qui allaient mourir, avec la dernière extrémité, les bousculant et les frappant à coup de pied dans les escaliers qu'il leur fallait gravir. Lorsque la victime était pendue, souvent dans de terribles conditions qui prolongeaient l'agonie, FUCHS riait aux éclats avec les autres S.S. se gaussant du spectacle qu'offrait la victime, l'insultant sans nul doute car il était très grossier.

Lors de la bastonnade de l'Allemand, le jour des rois 1944 et alors que tout le camp était réuni pour l'exécution FUCHS était des S.S. qui amenèrent la victime à l'endroit de son martyr, le frappant de toutes les façons. Au cours de l'exécution FUCHS prit lui-même le nerf de boeuf des mains d'un kapo pour frapper la victime et pour montrer aux kapos avec quelle force il fallait frapper.

FUCHS d'après les dires était de toutes les exécutions au krenatoire où à la sablière, il se vantait lui-même d'être bon tireur

Sans en avoir été témoin, je puis affirmer que FUCHS devait être des exécuteurs de la nuit des 2 septembre 1944. Sa soif d'assassinats a dû être amplement satisfaite pendant cette terrible nuit. Nous avons vu les victimes arriver, mais nous ne les revîmes jamais. Pendant cette nuit du 2 septembre 1944, je travaillais aux cuisines

...../.....

(épluchage des pommes de terre) mais je vis comme beaucoup de camarades, cette cheminée du krématoire crachant de hautes flammes et toute rougie, éclairant d'une lueur sinistre cette nuit comme les suivantes. Dans la nuit cette vision était dantesque, jamais nous n'avions vu le krématoire fonctionner à ce point et il était facile d'envisager l'ampleur des crimes commis par ces brutes.

FUCHS était des S.S. qui frappèrent les Tziganes à leur arrivée au camp en novembre 1945.

FUCHS fut des S.S. qui frappèrent sauvagement notre camarade RUEL lorsqu'il fut repris après sa tentative d'évasion.

FUCHS fut des S.S. qui allaient à la prison frapper les détenus et, à chaque exécution, il était le compagnon d' EHRMANNHRAUT pour frapper et trainer les malheureuses victimes qu'ils amenaient à grand renfort de coups, de leur cellule au lieu de leur exécution.

Comme moi tous mes camarades pouvaient le voir exécuter sa sale besogne car pour chaque exécution le camp entier se trouvait réuni et il nous fallait défilier devant le corps de la victime.

Au cours de mon séjour au camp de NATZWEILLER-STRUTOFF (Alsace) j'ai été témoin des faits suivants commis par le S.S. OHLER que nous appelions "JO la Terreur "

le 11 juillet 1943 - au cours de la séance de transport de pierres de ce dimanche matin, OHLER était des S.S. qui nous matraquaient, souple et agile il fut avec EHRMANNTRAUT un des plus terribles matraqueurs de cette journée. Avec un chien il se trouvait partout, frappant avec tout ce qui lui tombait sous la main, s'acharnant sur les blessés, les plus âgés et les faibles. Nous forçant à courrir alors que nous ne tenions plus sur nos jambes, nous faisant mordre par les chiens. Avec acharnement il se rua sur nous à plusieurs reprises, choisissant une victime, il ne la quittait qu'au moment où tombée à terre, elle semblait sans vie. Hurlant sans arrêt il semblait être en proie à une crise de démence.

D'après les dires des anciens du camp OHLER fut des S.S. qui martyrisèrent les 5 Russes accusés de tentative d'évasion au mois de juin 1943.

le 14 août 1943 - nos camarades des convois des 12 et 15 juillet nous firent savoir le soir à la baraque qu'un nouveau S.S. était venu en remplacement de FUCHS pour les surveiller sur le chantier.

Sa sauvagerie n'avait pas eu de bornes et nos malheureux camarades présentaient de larges traces de coups sur tout l'ensemble du corps. Les coups tombèrent sur eux sans arrêt le travail dû être effectué à une cadence folle, leur visage reflétait la terreur, beaucoup ne pouvant plus se tenir sur leurs jambes. Epuisés et roués de coups, ils avaient surnommé cette terrible brute "JO la terreur" x x x

Le 15 Aout 1943 - nous eûmes à notre tour OHLER comme gardien au Kommando KARTOFFELKELLER. Dès la première minute de travail OHLER se jeta sur nous en frappant au hasard des malheureux qui se trouvaient à sa portée. Armé du bâton de coudrier dont se servait EHRMANNTRAUT, il s'élançait sur chaque groupe, frappant de toutes ses forces sur nous sous le prétexte que nous n'allions pas assez vite au travail.

Comme il y avait à ce moment une fosse de 3 mètres de profondeur où nous travaillions soit sur le bord supérieur, soit sur un gradin à mi-hauteur, OHLER nous frappait et nous précipitait au fond de la fosse où se trouvaient de gros blocs de pierres, il fallait remonter aussitôt et reprendre le travail malgré les blessures que certains d'entre nous se faisaient en tombant. Au bout de quelques instants nous comprîmes que cette matinée serait terrible. Elle le fut aussi, plusieurs bras et plusieurs poignets furent cassés

...../...

sous les coups de OHLER.

Notre camarade DUPRE Joanny 4.501 eut le bras cassé de cette façon.

A un moment alors que je chargeais un wagonnet avec d'autres camarades, OHLER se précipita sur moi, sans motif, après m'avoir frappé jusqu'à ce que je roule à terre, il me poussa dans la fosse, il me fallut remonter à toute vitesse alors que je souffrais de ma chute, je reçus de nouveau une raclée de coups de bâton assésés avec toutes ses forces, poussé dans une mare de boue, je fus de nouveau battu atrocement, obligé de me coucher dans la boue de me rouler complètement toujours sous les coups; alors OHLER me mit son pied sur la figure m'enfonçant la tête dans la vase, jusqu'à l'étouffement (je possédais la marque des clous de ses souliers sur la figure).

Je fus ensuite sorti de la vase et frappé de nouveau jusqu'à reprendre mes sens. Je fus obligé par la suite de travailler de nouveau trempé et couvert de vase.

Mes camarades DUPRE et LEMBERGER (jeune Juif) subirent le même sort que moi. A la suite de cette journée je fus plusieurs jours sans pouvoir travailler et de ce fait j'étais tous les jours frappé comme refusant de travailler par EHRMANNTRAUT qui avait repris son poste. J'éprouvais une vive douleur pendant tout le reste de ma captivité et après, actuellement je suis pensionné à 40% pour cette blessure à la colonne vertébrale. Blessure dont je souffre toujours.

En ce qui concerne un autre camarade qui fut aussi la victime de OHLER, ce dernier reçut un violent coup de bâton et fut par la suite incapable de travailler et même de marcher, il avait, d'après les docteurs présents au camp, la hanche cassée.

Ce camarade d'après mes souvenirs s'appelait CAPET André 4465, il fut très longtemps incapable de travailler et nous le portions sur nos épaules, tous les jours, soutenu par des planches.

Beaucoup d'autres camarades reçurent de nombreux coups cette matinée là et lorsque nous rentrâmes au camp nous étions tous en très mauvais état, par les traitements que nous avait infligés OHLER.

Pendant quelques jours où je travaillais à la route menant à la grande carrière, OHLER fut notre gardien. Au cours de ces journées OHLER nous frappa toujours sauvagement mais jamais avec la même fureur et le même déchainement que le 15 août.

Par la suite d'autres kommandos arrivés en novembre 1943 et plus tard, eurent à se plaindre de cette brute. Il en fut de même en 1944, mais à cette date j'étais à l'infirmerie et, je ne possède que des souvenirs assez vagues.

Au cours de mon séjour au camp de MATZWEILLER-STRUTOFF (Alsace) je fus témoin des faits qui vont suivre, faits commis par les capos :

SCHMITZ, allemand triangle rouge était le chef de notre baraque N° 13 du 9 juillet 1943 au mois de septembre je crois. Sinistre individu sans scrupules, parlant un peu de français, avait d'après ses dires été à la Légion étrangère.

le 9 juillet, il fut des kapos qui nous frappèrent le plus sauvagement à notre arrivée. Dans le block il était toujours avec un nerf de boeuf et semblait avoir beaucoup de plaisir à nous frapper pour les moindres futilités. Il était en même temps le chef des Russes détenus à l'autre extrémité de la baraque, je l'ai vu les frapper et les bousculer surtout lorsque des S.S. étaient là, alors il n'avait plus de retenue et ces malheureux que j'ai cités dans mes autres dépositions concernant les S.S., eurent beaucoup à souffrir de lui.

Lorsque nous rentrions du travail, SCHMITZ ne savait quoi inventer pour continuer notre martyre. L'exercice devant la baraque qu'il nous imposait journellement était des plus pénibles. Il fallait, alors que nous étions épuisés par le du travail de la caserne et par les coups, courrir, sautiller se coucher etc.. cela pendant un bon moment et sous les coups de pied et de nerf de boeuf.

Chef de Block disciplinaire il avait sûrement été choisi par les S.S. pour sa cruauté.

Il fut des kapos qui nous matraquèrent au cours du transport des pierres des 10 et 11 juillet.

Comme les autres kapos, chefs de blocks, il détournait de la nourriture et nous faisait endurer toutes sortes de brimades comme : nous donner la nourriture très tard, nous faire lever la nuit sous prétexte de fouille etc etc..

Le jour où nous quittâmes cette brute, nous poussâmes des soupirs, hélas, son suivant était de la même école.

SCHROEDER Jacques - allemand triangle vert, brute sinistre il opérait de la même façon que SCHMITZ, nous faisant faire l'exercice le soir après le travail, en nous frappant. Grand et très fort nous redoutions ses coups, jamais avec lui nous n'eûmes de moment de tranquillité, tous les jours il trouvait de nouveaux prétextes à ses brutalités, sans égard pour les malades et les blessés, il nous forçait à rester dehors au garde à vous parfois très longtemps, nous jetant hors de la baraque le matin de très bonne heure, nous faisant nous lever la nuit et nous frappant sans cesse? Nous obligeant au grattage de nos sabots de bois dehors par tous les temps nous punissant sans motif, nous faisant tenir accroupis sur un tabouret, les bras tendus et frappant toujours.

...../.....

Le matin dès son lever il se ruait sur nous et frappait. Un jour il précipita plusieurs de nos camarades dans l'eau glacée des lavabos, sous le motif qu'ils avaient peur de l'eau. Les coups étaient redoutés, vu sa force, il s'acharna sur certains de nos camarades sans motif.

Un jour il frappa sauvagement Monsieur Etienne LEGRAVEREN et celui-ci roula à terre assomé.

Un autre jour, il précipita du haut de l'escalier M. DUPRE Joanny et celui-ci se fit une terrible blessure à la tête, les jours précédents il l'avait terriblement battu achevant ainsi la triste besogne d'EHRMANNTRAUT, M. DUPRE deceda quelques jours plus tard.

Nous redoutions cette brute infâme et la vie au block était un enfer, sa sauvagerie n'avait d'égale que celle des S.S. Nous l'appelions le " Grand Jacques".

Un de nos camarades, M. FACQ Georges fut sa malheureuse victime, il subit sans se plaindre les pires atrocités de ce fou furieux. Condamné à une peine de prison sur une plainte de SCHROEDER, il mourrut quelques jours après son retour parmi nous.

KUHL - Allemand triangle noir était kapo au kommando Kartoffelkeller que dirigeait EHRMANNTRAUT, il fut des kapos qui nous matraquèrent lors des journées des 10 et 11 juillet 1943 au cours du transport des pierres.

Individu malfaisant et sadique, il fut pour nous des plus terribles secondant avec zèle le S.S. EHRMANNTRAUT il nous frappait avec acharnement choisissant les manches de pelles les plus longues, il frappait pour son plaisir et s'acharnait sur les faibles dénouçant les camarades qui faisaient le travail des plus âgés. Remplaçant le S.S. lors de ses absences il ne laissait pas de répit sur le travail - Chaque fois que SEUSS venait sur le chantier il redoublait de cruauté et riait avec les S.S. des victimes qu'il faisait.

Je l'ai vu sauter sur le ventre des malheureux blessés que nous allongions au bord du ravin, urinant sur leur figure leur faisant supporter de grosses pierres, les frappant sans ordre, seulement pour son plaisir. Tous nous eûmes à subir ses brutalités. Il prenait plaisir à nous jeter de l'eau avec un seau nous trempant complètement.

Il détournait de la nourriture, retaillant les "Casse-croute" que nous recevions le matin, refusant ces quelques grammes de pain à certains et sans aucun motif,

Cet horrible individu a été vu vivant à BERGEN-BELSEN au moment de la libération de ce camp, par un de mes camarades BRONIARCZYK Henri - Polonais 4566 - rapatrié et habitant actuellement à ST JULIEN les VILLES (Aube)

Sans le moindre doute j l'accuse d'avoir causé , par
...../.....

ses traitements, la mort de beaucoup de nos camarades du Kommando.

KAUTHEN Roger Luxembourgeois triangle rouge était kapo N° I de l'infirmierie du camp.

J'ai vu cet horrible individu entre les mains duquel reposait l'organisation de l'infirmierie, frapper les malades qui se présentaient le soir à l'infirmierie, à coup de pied et de poing. Il jetait les malades, les blessés hors de l'infirmierie, les laissant dehors de longues heures par tous les temps refusant de grands malades qui avaient la fièvre.

Véritable brute, il abusait de ses pouvoirs, faisant mettre hors de l'infirmierie les malades qui lui déplaisaient sans aucun motif, il était redouté même des médecins détenus comme nous qui servaient à l'infirmierie.

Je l'ai vu frapper des malades sur leur lit, les privant de nourriture, beaucoup de malades belges qui recevaient des colis se plaignaient que KAUTHEN détournait leurs colis et volait la nourriture.

À lui seul, par les ordres qu'il donnait et par les traitements qu'il infligeait aux malades et aux blessés il a contribué à la mort de beaucoup de détenus.

Parfois certains malades étaient transportés dans une autre chambre et décédaient dans la nuit, j'ai vu KAUTHEN ordonner de ces changements de chambre, on disait que les hommes étaient piqués au pétrole.

Un jour, me présentant avec une forte fièvre à l'infirmierie en janvier 1944, je fus l'objet de ses brutalités, après avoir reçu de nombreux coups de poing, je fus trainé à la porte et jeté dans l'escalier piétiné et bourré de coup de ~~xxxxx~~ pied. Je fus relevé par un infirmier Norvégien Assomé et portant les traces des coups, je fus obligé de retourner au travail. Quelques jours après je fus admis à l'infirmierie par le médecin allemand triangle rouge FRITZ, où je restais dans le délire pendant 8 jours atteint d'un abcès au poumon gauche et considéré comme perdu, je fus à l'infirmierie jusqu'au mois de juin 1944 et pendant toute cette période, j'ai vu les agissements de KAUTHEN qui étant homosexuel, était entouré d'une bande de russes pourvus tous d'un poste assez important, chef de block ou autre et qui comme KAUTHEN, faisaient subir aux malades les pires brimades, je l'ai vu ordonner de doucher à l'eau glacée les malades qui sans forces faisaient leurs besoins dans leur lit. Tous les malades qui subirent se traitèrent moururent dans la nuit suivante.

...../...

GERT - Hollandais triangle rouge - Kapo N° 2 de l'infirmérie homosexuel notoire, il était aussi redouté des malades que KAUTHEN, toujours entouré d'une bande de Russes et de français (les frères BEAUJARD, Roger et Roland 4602 et 4603) il faisait peser sa tyrannie sur tous les malades, d'après les dires, il était le spécialiste des piqûres qui se faisaient au block 5 chambre I.

Bestial, il frappait les malades à coup de poing et de pied, un jour que je me trainais sans force pour sortir des lavabos, je reçu de nombreux coups, mais lorsqu'il vit que je ne pouvais tenir sur mes jambes il me laissa.

Je l'ai vu frapper un de mes camarades un alsacien âgé, Monsieur MATHE Paul 4506 avec un morceau de caoutchouc gros comme le poignet et très dur, ce malheureux qui avait fait dans son lit fut trainé aux lavabos, douché tout nu à l'eau glacée et encore battu, il mourut quelques heures après.

Une autre fois, je vis la même scène, mais cette fois GERT tenait un bâton et frappait sans arrêt, je ne me souviens plus de la nationalité de cette victime qui n'était pas dans la chambre où j'étais

Plus tard, GERT, fut chef du block des tuberculeux et détourna de la nourriture en quantité, pour lui et ses " amis" de véritables orgies se tenaient dans ce block avec la nourriture détournée par GERT, et les les produits volés dans les colis, sans respect et sans pitié pour les mourants, il s'est toujours conduit comme un monstre.

Les hommes dont il avança la fin par ses traitements sont très nombreux et de toute nationalité.

GERT et KAUTHEN avaient leurs cheveux et étaient d'après les dires, " Prisonniers d'Honneur" tous les deux ils furent d'horribles individus qui par leurs sévices aidèrent puissamment les allemands dans leur œuvre d'extermination.

DIVERS -

Lors de mon séjour à l'infirmérie, j'ai vu les Tziganes amenés au mois de novembre 1943. Ils étaient enfermés dans une extrémité de la baraque N° 5 de l'infirmérie. Ils ne sortaient que rarement et faisaient leur toilette avant nous, il était interdit de les voir ou de leur parler. Les rares que j'ai vu étaient tout nus et gonflés de graisse, ils recevaient une nourriture spéciale et abondante, plus tard, ils disparurent les bruits divers circulèrent, il semblait qu'ils avaient été brûlés au lance-flamme pour servir à des expériences.

Plus tar un autre convoi fut enfermé dans une baraque spéciale et furent soumis à des expériences médicales, on parla du typhus.

...../...

Je précise que je ne puis fournir aucun renseignement sur l'incapacité de travail de mes camarades. Dans le camp, les mourants devaient travailler jusqu'à leurs derniers moments. Depuis leur retour, il est vraisemblable que beaucoup de mes camarades eurent à se ressentir des traitements infligés par les S.S. et que beaucoup sont actuellement réformés. Malheureusement je ne puis fournir aucun renseignement à ce sujet.

Je tiens à préciser que cette déposition est faite sans haine, elle est guidée par le seul souci de la vérité en vue d'un jugement rapide des monstres S.S. détenus depuis trop longtemps dans les prisons françaises. Alors que les milliers de crimes que ces brutes commirent devraient depuis longtemps être payés de leur vie.

à SAINT-LÔ, le 22 janvier 1951

CONFRONTATION D'AIME SPITZ
AVEC LES SS LE 21 FEVRIER 1949

C e p i e

Adresse Principale:

A I M E L. S P I T Z

12 Rue de Verdun

S E L E S T A T (Bas-Rhin)

Adresse provisoire à PARIS 9° - 6 Rue Cadet.

C. Chèques Postaux
Strasbourg 508-44
C. N° 6845 Société Générale
Alsacienne de Banque, Sélestat

Paris le 25 Février 1949.

M. Réf: 3.337/AS.-

V. Réf:

Mes Chers Amis,

Il m'est impossible d'adresser à chacun de vous une lettre personnelle, vous comprendrez cela, j'en suis certain. Après avoir pris connaissance, veuillez avoir l'obligeance de transmettre ce rapport au Camarade à la suite de votre nom.

Prenez copie et répandez ce rapport parmi les Camarades dont j'ignore les adresses?

Je recevrai avec plaisir vos remarques et suggestions au sujet de ma confrontation et vos nouvelles seront les bienvenues.

Merci et très cordialement à vous.

Signé: SPITZ

Reçu le: Réexpédié le:

26-2-49

28-2-49

G. Maradène, 53 Rue Lidé à CHERBOURG (Manche)
Edouard Mars, 123 bis Avenue Gl Leclerc, ALENCON
René Clément, 26 Rue St Germain, ALENCON (Orne)
Abbé André Bidaux, Ecole St François de Sales à
ALENCON (Orne)

Mathieu Mervan, Place de la Poste,
LE-LEGUE-en-PLERIN (Côtes du Nord)

Roger Loriaut, 60 Rue Henri Faisans, PAU (B. Pyr.)
Blaise Mengue, 5 Rue d'Orléans, TOULOUSE (Hte G.)
Commandant Jean Musse, 15 Bd d'Aboville à

POITIERS (Vienne)
Joseph Demornex, Restaurant, SAINT JEAN-de-GON-
VILLE (Ain)

Marlet, 2 Rue Bouhey Alex, DIJON (Côte d'Or)
Francis Duffing, CLERVAL (Doubs)

André Roux, 28 Av. Gambetta, St MAUR-des-FOSSES
(Seine)

René Périou, 11 Rue Bachement- PARIS (2°)
Abbé André Ziébel, Curé, BERIG-VINTRANGE par
Grestenquin (Moselle)

René Peirier, 83 Route de Mittelhausbergen à
STRASBOURG-CRONENBOURG (Bas-Rhin)

Aspirant Prosper RISS, S.P. 76.370 par B.P.M.
523 A.-

Enfin retour à:

Aimé SPITZ, 12 Rue de Verdun à SELESTAT (B. Rhin)

Confrontation avec les "S.S." du Struthof au Tribunal Militaire
de METZ, le 21 Février 1949.-

Chers Amis et Camarades,

Je me fais un devoir de vous donner un compte-rendu de la confrontation que j'ai eu le 21 février dernier au siège du Tribunal Militaire à Metz avec nos anciens tertiennaires:

ERMANNTRAUT, dit Fernandel
FUCHS Albert, dit le chasseur.
OEHLER, dit JO- La Terreur ou JO- La Matraque.
NIETSCH, dit l'Adjudant Pépère,
BECKER, ancien cuisinier de la cuisine SS à la ferme du
STRUTHOF.

Cette confrontation a duré six heures.-

Auparavant le charretier STEINER, de Natzwiller, a déposé contre ces criminels qu'il a lourdement chargé.

Le Juge d'instruction Militaire, Capitaine LORICH, m'a longuement interrogé sur nos anciens capes et chefs de bloc. De l'enquête militaire il résulterait que certains capes que nous considérons comme décédés sont encore en vie et activement recherchés.

Ensuite est introduit le célèbre FUCHS, de sinistre mémoire qui devant moi se met au garde à vous. Je l'attaque de suite:

- " Je vous rends responsable en qualité d'ARBEITSFUHRER des crimes commis au Kommando STRASSENBAU au lieu dit: ravin de la mort ".

FUCHS nie et prétend que c'est lui qui a empêché la continuation de ces crimes.

- " Je vous rends responsable d'avoir martyrisé devant mes yeux le camarade juif MAGRISSO que vous avez fait tuer par un chien et lorsqu'il se trouvait sans connaissance vous lui avez versé un seau d'eau sur la tête figure."

FUCHS nie à nouveau et prétend qu'il n'avait jamais de chien et qu'il n'a jamais existé un chien contre qui que ce soit.

- " Je vous rends responsable d'avoir malmené devant nous nos camarades Juifs."

FUCHS nie encore et toujours. La discussion devient vive et je lui rappelle quantité de faits qui prouvent sa haine envers les déportés. FUCHS prétend avoir toujours allégé le sort des déportés. Je maintiens devant le Tribunal mes accusations. FUCHS s'énerve et se dirige vers moi, menaçant. Moi-même je deviens nerveux et j'allais le prendre à la gorge lorsque le Capitaine instructeur intervient et nous sépare. Avant de quitter le bureau du Juge, FUCHS s'adresse à moi: "Permettez, témoin à charge, malgré vos accusations contre moi, que je vous serre quand même la main" Je refuse catégoriquement en lui disant que je n'avais pas à serrer la main d'un criminel et je lui dis defeute le camp; les, les, schnell.

Est introduit alors ERMANNTRAUT, dit Fernandel, qui garde une attitude arrogante avec un sourire sur les lèvres.

- " Je lui demande comment il se porte à présent".

- " Je ne vous connais pas ".

- " Je suis un détenu du STRUTHOF parmi les 7.000 rescapés qui y ont défilé."

Je l'accuse de toutes les atrocités commises par lui

.....

et relatées dans ma brochure: STRUTHOF, Bagne Nazi en Alsace. Il se met à rire et dit que c'est de la pure invention. Je lui montre mes morsures de chien. Il rigole et dit que rien n'est prouvé qu'il s'agit de morsures de chien et que rien ne prouve non plus que c'était l'oeuvre de son chien personnel. Le Capitaine LORICH intervient et lui signale qu'à mon retour de captivité en 1945, la justice m'avait soumis à l'examen d'un médecin légiste qui a consigné ses dépositions dans un rapport.

- ERMANNTRAUT: "Vos médecins peuvent écrire ce qu'ils veulent".

Je lui rappelle les coups de manche de pioche, de pelle, etc... distribués largement au Kommande KARTOFFELKELLER. Il rigole à nouveau et dit que c'est absolument faux. Finalement, il dit: "Je ne parlerai plus sans avocat". Puis s'adressant à moi "Depuis notre arrestation nous "SS", nous avons plus souffert que vous tous au STRUTHOF".

Cela se passe de tout commentaire.

Peurtant ces Messieurs ne sont pas maigres et ils reçoivent des colis.

Avant qu'il quitte, je lui dis "Je vous amènerai au moins 50 français qui confirmeront mes accusations".

Arrive alors OEHLER, dit Jo-Je la Terreur ou Jo-la Matraque.

Attitude arrogante, cynique au possible, il nie toutes les accusations que je porte contre lui.

Alors l'ARBEITSDIENSTFUHRER NIETSCH est amené devant moi.

Il se met au garde à vous. Je lui dis que je n'apporterai pas de grandes accusations contre lui. Je lui reproche d'avoir assisté aux crimes commis mais que je lui accorderai volontiers des circonstances atténuantes. Je lui signale que nous, les Français, nous l'avons baptisé: Adjudant Pépère, car, lorsqu'il faisait les appels, il les liquidait en un temps record pour nous éviter de longues attentes sous la pluie. Dans l'ensemble, il a eu une attitude correcte. Il ne regarde et les larmes lui coulent le long des joues. Quelle différence avec ses prédécesseurs. - Alors, il dit: Ceux qui ont été les plus cruels envers vous, sont: SEUSS, ERMANNTRAUT et FUCHS." Je lui réponds: "Ceux-là, nous voulons leurs têtes".

La confrontation terminée il me regarde tristement les yeux pleins de larmes. Je lui donne une cigarette et je lui serre la main en lui répétant que je lui accorde des circonstances atténuantes.

Enfin, je suis mis en présence de deux cuisiniers "SS" que je ne connais pas. L'un d'eux, un nommé BECKER prétend, sans honte - tenez-vous bien - qu'il n'a pas vu un seul cadavre au STRUTHOF. (Sans commentaire)

Une nouvelle qui, chers amis et camarades, vous fera plaisir est celle que SEUSS, dit Créature, est entre les mains des Anglais et la Justice Française l'a réclamé. Il n'a pas été tué comme le bruit en avait circulé, mais c'est son frère qui est mort.

Le Lagereapo WILLY HEIMIG est aussi arrêté.

Ceux d'entre vous qui auraient à faire des déclarations ou à porter des accusations contre les personnes citées plus haut ou autres salepards du STRUTHOF doivent le faire sans retard en s'adressant au Capitaine LORICH, Juge d'Instruction Militaire, Tribunal Militaire à METZ (Meselle).

Le procès du Struthof ne passera qu'à la fin de l'été 1949 et aura lieu soit à METZ; soit à STRASBOURG. Entretemps aura lieu le procès des médecins "SS" du STRUTHOF et de l'INSTITUT ANATOMIQUE de STRASBOURG dont l'instruction est à peu près terminée.

Votre dévoué AIME SPITZ

DOCUMENT ANONYME SUR LE
CAMP DE NATZWEILLER
STRUTHOF, NON DATE

1
Au camp allemand de Natzwiller-Struthof
la cruauté était organisée administrativement.
Deux articles de journaux ont révélé au public des détails
sur les atrocités qui ont été commises par les Allemands au
camp de Struthof dans la petite commune de Natzwiller,
à quelques kilomètres de Schirmeck.

Ayant connu comme parent d'un déporté l'angoisse qui
saisit, à pareilles lectures, le cœur de ceux qui ont un
des leurs dans les bagnes allemands, je voudrais tout d'abord
leur apporter une parole d'espoir en ce qui concerne le Struthof.
Le camp a été libéré le 22 novembre 1944 avec presque toutes
ses archives. Parmi celles-ci se trouvaient les noms et
nombreux intervis qui y étaient décedés. Ainsi la plupart
des familles françaises qui ont perdu un des leurs au
Struthof auront pu être rapidement prévenues. Elles sont rela-
tivement plus peu nombreuses car le premier contingent de
français n'est arrivé au Struthof qu'en août 1943, et
au moment de l'évacuation du camp le 18 septembre 1944,
les Français ne représentaient encore que 10% de l'effectif
total.

Mais cet apaisement une fois donné à tous ceux et à toutes
celles qui vivent, aujourd'hui, dans l'angoisse de l'absence
totale de nouvelles, il importe que le public français
et au delà de la France, nos Alliés, soient renseignés
aussi exactement que possible sur ce qui constitue le premier
monument tombé entre nos mains, de l'organisation
administrative de la barbarie allemande.

Car sauf quelques erreurs grossières de chiffres ou de détails, presque tout ce qui a été dit sur le Struthof est malheureusement véridique. Je ferai donc ici un exposé précis de ce que j'ai personnellement constaté, au cours de cinq jours d'enquête faites sur les lieux mêmes, et après avoir exclu tout ce qui ne reposait pas sur des données indiscutables. Je souhaiterais que cet exposé, écrit sans passion arrive à vaincre le scepticisme de certains de nos Alliés, en attendant qu'un document officiel, actuellement en préparation, leur apporte le témoignage irréfutable de ce crime monstrueux dont toute la race allemande doit être rendue responsable.

Le camp de Struthof construit en 1941 sur un plateau de 800 m. d'altitude dans un paysage grandiose des Vosges et que nul ne devait approcher sans autorisation, à moins de 2 km, sous peine d'être abattu sur place, était un camp, ayant pour objet essentiel, non pas la détention, mais d'extermination de ceux qui y étaient enfermés.

Cette extermination était organisée administrativement par un règlement minutieux dont les archives saisies ont révélé tous les détails.

Les moyens employés étaient les suivants:

1°) L'insuffisance systématique de nourriture. Les rations données aux prisonniers devaient les amener à la mort par amaigrissement et inanition. Mais les effets de ce régime - et c'est ici le premier détail qui montre l'esprit systématique de barbare qui réglementait le Struthof - étaient scientifiquement contrôlés.

A chaque arrivage on faisait les détenus pour établir le poids moyen de chaque lot de prisonniers. Périodiquement on les faisait à nouveau pour constater leur amaigrissement. Les poids moyens ainsi notés ainsi que le poids moyen de tous les prisonniers du camp faisaient l'objet de comptes rendus sur modèles imprimés, envoyés périodiquement à l'autorité supérieure.

2°) Un régime très dur de travail.

Les détenus étaient astreints à travailler dans des carrières de granit et de sable ainsi qu'à la construction des routes devant le camp. Ils étaient encadrés par des S.S. qui avaient le droit de les frapper, de lancer sur eux des chiens qui les mordaient cruellement, et de les abattre pour toute tentative d'évasion. Les S.S. du camp de Struthof ont exercé ce droit avec féroce jusqu'à la fin de 43, date à laquelle des ordres ont été donnés pour obtenir, au contraire, des travailleurs, le rendement maximum.

4/ 3) L'absence complète de soins.

En particulier les détenus frappés par les gardiens ou mordus par les chiens ne devaient recevoir aucun pansement, ni aucun soin d'aucune espèce.

En été 1943, sur un premier contingent d'une cinquantaine de Français, trente environ sont morts des suites de coups et de gangrène, dans l'espace d'un mois environ.

4) Des condamnations à mort pour la moindre vétillerie.

Pendant les années 42-43 il y avait presque journalières des exécutions capitales.

Celles-ci avaient lieu en général, par pendaison pour les détenus originaires des régions de l'Est et par fusillades pour les autres (Norvégiens, Hollandais, Belges, Français).

De plus, lorsqu'un détenu déplaisait à son gardien, celui-ci lui remettait le soir, une corde avec laquelle il était invité à se pendre lui-même pour éviter l'exécution publique le lendemain. Enfin d'autres détenus étaient exécutés d'une balle dans la nuque, dans une chambre en ciment spécialement construite à cet effet.

L'ensemble de ces mesures conduisait à un nombre de décès qui variait de 4 à 10 par jour.

Mais — et nous voyons ici une fois de plus ce caractère "d'organisation administrative" de la barbarie — tous les résultats de l'extermination étaient méthodiquement comptabilisés; ils faisaient l'objet de comptes-rendus

periodiques à l'autorité supérieure.
Le commandant du camp envoyait, en effet, toutes les semaines, à ses supérieurs, sur des imprimés, dont on a retrouvé de modèle, un état numérique des morts de la semaine classés en cinq catégories :

- les morts de maladie.
- les fusillés.
- les pendus par exécution.
- les pendus par suicide (avec la corde fûtée à cet effet).
- les suicides.

Quelques autres détails méritent d'être signalés qui montrent le caractère atroce de cette extermination, considérée comme objet essentiel de l'activité du camp de Natzwiller-Struthof.

À l'arrivée au camp, on inscrivait soigneusement sur un registre le nombre de dents aurifiées de chaque détenu pour pouvoir les récupérer au moment de sa mort. Les morts étaient incinérés dans un four crématoire qui fonctionnait jour et nuit et dont la chaleur récupérée servait à faire chauffer l'eau des douches.

À côté du four crématoire, se trouve une salle assez vaste, où étaient déposés les corps avant leur incinération. Juste en dehors du four crématoire se trouve une cave blindée en ciment, où les détenus étaient abattus d'une balle dans la nuque ; dans un coin de la cave une civière en tôle, encore toute maculée de sang, où les

cordone était étendu: la civière était montée par un système de treuils à l'étage supérieur près de l'entrée du four crématoire pour réduire au minimum le travail de manutention.

Le règlement du camp prévoyait une prime donnée au tueur S.S. pour chaque exécution: 2 décilitres d'eau de vie, 3 cigarettes, et 50 grammes de saucisson.

Le service du baraquement où se trouvait le four crématoire était assuré par 8 détenus condamnés à mort eux mêmes et enfermés dans une cellule spéciale. Au bout de ~~got~~ quelques temps ils étaient exécutés à leur tour.

Les cendres des détenus incinérés étaient mélangées au machefers et aux balayures et jetées aux ordures. Lors d'un massacre de 300 hommes et 99 femmes, qui eut lieu dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944 sur des Français amenés la nuit de Schirmeck au Struthof, le tas de cendres étant très important on a fait venir un tombereau de Natzweiler pour transporter celles-ci dans un jardin potager près de l'enceinte du camp.

Enfin dans une pièce spécialement aménagée à cet effet une table d'opération en faïence couverte de rainures en filin inclinée destinées à faciliter l'écoulement du sang servait à des opérations de vivisection que 3 professeurs allemands réputés exécutaient devant leurs élèves. Tel était le régime auquel ont été soumis pendant

les années 41, 42, 43 environ vingt mille prisonniers politiques gardés au Struthof; et comprenant principalement des Russes et des Polonais.

Mais là ne s'arrête pas malheureusement le récit des atrocités allemandes du Struthof.

Il y avait en effet, dans l'enceinte du camp, une baraque spéciale, isolée des autres par une ceinture de barbelés et réservée aux expériences médicales.

Les expériences portaient chaque fois sur cent sujets. Les sujets étaient en général des Polonais juifs: ils étaient envoyés au Struthof sur demande du médecin chargé des expériences et n'avaient aucun contact avec les détenus. On leur injectait une maladie et on essayait sur eux divers traitements. L'expérience terminée tous les sujets étaient exterminés ~~ou~~ incinérés.

On a retrouvé dans les archives un rapport du médecin se plaignant un jour du mauvais état de santé des sujets qui lui avaient été expédiés, et réclamant 90 nouveaux sujets en bonne santé pour servir aux expériences projetées.

Beaucoup de femmes ont ainsi été torturées et finalement incinérées sans laisser de traces.

Le crime le plus atroce a été commis dans les dépendances du camp, près de l'ancien hôtel de Struthof.

Les Allemands ont fait construire là, dans un bâtiment spécialement destiné à cet usage, une chambre à gaz pour expérimenter les gaz asphyxiants sur des sujets humains. Ainsi donc un architecte allemand a pu dresser les plans d'un bâtiment destiné à ce crime; des savants allemands ont pu concevoir cette idée et en ont fourni l'exécution; des Allemands ont observé à travers le hublot construit à cet effet l'agonie des hommes et des femmes qu'ils ont assassinés de la sorte. De manière qu'aucune trace ne subsiste de tels agissements, tous les corps des victimes étaient scrupuleusement incinérés.

(L'auteur de cet article, ayant un membre de sa famille détenu en Allemagne a tenu à garder l'anonymat.)

CHARLES DE GAULLE

MÉMOIRES DE GUERRE

★

L'APPEL

1940-1942



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMERS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

MEMOIRES DE GUERRE

Edition spéciale, réservée aux FRANCAIS LIBRES

Exemplaire numéroté N°684

A Georges Maxa stève,
en souvenir de notre combat,
très cordialement,
A. de Family.

16.10.55.

DIVERS

nous passons à
 pieds à la tête,
 et qui ont des
 malades, capa-
 ble de précieux de
 aucun besoin d'ici

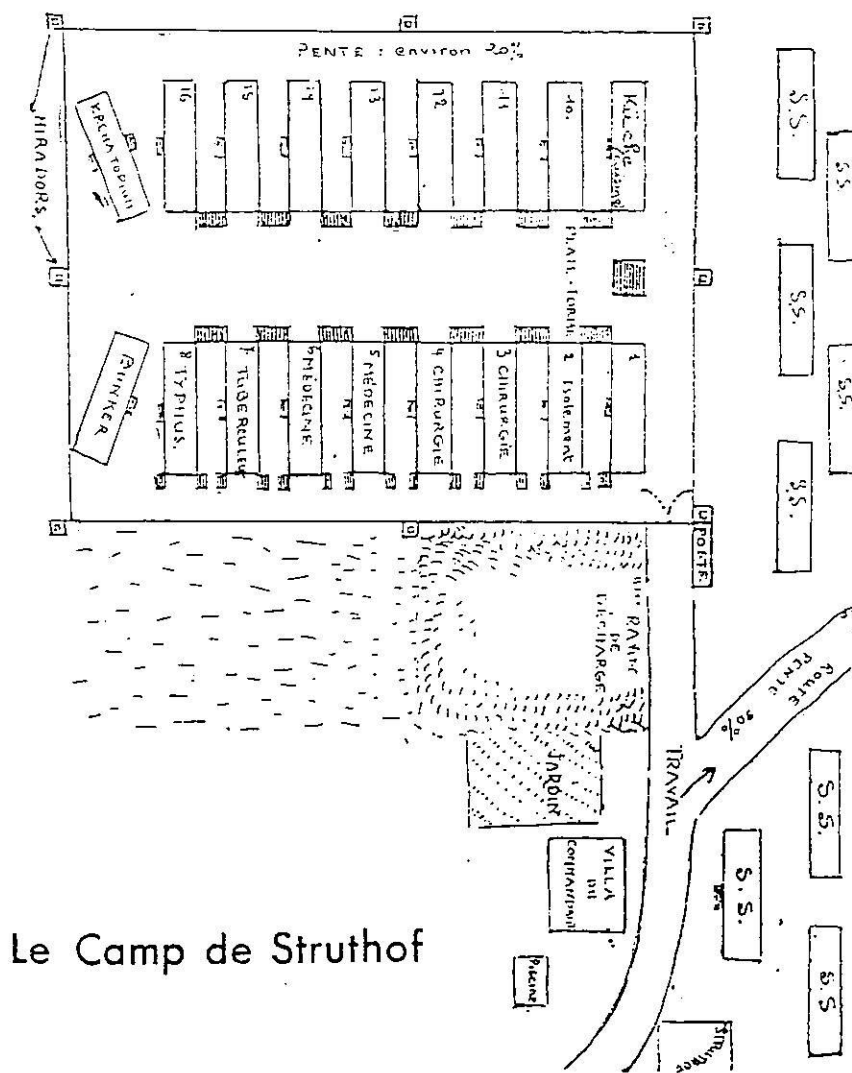
et de vêtements,
 le bain : petit
 coup en Europe
 longue, un gilet
 porte des traces
 de la désinfection.
 de cela de réel... —
 on en guise de
 de bois trop
 à pratiquer le

faire savoir que,
 les chances de ne
 explique que le
 ministre par lui-
 ce qui ne laisse
 que la discipline
 75 coups de nerf
 des délits, pendai-

lais, a été long
 es : car selon la
 « schnell » mais
 verrons lors des

par le chef de
 qui a déjà deux
 des politiques, qui
 dont personnellement
 même me rendit

triangles rouges
 fois sur la veste
 la poche de droite.
 es, à l'évacuation



Le Camp de Struthof

EXTRAIT DU LIVRE D'ANDRE RAGOT - "N-N"

LE CAMP EN SEPTEMBRE 1944

du camp, les numéros avoisinants portés par des Français.

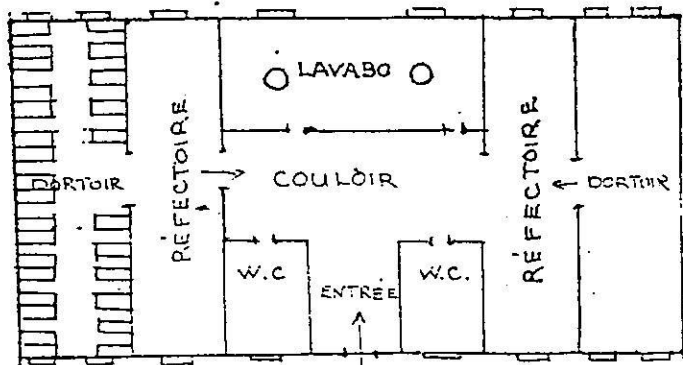
Nous marquons mutuellement rouge, caractéristique des N. N. peinture jaune caractérisant la

Cette marque était faite au ture du pantalon du haut en le devant. Sur la veste, une bande au-dessus du coude. Une croix de chaque côté, ou bien un N ou croix-rouge, sur le calot. Souvent ou bien plutôt des choses étiquetées déchéance.

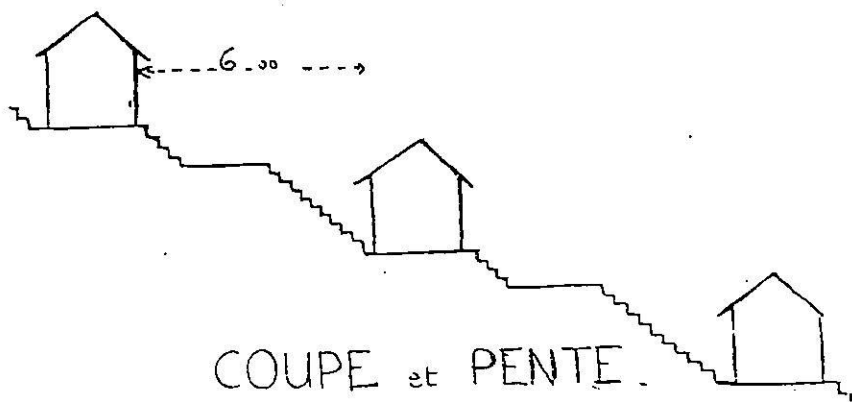
On nous distribue quart, ce Le réfectoire de chaque moitié pour huit hommes et un place astreints à une propreté plus block qui en est responsable vis songeons pas à nous en plainction dans ce sens.

Dans la soirée, un camion une trentaine d'hommes, des trois quarts, sans doute de Les S. S. les extirpent du camp se présente à eux : pieds ou Si une tête se soulève, elle de pied ; les infirmiers — des par brancard et les descendent crématoire. Beau spectacle d'entre nous.

A la tombée de la nuit, et nous avons — peut-on dire de nos camarades qui avaient jours avant nous. Déjà « à réfectoire — surchauffé — lits — dans un dortoir glacé, pliée en deux dans la deuxième pliée de la même présentant le pli d'un côté dit feuille sur le tout. Il ne de bosse. Je ferai partie, avec



PLAN D'UNE BARAQUE.



COUPE et PENTE.

arriver un cortège
de pansements des
Niort, nouvellement
et Suire, son associé,
firent le tri pour éta-
et pansements. Mais,
après quatre ans d'expé-
Allemands n'y connais-
présentaient un moi-
re complète de la peau
tous les crins, car

un projectile avait été
égaleme et suture de
encore sans drainage.

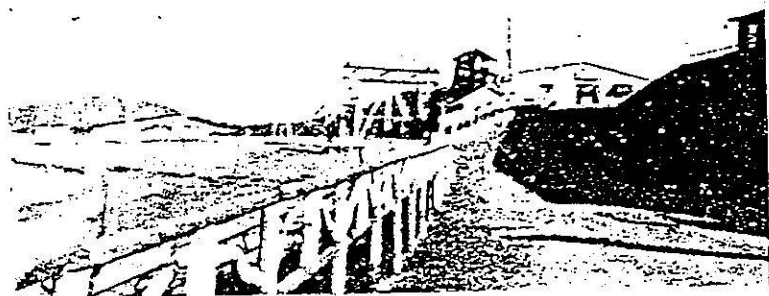
rapidement ; je me sou-
s une fracture du crâne,
ou au thorax, tout cela

entière. Kauthen nous fit
une soupe faite avec des
le tout provenant de colis

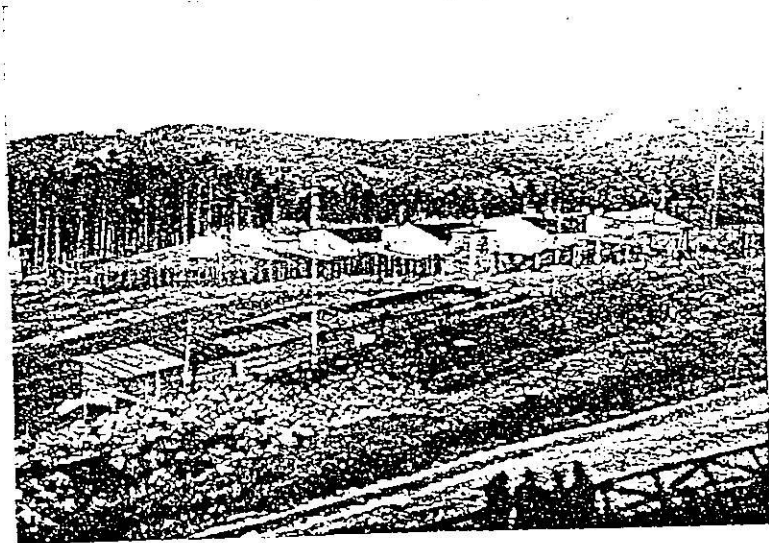
au block 5, et de Lare-
schreiber : de Rickère,
à Paris. La chambre 8
r. Nous bavardions tard,
notre libération, de nos
nos familles.

braire à Alençon, que l'on
qui, rentré chez lui, aura
de sa fille et de son fils,
le comte belge de Franque-
qui mourra à Dachau, du

ment sur la route d'arrivée
dant, où de belles dames
oyons chaque jour arriver
ouviens d'un autocar, avec
réussi à venir de La Ro-
fait douloureusement douter



NATZWEILLER-STRUTHOF. — Le chemin d'entrée du camp
VUE PRISE PAR MOI LE 2 NOVEMBRE 1946

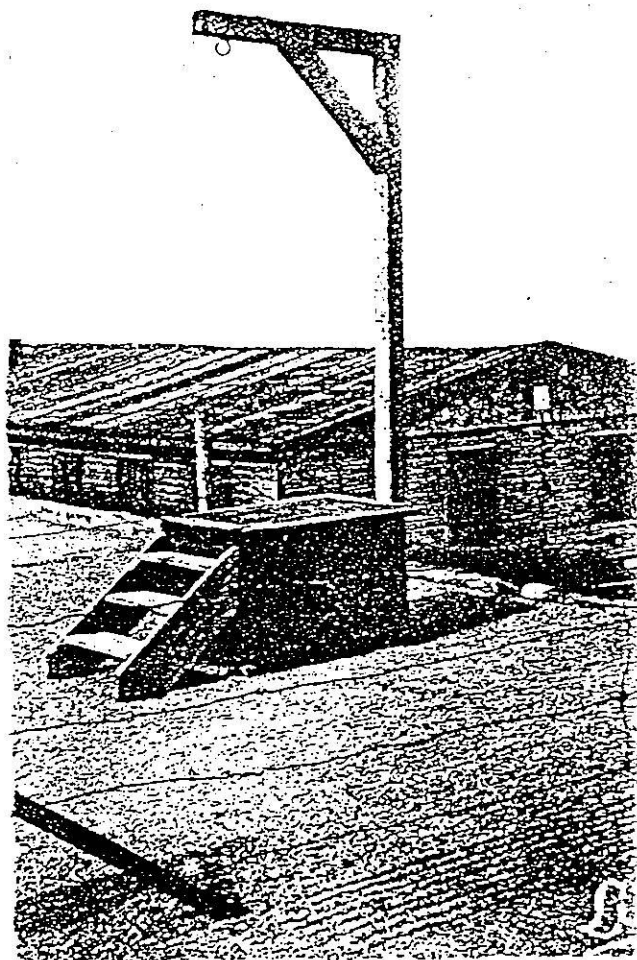


NATZWEILLER-STRUTHOF. — Vue générale du camp (face ouest)

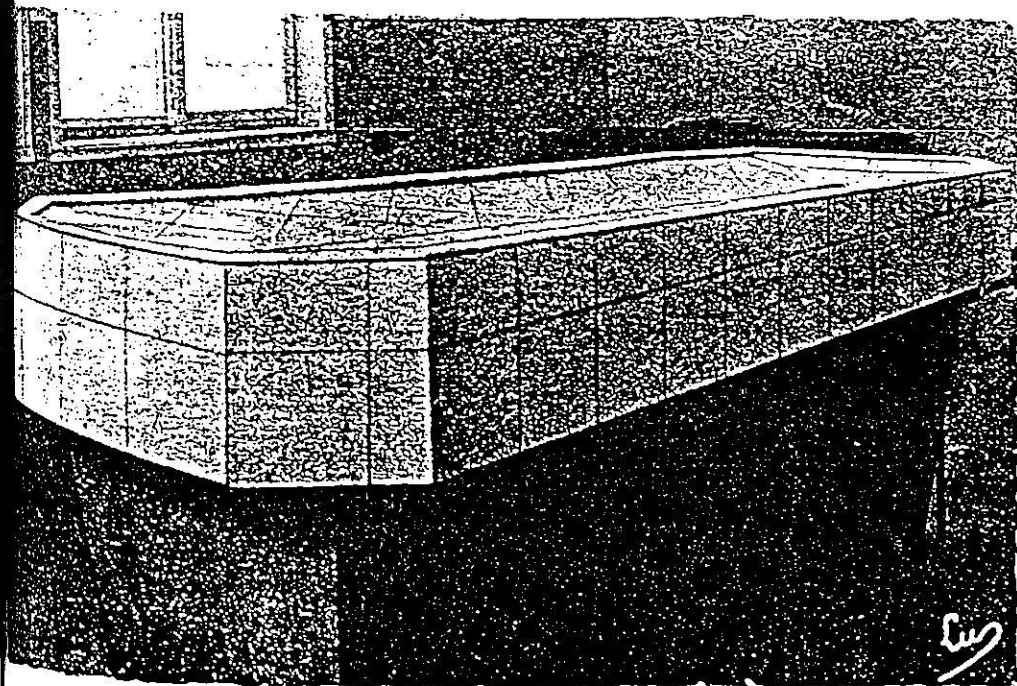
VUE PRISE PAR MOI LE 2 NOVEMBRE 1946



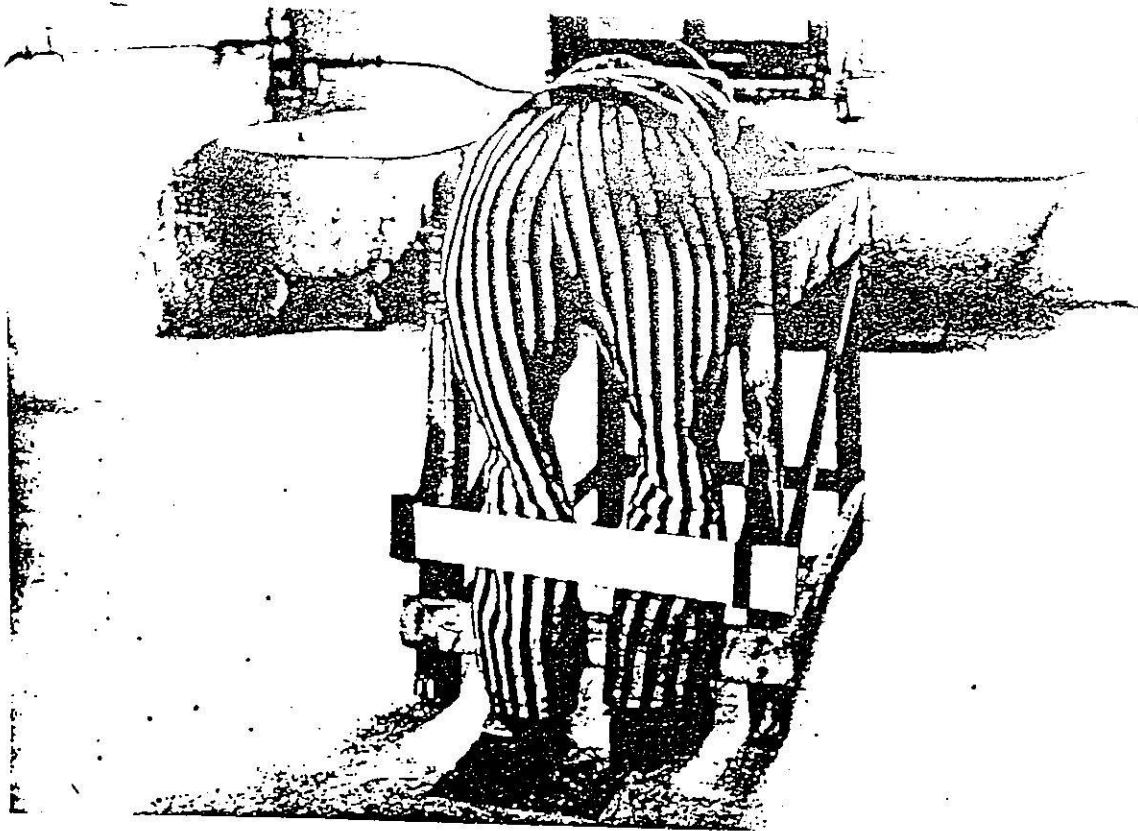
LE CHEMIN DE RONDE ET LES BARBELES



LA POTENCE

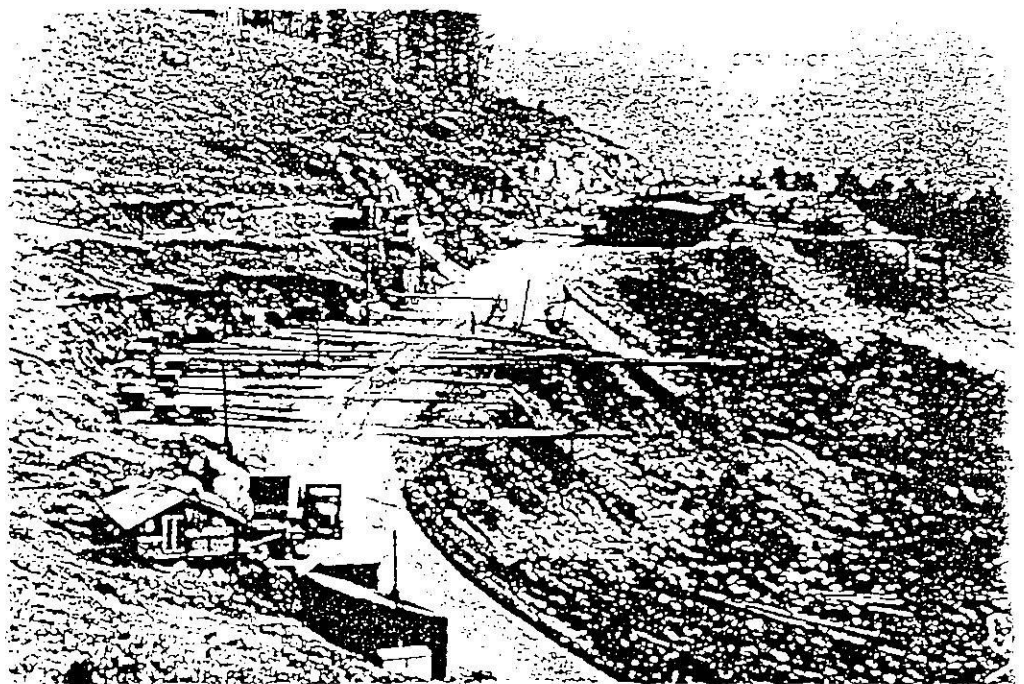


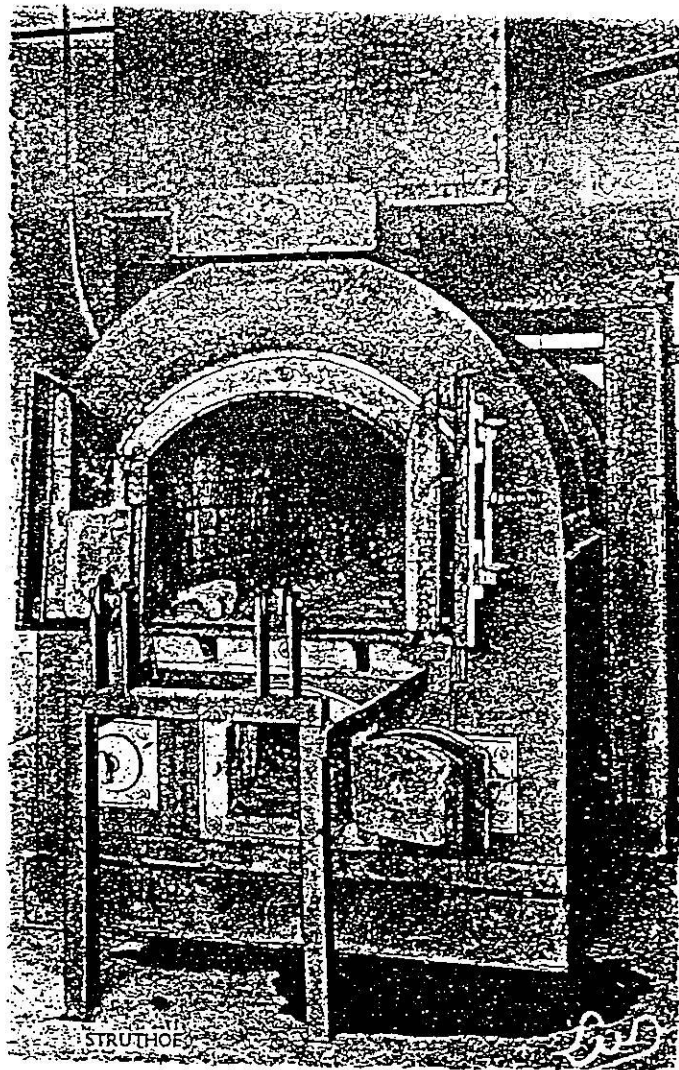
LA TABLE DE DISSECTION



LE CHEVALET SERVANT A L'APPLICATION
DES PEINES CORPORELLES

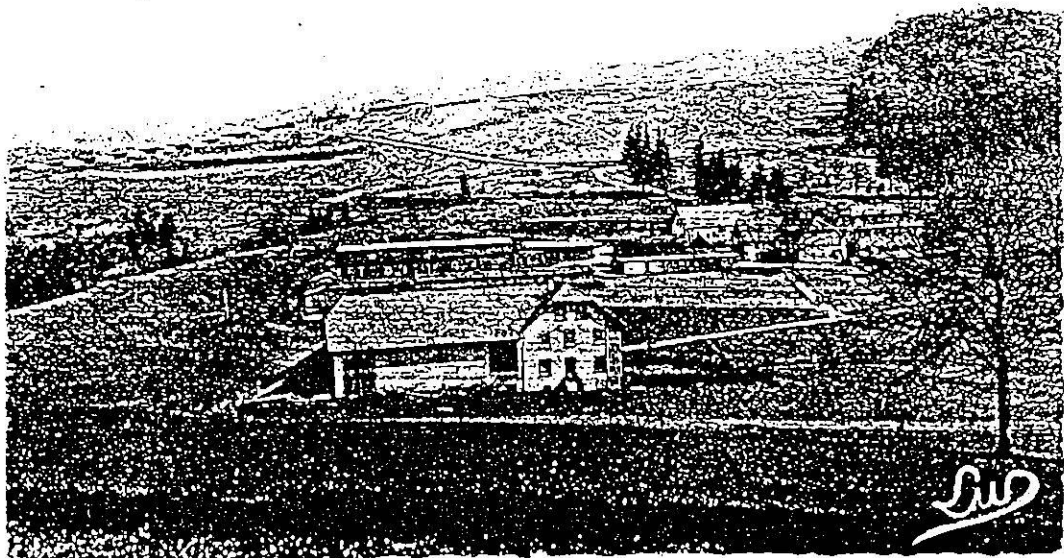
LA CARRIERE LE 15 MAI 1942
PHOTO PRISE PAR UN SS



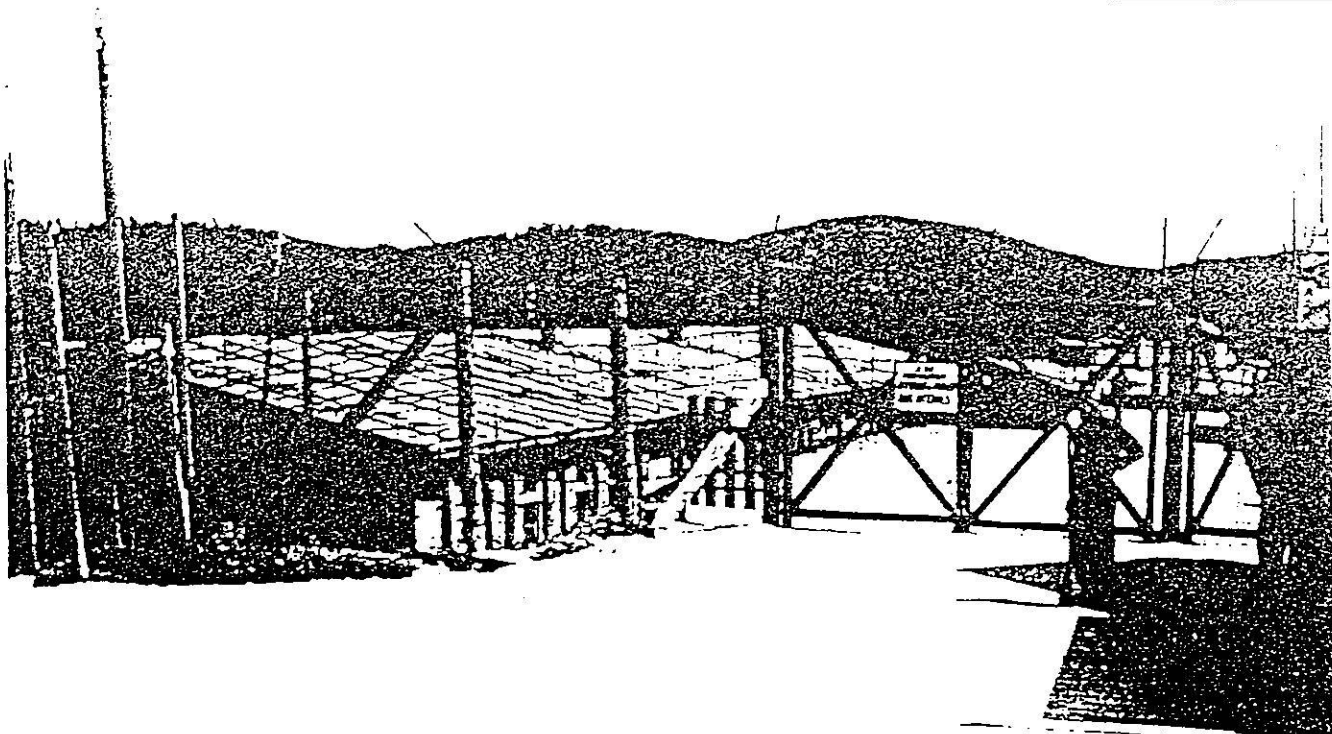


LE FOUR CREMATOIRE
QUI CHAUFFAIT AUSSI L'EAU DES DOUCHES

STRUTHOF



L'HOTEL DU STRUTHOF
EN ARRIERE PLAN LE CAMP



LA VERITABLE PORTE DU CAMP
DE NATZWEILLER
L'ACTUELLE A ETE CONSTRuite PAR LES MILICIENS



CROCHETS AU CREMATOIRE
SERVANT A PENDRE LES DETENUS



FRANCOIS FAURE - Matricule 4345
DESSIN EXECUTE AU CAMP PAR G. QUITAUD
Matricule 4513 - Décédé



ETIENNE LEGRAVEREND

Matricule 4352

Décédé le 18 - 1 - 1944



GEORGES MARADENE

LE 29 MAI 1945

PARIS

DE GAUCHE A DROITE

FRANCOIS FAURE - M. 43 45 - Décédé

PAUL MOLLET - M. 4508 - Décédé

RAYMOND DEVOS - M. 4338 - Décédé

ROGER CHANTELOUP - M.4331 - Décédé

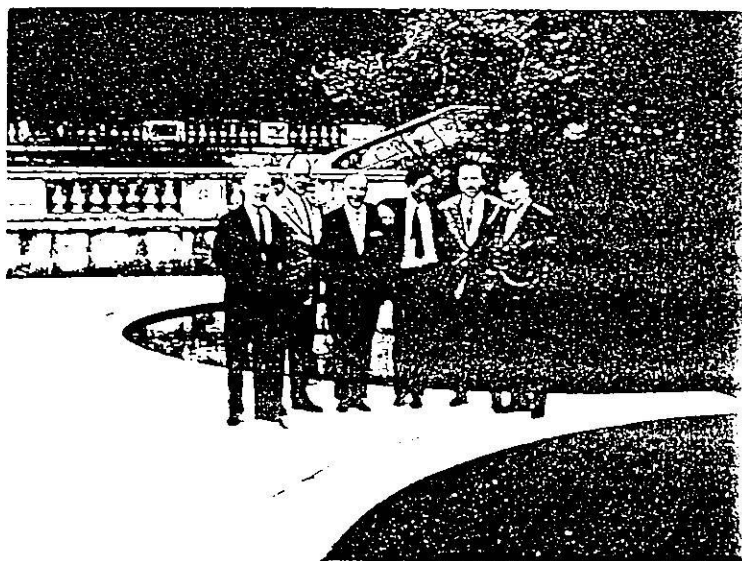
GEORGES MARADENE - M.4358

ANDRE HIERMANS - Belge - Décédé

au camp il portait le nom de

ANDRE THIEBAULT - M. 4497 -

Photo prise à Nîmes en 1963





SEUSS dit CREATURE
AU PROCES DE METZ - 1954



De gauche à droite
HERMANNTRAUT dit FERNANDEL
OEHLER dit JO LA TERREUR
FUCHS dit LE CAVALIER
AU PROCES DE METZ - 1954



Devant le crématoire de Dachau quelques jours après la libération

PHOTO PRISE PAR UN SOLDAT DE LA 2^e DB

MAI 1945

Un autre convoi
à Paray-le-Monial ;
en gare, l'attaque ne
virent, pleins d'une r
braves compatriotes

Un soir, à 16
elles femmes avec
du Bunker. Je crois
correspondre avec ell
elles furent exécutées
orde ou balle ? Non

A chaque répétit
tir notre tristesse et
qui ne respectait ric

Au block, dans l
e personnel de l'ins
les vers, nous emm
e docteur Mahé, d
Suire, de Niort ; e
l'autres... devant le
verte et inondée de

Il existait au bi
es survivants des
es lésions produite
professeur Haagen.
idait à ces expérie
de ces choses-là, c
uin, on m'ordonna
de 100 grammes d
yphus, cela pour f
er les S. S. malade

Imaginez d'abc
raction de 200 gra
onvalescents qui n
t par le séjour a
qui voient leurs pr
de semblable façon.

Ce jour-là, com
lument mon aiguill
mais quant à trou
il faut croire que

Franz Ehrmantraut, alias Fernandel, l'un de nos
" bourreaux du Struthof ", est mort ...

Oui ! Le fameux et redouté "Fernandel" du Struthof, l'un de nos bourreaux, et non des moindres, est mort en juillet dernier, à son domicile, au milieu des siens. Comme un brave homme qu'il aurait peut-être été, si le nazisme n'était pas passé par là.

Nous reproduisons ci-dessous, traduit en Français, l'avis de décès que sa famille a fait paraître, à cette occasion, dans un journal local. Sans commentaires en ce qui concerne le texte lui-même, mais en espérant, pour cette famille, ... qu'elle a connu Franz Ehrmantraut, mais pas le Fernandel du Struthof :

Jésus, je vis pour Toi,
Jésus, je neurs pour Toi,
Jésus, je suis à Toi,
dans la vie et dans la mort.

Nous sommes eu deuil pour mon cher époux et beau-fils,
notre cher frère

Monsieur Franz EHRMANNTRAUT

21.9.1910 + 10.7.1973

De la part de :

Madame Louise Ehrmantraut née eusinger

Madame Elise Heusinger (belle-mère)

Famille Walter Ehrmantraut

Famille Rosa Ehrmantraut

Famille Oswald Ehrmantraut

Famille Eisenbuis-Ehrmantraut

Famille Vollner-Ehrmantraut

et des familles apparentées

St-Ingbert, Ancien Chemin de Blieskastel, 15
Wörschweiler et Lambsborn

L'enterrement aura lieu vendredi, le 13 juillet 1973
à 13,30 heures, à l'ancien cinetière.

Les fleurs destinées aimablement à la mémoire du
défunt sont à adresser à : Funérailles Paul Kroll,
St-Ingbert, chemin de Neukirchen.

Notre " FERNANDEL "

N'eut été son grand corps, son visage taillé à coups de hache et ses dents, la ressemblance avec le vrai Fernandel n'était pas des plus criantes. Mais c'était plus facile pour nous que de l'appeler Ehrmantraut. Quant à la ressemblance morale, il va de soi qu'aucune comparaison n'était possible avec l'immortel Ignace.

Nos camarades arrivés en juillet 43 l'ont mieux connu que nous, arrivés en novembre. Aussi laisserai-je à l'un d'eux, éventuellement, le soin de "le situer" à cette époque, la plus dure qu'ait connue le Camp, et ce n'est pas peu dire.

..//..

Discours prononcé le 18 juin 1990 pour le 50ème anniversaire de l'appel du
18 juin 1940

Nîmes le 18 juin 1990

Monsieur le Préfet,
Monsieur le représentant du Conseil Général,
Monsieur le Député maire,
Mesdames Messieurs,

Nous allons dans quelques instants dévoiler une plaque de marbre reproduisant pour les Nîmois l'Appel historique du 18 juin 1940, qui appartient à notre histoire et à l'Histoire.

Ces faits sont bien entendu sous le signe indissoluble d'une date et d'un homme.

Une date : le 18 juin 1940, date qui a pris valeur d'exemple dans le monde entier, et, un homme qui a eu la force d'âme de susciter cet exemple : le général de Gaulle, à qui convient cette définition du "Héros".

"Le Héros est celui qui noue et déjoue la Fatalité; qui surmonte l'inévitable, qui du fond de la défaite appelle la victoire par son nom, et soudain la fait surgir Triomphante.

Le Héros : c'est aussi et avant tout celui dont l'action aux limites du possible, démontre aux hommes et à tous les hommes qu'il n'y a pas de sort irréductible, que le flot du temps n'emporte pour toujours que ceux qui se livrent; au-dessus de la marche lasse des êtres, il lance son Appel et à ces âmes éparées, défaites, le guerrier revêtu des armes de lumière rend la conscience envers les puissances invincibles, parmi toutes celles de l'espérance qui permettra la Victoire".

Du Brésil, en juin 1943, le grand écrivain Georges BERNANOS proclamait la ferveur de son idéal, sur la valeur et du 18 juin et de celui qui avait lancé l'Appel, en ces termes :
"Français : si nous voulons repartir vers l'avenir, il est indispensable de choisir dans le passé un point de rassemblement. Eh bien, l'histoire de France vous attend tous au seuil du 18 juin 1940.

Le 18 juin est ce jour où un homme prédestiné - que vous l'eussiez choisi ou non - qu'importe l'histoire vous le donne - où cet homme a, d'un mot qui annulait la déroute, maintenu la France dans la guerre".

Mais lucidement, Bernanos sait combien le chemin de l'Honneur et celui du devoir envers la Patrie va demander d'efforts, de persévérance et de courage.

Dans sa "lettre aux Anglais", alors que Londres était la Capitale du Monde Libre et qu'elle le restera sous l'Energique Impulsion de Winston CHURCHILL, il écrivait :

"La France n'acceptera pas la honte... Mon pays ne se relèvera pas, ne se retrouvera pas après la Victoire - il faut qu'il se retrouve avant. Il faut qu'il se sauve lui-même, alors qu'il est temps encore.

Or se retrouver - avant - être dans la guerre avec nos Alliés, c'est bien tout le sens de l'Appel du 18 juin 40 - et la conviction Absolue du Général de Gaulle, car c'est bien le 18 juin 40 qu'est née la "France Libre" qui ne se composait alors que "d'un Général Indomptable entouré de quelques compagnons animés du même esprit" selon l'expression de CHURCHILL lui-même.

Ainsi dans un monde qui veut rester Libre, les combats continuent, et, ce que nous commémorons en cette année anniversaire des premiers jours de la Résistance, c'est cet élan, ce sursaut de fierté et d'Honneur qui va voir se dresser, en face à l'Idéologie nazi et fasciste, les Combattants de l'Ombre et les Combattants de la Lumière.

Pourquoi ce nom, France LIBRE? Parce que celle-ci se considérait comme non liée par les clauses de l'armistice, non captive des Forces ennemies et dans la possibilité d'agir sans entrave pour son salut.

Elle était LIBRE de poursuivre la lutte pour libérer le pays.

Son Emblème, la Croix de Lorraine devait braver la croix gammée nazie d'Hitler et rappeler Jeanne d'Arc, patronne de la France.

Mais le 18 juin 40, la France Libre n'était qu'une idée ; elle n'avait ni territoire, ni gouvernement, ni trésorerie, ni Armée. Elle se résumait en un téléphone, une machine à écrire, un appartement londonien.

C'est l'Honneur de l'Angleterre d'avoir aidé le Général de Gaulle à organiser son mouvement. C'est l'Honneur des Volontaires Français de l'époque d'avoir choisi délibérément ce chemin difficile, où rien ne pouvait leur être promis, que des larmes et du sang. Pour prendre cette voie, il leur fallait accepter d'être traités de déserteurs, condamnés à mort par coutumace par un Maréchal de France, non pas pour avoir abandonné le combat, mais bien au contraire pour avoir voulu le poursuivre. Privés de nouvelles, coupés de leurs familles pour de longues années, sans savoir si jamais, ils pourraient, un jour, rentrer dans leur pays.

Cependant homme par homme, pas à pas, ils rejoignirent "l'Homme du 18 juin" venant de tous les continents.

Ils ne furent pas nombreux - 55 873 à travers le monde, à avoir signé un authentique engagement entre le 18 juin 1940 et le 31 juillet 1943 - date où la France Libre fit place à la France Combattante.

Le Général les salua en ces termes :

"Envers et contre tout - il y eut toujours une souveraineté Française dans la guerre - des Français sur tous les champs de bataille - des territoires français belligérants - des voix françaises pour exprimer la volonté de la Nation.

Soldats, Marins, Aviateurs, Mes Bons Compagnons, soyez fermes, purs et Fidèles. Au bout de nos peines il y a la plus grande gloire du Monde : Celle des Hommes qui n'ont pas cédé.

Aujourd'hui, nous, les 73 Français Libres résidant dans le Gard, avons choisi pour honorer nos morts, Combattants de l'Ombre et Combattants de la Lumière, ce texte du R. P. ALBY dédié aux morts de BIR HAKEIM.

« Ils dorment dans le silence - dans le silence du désert. C'est plus que le silence ordinaire d'un cimetière, c'est un silence Cosmique, c'est un silence d'une solitude absolue, cette solitude du désert, affranchie de tout l'instable de la vie, comme disait Pierre Loti.

C'est bien la tombe qu'il leur fallait à ces Braves. Un cimetière ordinaire ne leur convenait pas, un cimetière ordinaire à des dimensions banales. Il est enclos dans des lieux habités, inscrit dans un cadastre.

Pas de Cadastre au désert.

Pas de limites. Aux morts épiques, il faut des tombes, que seul visite, au coucher du soleil, le vent froid du bled.

O morts de Bir Hakeim, vous reposez seuls au milieu de vos trophées et des instruments de votre martyre, au milieu des restes de la mitraille et des chars ennemis que vous avez arrêtés. Vous restez dans la bataille... car la bataille continue...

La grande stèle dresse la Croix de Lorraine sur ces arpents de terre nue, et quand son ombre s'allonge, au déclin du soleil, le vent du soir, courant sur les asphodèles et sussurant dans les barbelés, souffle à l'oreille du pèlerin qui s'attarde :

Passant, va-t'en-dire à Lutèce que 200 braves sont tombés ici pour que vive la France. »

Le 7 MARS 1992

Messieurs les membres du Bureau

Association des Français Libres

Section du GARD.

Cher(s) camarades

Après avoir défendu pendant 45 ans, l'idéal qui fût le notre à la France Libre; je me trouve dans l'obligation de vous quitter; après avoir mûrement réfléchi .

Je ne puis et vous le comprendrez, continuer à représenter les Français Libres, alors que le 11 Novembre 1991 la radio et la télévision ont annoncé et présenté le dépôt; au nom du Président de la République; d'une gerbe sur la tombe de PÉTAIN que nous avons combattu et qui après jugement a été condamné comme traître à la Patrie .

Comment peut on faire déposer une gerbe sur la Tombe du GENERAL DE GAULLE - Libérateur de la Patrie - le 9 Novembre et une autre 2 jours après sur la tombe de Pétain - le traître condamné et déchu - .

J'ai perçu ce geste comme une insulte à nos morts et aux survivants . Les sacrifices de tous les Français Libres, de tous les Résistants, de tous les Déportés sont bafoués .

Honorer celui qui livra aux nazis et à leurs fours crématoires, des Juifs, des communistes, des réfugiés politiques, etc - est inacceptable .

Rappelez-vous nos camarades tombés à DAKAR et en SYRIE . Si cette profanation de l'Esprit de la Résistance peut paraître "admissible" de la part d'un Mitterand qui prononça le serment d'allégeance à Pétain et fût décoré de la francisque - que dire de nos associations issues de la Résistance et de la Déportation - sensées défendre nos valeurs morales .

J'avais espéré trouver dans nos revues, journaux, et bulletins de liaison; des protestations, des condamnations .

- RIEN -

le silence , l'indifférence , l'oubli - ce que je traduit par : - ABANDON , LACHETE , TRAHISON .

Je souhaite beaucoup de plaisir et de SALIVE à ceux qui vont porter la bonne parole dans les écoles au nom de la Résistance pour expliquer ce geste monstrueux .

Le Général De Gaulle avait raison de dire :
- << Les Français sont des Veaux >> .

Admettre ce geste sans rien dire , c'est renié notre passé .

En me retirant de toute activité au sein de notre association , je pense aller ainsi au bout de mon engagement , espérant ne pas oublier à mon tour .

Merci de la confiance que vous m'avez témoignée .



Fondateur de la Section du Vaucluse en 1951
de la Section de Constantine en 1956
de Bône et Batna en 1957
et de celle du Gard en 1959

Quelques exemplaires de ce récit réservés à mes enfants et à des amis très proches, comportent des documents personnels et des témoignages, ainsi que mes différentes dépositions à la gendarmerie avant le procès des SS à Metz et les photocopies de quelques petits ouvrages consacrés au camp de Natzweiler et maintenant introuvables.

Depuis beaucoup de souvenirs me sont revenus. Ce ne sont que des détails.

Je pense avoir traduit l'essentiel.

DIONS le 17 Octobre 1995



VIGILANCE & ACTION

*Il n'y a qu'une fatalité, celle des peuples qui n'ont plus assez de forces pour se tenir debout et qui se couchent pour mourir.
Le destin d'une nation se gagne chaque jour contre les causes internes et externes de destruction.*

bulletin de liaison du MOUVEMENT INITIATIVE ET LIBERTE (M.I.L.)

N° 78 SEPTEMBRE 1994

ISSN 0989-3237

MITTERRAND ET LA RÉSISTANCE ?

par Georges FLICOURT

Ancien du B.C.R.A.*, Trésorier du MIL

M. Mitterrand a bien occupé l'été qui s'achève. Depuis plusieurs semaines, le livre de Jean Montaldo, "Mitterrand et les 40 voleurs", est en tête des best-sellers avec un tirage de plus de 650.000 exemplaires.

Les Français n'ignorent plus rien des turpitudes de leur président et de ses amis. Malgré cela, si l'on en juge par les derniers sondages, il semble que, pour beaucoup de nos compatriotes, l'honnêteté ne soit pas une qualité indispensable pour être président de la République.

Pour redorer, avec la complicité du journaliste Pierre PEAN, son image ternie par les scandales politico-financiers de ses deux septennats, Mitterrand a dit "toute la vérité" sur son passé. Pour faire bonne mesure il en rajouta dans une émission d'une heure et demie à la télévision avec l'aide bienveillante d'ELKABACH.

Après avoir fait pleurer les chaumières socialistes avec sa prostate, Mitterrand a voulu effacer l'épisode fâcheux de sa francisque en se présentant comme grand résistant. N'était-il pas chef d'un réseau constitué d'anciens prisonniers de guerre ?

Il nous a semblé nécessaire, pour rétablir la vérité, de publier à nouveau deux articles écrits par notre ami le colonel Paul RIVIERE (alias Charles Henri), Compagnon de la Libération, chef incontesté d'un important réseau de résistance :

- le premier article fut publié le 24 avril 1988 par le Figaro et par Vigilance et Action en juillet 1988 ;

- le second daté d'avril 1992.

Ils donnent toutes les explications nécessaires sur les manoeuvres de Mitterrand pour faire agréer son prétendu réseau, le Mouvement National des Prisonniers de Guerre et déportés (MNPGD). Ils expliquent aussi comment un arrêté illégal pris par Paul QUILES le 5 mars 1986 fut annulé par le Conseil d'Etat le 25 février 1991.

Cet abus de pouvoir provoqua la démission du Colonel MASSET, Président de la commission d'homologation des réseaux de résistance. Nous pensons utile de publier la lettre de démission du Colonel MASSET, résistant authentique et indiscutable. Elle se passe de commentaires.

Il y a eu malheureusement une suite à cette mauvaise action de Paul QUILES. Un peu avant les élections de 1993, qui virent l'écrasement des socialistes, Mitterrand obtint de Pierre JOXE, alors ministre des Armées, de publier "à la sauvette" un nouvel arrêté agréant le réseau MNPGD comme unité combattante. Cet arrêté, cependant publié au Bulletin Officiel, passera inaperçu.

C'est ainsi que, par un scandaleux tour de passe-passe, ce prétendu réseau a une existence légale. Mitterrand peut donc se déclarer "Résistant" sans honte ni pudeur.

*Bureau Central de Recherche et d'Action

LA CURIEUSE AFFAIRE

par Paul RIVIERE

Ancien du B.C.R.A., Compagnon de la libération

Vers le milieu de l'année 1945, le ministère des Armées avait créé la commission nationale d'homologation des réseaux de la France combattante. Au départ, cette commission ne devait s'occuper que des réseaux. Mais, vu la nécessité de ne pas faire attendre trop longtemps les ayants droit, sa compétence fut étendue à l'ensemble de la résistance intérieure française.

Cette commission avait pour mission d'étudier cas par cas et minutieusement les dossiers présentés par les organismes existant en France métropolitaine et extramétropolitaine pendant la guerre 1940-1945 et de dire au ministre si tel ou tel réseau ou mouvement pouvait être homologué comme "unité combattante". Elle a fonctionné pendant presque dix ans sous la présidence du médecin général Lormeau, assisté des chefs de réseaux ou de responsables reconnus du B.C.R.A.

C'est ainsi que plus de cent formations de résistance ont été homologuées par le ministre de l'époque qui a toujours suivi sa commission dans ses avis.

Le cas du M.N.P.G.D. (Mouvement national des prisonniers de guerre et des déportés) de Mitterrand a été soumis à cette commission, à laquelle j'appartenais, par deux fois en 1949 et en 1951. Le motif de notre rejet fut chaque fois le même:

- 1- Ce n'était pas un organisme militaire autonome.
- 2- Absence d'un chef responsable placé sous les ordres de l'E.M. interallié.
- 3- Absence de liaison radio entre France ou Alger et Grande-Bretagne.
- 4- Absence de budget.

Trente ans passent. On n'entend plus parler de ce M.N.P.G.D. Et voilà que son chef présumé, François Mitterrand, est élu président de la République en 1981.

Quelle merveilleuse occasion il y a là pour faire reconnaître enfin son mouvement comme unité combattante. On dira peut-être que c'est le fait du

prince ? Mais qu'importe ! On trouvera bien une faille dans le système administratif.

La barrière de la forclusion empêche que le M.N.P.G.D. soit reconnu comme unité combattante ! Qu'à cela ne tienne, nous avons un ministre socialiste de la Défense, Charles Hernu, tout dévoué à Mitterrand, qui peut arranger l'affaire.

Et, en effet, un arrêté du 15 mars 1984, signé d'Hernu, nommait une commission "ad hoc" pour permettre à tel ou tel groupe, soi-disant "défavorisé", d'être admis au statut d'unité combattante.

Dans un deuxième temps, deux ans après et un mois avant les élections législatives de 1986, le ministre de la Défense, Paul Quilès, présenta à la commission compétente les dossiers:

- du R.N.G.P. (Rassemblement national des prisonniers de guerre, groupe Pinot);
- du M.N.P.G.D. (Mouvement national des prisonniers de guerre et des déportés, groupe Mitterrand);
- et du C.N.P.G. (Comité national des prisonniers de guerre, groupe Paumier), avec demande de statuer d'urgence.

La commission, à la majorité des voix, vota contre l'assimilation du R.N.P.G. et du C.N.P.G. à une unité combattante et décida, à l'unanimité, d'ajourner "sine die" l'examen du M.N.P.G.D. Malgré ces votes défavorables de la commission, le ministre socialiste de la Défense, Paul Quilès, a signé le 5 mars 1986 les trois arrêtés ministériels qui assimilaient comme unités combattantes, au titre de la Résistance intérieure française, le R.N.P.G. et le M.N.P.G.D., ainsi que le C.N.P.G.

Ainsi, au mépris des décisions prises dans le passé par d'authentiques résistants et approuvées par le ministre de l'époque, Mitterrand a remis en question, à son profit, et par l'intermédiaire de son ministre de la Défense, le principe même de la reconnaissance des "unités combattantes".

FAUX ET USAGES DE FAUX

par PAUL RIVIERE

Ancien du B.C.R.A., Compagnon de la Libération

Il y a un an, le 25 février 1991, le Conseil d'Etat annulait les arrêtés du 5 mars 1986 assimilant à une unité combattante le "Mouvement National des Prisonniers de Guerre et des Déportés" (M.N.P.G.D.) de Monsieur François Mitterrand.

Cette annulation faisait suite à un recours pour excès de pouvoir, enregistré le 22 avril 1986, à l'encontre de ces arrêtés pris plus de quarante ans après la Libération par le ministre de la Défense de l'époque, Monsieur Paul Quilès, et alors que les intéressés n'avaient pu jusque là obtenir cette consécration. On se trouvait alors à dix jours des élections législatives qu'allait perdre le parti socialiste.

Auparavant, Monsieur Paul Quilès avait convoqué la commission spéciale à laquelle l'article A 119 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre donne mission d'émettre un avis sur la reconnaissance des réseaux. Il lui demandait d'étudier trois dossiers connexes, dont celui du M.N.P.G.D.

Après délibération, la commission décida de rejeter les deux premiers dossiers et de remettre à plus tard sa décision pour le troisième, décisions prises à l'unanimité de ses membres. Mais, sans attendre l'avis de la commission qu'il reçut le 17 mars, le ministre signa le 5 mars les trois arrêtés incriminés.

Apprenant par le Bulletin officiel ce qu'il ne pouvait que reconnaître comme une forfaiture, le président de la commission, le

Colonel (ER) Francis Masset, déposa un recours au Conseil d'Etat, visant à l'annulation pour excès de pouvoir desdits arrêtés. Puis, il remit sa démission, dont il n'a toujours pas reçu accusé de réception. Ses collègues, à l'unanimité, dénoncèrent ce fait du Prince. Certains écrivirent même au ministre afin de marquer leur douloureux étonnement personnel devant une telle désinvolture.

En face d'un procédé aussi médiocre que méprisable, comment concevoir qu'un homme monté au sommet du pouvoir puisse en arriver là, exploitant la veulerie de son entourage afin de galvauder des honneurs et des avantages matériels ?

Dans sa séance du 15 février 1991, le Conseil d'Etat, statuant au contentieux, décida donc souverainement l'annulation des trois arrêtés du 5 mars 1986, dont celui qui assimilait le "Mouvement National des Prisonniers de Guerre et des Déportés" (M.N.P.G.D.) à une unité combattante. Cette décision, qui a été lue en séance publique, a été notifiée à toutes les parties intéressées.

Passera-t-on, ou n'a-t-on pas déjà passé outre à la décision du Conseil d'Etat ? En tout cas, on peut, a priori, faire confiance au responsable de cette honteuse opération pour que, de mars 1986 à février 1991, certains de ses protégés aient pu ainsi obtenir honneurs et avantages matériels rigoureusement réservés aux vrais anciens combattants ou résistants, ainsi qu'aux victimes de guerre.

Article paru dans "Vigilance et Action" N°55 d'Avril 1992.

VOICI LA LETTRE DE DEMISSION DU COLONEL MASSET, ENVOYÉE AU MINISTRE DE LA DÉFENSE LE 17 MAI 1988.

Monsieur le Ministre,

Officier supérieur en retraite des T.D.M.,
Commandeur de la Légion d'Honneur, Médaillé
militaire pour fait de guerre exceptionnel, 8 fois cité,
blessé de guerre et authentique Résistant, je porte à
votre connaissance ma décision irrévocable de
démissionner de mes fonctions de président de la
Commission A 119 chargée d'homologuer les
Mouvements de Résistance en tant qu'Unité
combattante :

- En 1984, j'ai accepté, avec réticence (l'avenir allait
me donner raison) de prendre la présidence de la
Commission A 119. Mention en était faite au Journal
Officiel.

- Le 17/02/1986, la Commission que je préside,
convoquée précipitamment, s'est réunie à Paris.

- Après étude de deux dossiers, les membres de la
Commission repoussent et refusent l'assimilation
U.C. au R.N.P.G. et au C.N.P.G.

- Un troisième dossier, celui du M.N.P.G.D., auquel
aurait appartenu Monsieur MITTERRAND, n'est pas
examiné et son étude, remise à une date ultérieure,
décision prise à l'unanimité des voix des membres de
la Commission et telle qu'elle est consignée et figure
au procès-verbal de séance.

- Le 17/03/1986, le lendemain des élections
législatives, à ma stupéfaction indignée, je découvre
au Bulletin Officiel, trois arrêtés signés Paul
QUILES.

. Les deux mouvements, R.N.P.G. et C.N.P.G., sont
reconnus Unité combattante !

- Le troisième arrêté reconnaît également le
M.N.P.G.D. comme Unité combattante en s'appuyant
sur le procès-verbal de séance, sur lequel il apparaît

pourtant, sans ambiguïté, que le dossier n'a pas été
examiné par la Commission.

- Mais, ce qui est plus scandaleux encore, c'est que
les arrêtés ont été signés le 5/03/1986 par Monsieur
P. QUILES, alors que j'ai paraphé l'unique
exemplaire du procès-verbal de séance le 7/03/1986,
c'est-à-dire deux jours plus tard !

- Je détiens d'ailleurs les preuves du cheminement
dudit procès-verbal.

- Courant avril 1986 et dans les délais, j'ai déposé un
recours en annulation auprès du Conseil d'État.
J'attends toujours ...

- Mieux, "Aucune suite légale ne peut être donnée à
ma plainte". Telle a été la réponse du procureur de la
République de Rouen. Stupéfiant, non !

- Ainsi, un ministre s'est arrogé le droit de bafouer,
d'humilier le citoyen que je suis, ceci pour des motifs
que je ne discerne que trop.

- Monsieur QUILES ne sort pas grandi de cette
minable magouille, le parti duquel il se réclame
encore moins.

- Mon parti, Monsieur le Ministre, c'est celui de la
loyauté, de l'honnêteté, de la droiture, de l'honneur ;
c'est pourquoi je ne veux plus assumer d'autre
mission que celle de servir la France, pas de subir ce
que je dénonce comme une forfaiture.

- Ne me sentant pas lié par le devoir de réserve,
j'adresse copie de cette lettre à la presse régionale et
nationale, avec le mince espoir que les Français
seront enfin informés des agissements délictueux et
malhonnêtes que j'ai eu à supporter.

Recevez, Monsieur le Ministre, mes salutations.

Colonel (er) F. MASSET

A DÉCOUPER OU A RECOPIER ET A RENVOYER AU MIL 4 rue F. Mistral 75015 Paris, Tel : 45 54 15 57

Je, soussigné(e), déclare vouloir adhérer au M.I.L. (OUI/NON), déclare vouloir m'abonner au bulletin "VIGILANCE & ACTION" (OUI/NON)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

DATE ET LIEU DE NAISSANCE :

TÉLÉPHONE :

PROFESSION :

ÉTABLISSEMENT :

COTISATION : O MEMBRE : 150 Frs O DE SOUTIEN : 500 Frs O BIENFAITEUR : à partir de 1.000 Frs

ABONNEMENT AU BULLETIN : O NON ADHÉRENT, 200 Frs O ADHÉRENT, 100 Frs

(La carte d'adhérent du MIL est renouvelable chaque année. L'année 1995 débute le 1^{er} octobre 1994 et finit le 31 décembre 1995)

DATE

SIGNATURE

VIGILANCE & ACTION N°78 est édité par le MOUVEMENT INITIATIVE & LIBERTÉ
Directeur de la publication : R. BÉTEILLE co-directeur de la publication : G. FLICOURT - Imprimerie Spéciale - Dépôt légal à parution

REVUE
DE LA
POLITIQUE
FRANÇAISE

Exceptionnellement : 15 F

L'ORDRE
de la
FRANCISQUE

par

l'Archiviste JERÔME

- Qu'est-ce que la Francisque ?
Une décoration créée par le maréchal Pétain pour récompenser les services rendus à l'Etat Français.
- Liste de titulaires de la Francisque.

Mai 1974

Les décorés de la Francisque

Cette liste, forcément incomplète — elle a été reconstituée par nos soins à l'aide des documents que nous avons retrouvés, le fichier ayant disparu à la Libération ou ayant été confisqué — contient environ 2.000 noms des titulaires de la décoration créée par le Maréchal pour ses fidèles. Nous prions le lecteur d'excuser les erreurs, fautes et « coquilles » qui ont pu se glisser dans ces listes du fait de l'état, parfois déplorable, des documents utilisés.

QU'EST-CE QUE LA FRANCISQUE ?

L'emblème de la Francisque fut, de 1940 à 1944, celui de la fidélité au maréchal Pétain.

Le **Journal Officiel** publia le 20 décembre 1941 un arrêté du ministre de l'Intérieur, daté du 15 novembre, concernant le

« port de l'insigne constituant un témoignage de fidélité au Maréchal de France, chef de l'Etat ».

Il précisait les caractéristiques de cet insigne :

« Ecusson ayant 16 millimètres de largeur sur 20 millimètres de hauteur et comportant la francisque dessinée sur fond blanc ».

L'arrêté ajoutait :

« Le port de cet insigne (...) est autorisé en tous lieux, notamment dans les établissements et administrations de l'Etat pour tous les fonctionnaires, employés, ouvriers, stagiaires et pour les élèves des différentes écoles » (art. 1^{er}).

L'article 3 en réglementait la fabrication et l'article 4 interdisait tout insigne similaire qui ne répondrait pas aux caractéristiques officiellement fixées. Cet insigne était librement vendu dans le commerce ; il pouvait donc être porté par tout le monde.

Il ne doit pas être confondu avec la **Francisque**, qui était une décoration, comme de nos jours l'Ordre du Mérite, créé par le général De Gaulle pour honorer ceux qui ont bien servi le Régime qu'il a instauré. La décoration du maréchal Pétain fut créée en 1941 pour récompenser les services rendus à l'Etat Français ou à son chef.

Les décisions officielles concernant l'Ordre de la Francisque ont fait l'objet d'un arrêté du 26 mai 1941, d'une loi du 16 octobre 1941 et d'un décret du 1^{er} août 1942.

Cette décoration était accordée par un **Conseil de la Francisque**, que présidait le Grand Chancelier de la Légion d'honneur et composé de douze membres désignés par le chef de l'Etat (art. 3 des statuts, **Journal officiel** des 24 et 25 août 1942) ; elle était remise solennellement par un représentant du Maréchal.

Le récipiendaire prêtait d'ailleurs serment en ces termes :

« Je fais don de ma personne au maréchal Pétain comme il a fait don de la sienne à la France.

« Je m'engage à servir ses disciplines et à rester fidèle à sa personne et à son œuvre. »

L'article 5 des statuts de l'Ordre de la Francisque précisait que le récipiendaire devait

« présenter des garanties morales incontestées et remplir deux conditions ci-après :

a) Avant la guerre, avoir pratiqué une action nationale et sociale et conforme aux principes de la Révolution nationale ;

b) Manifester depuis la guerre un attachement actif à l'œuvre et à la personne du Maréchal ;

c) Avoir de brillants états de services militaires ou civiques. »

L'article suivant spécifiait que la demande d'attribution devait être « signée par le candidat et présentée par deux parrains ». Un membre du Conseil de la Francisque, désigné par le président, c'est-à-dire par le Grand Chancelier de la Légion d'honneur, faisait un rapport sur le postulant. La décision finale devait être « prise à l'unanimité des membres présents », les parrains étant tenus pour responsables personnellement de l'admission éventuelle du candidat qui n'aurait pas rempli « les conditions morales et civiles requises » (art. 6).

Le nouveau promu recevait en même temps que l'insigne, un document numéroté, signé par le Chef de l'État, attestant qu'il était autorisé au port de la Francisque.

Quiconque l'aurait fait « sans pouvoir justifier de cette autorisation (était) passible d'une amende de 200 à 1.000 francs ». Les radiations et les réintégrations étaient publiées au Journal Officiel.

Ceci réduisit à néant les affirmations de ceux qui ont tenté, soit de minimiser l'importance de la Francisque, soit de lui attribuer une valeur exceptionnelle.

Nombre des anciens titulaires de la Francisque ont accédé, sous la IV^e République et même sous la V^e, à des postes en vue, voire à des fonctions ministérielles.

L'archiviste JERÔME.

LECTURES FRANÇAISES

- à Paris, 2, rue de la Cité, Paris, directeur général honoraire de la police municipale.
- MICHAARD** Ernest-Antoine, né le 19 décembre à Commeny (Allier), 21, rue de Dunkerque, Paris, professeur retraité.
- MICHAUD** René-Paul-Louis, né le 30 mars 1893 à Orléans (Loiret), 15, avenue Grande-Bretagne, Clermont-Ferrand, directeur adjoint Office des Comités sociaux.
- MICHAUX** Pierre, né le 12 mars 1886 à Asnières (Seine), Asnières, quincaillier.
- MICHEL** Marlus-Louis, né le 10 septembre 1896 à Paris, 37, rue de Rome, Paris, ingénieur.
- MICHEL** Augustin, né le 26 avril 1882 à Yssingeaux (Haute-Loire), Yssingeaux, avocat.
- MICHEL** Hervé-Jules-Hubert-Marie, né le 11 décembre 1906 à Paris, 127, rue de la Falsanderie, Paris (16^e), industriel.
- MICHEL** OECHEZ Henri-Jacques-Marie-Stéphane-Joseph, né le 30 mars 1889 en Avignon (Vaucluse), rue Chauffard, Avignon, docteur en médecine.
- MICOUD** René-André, né le 31 juillet 1903 à Champigny (Seine), 17, avenue de la Dame-Blanche, Fontenay-sous-Bois, industriel, produits alimentaires et d'entretien.
- MIGEON** Emile-Constant, né le 22 septembre 1898 à Reigny (Cher), hôtel des Charmilles à Vichy, officier d'active.
- MIGEON** Henri-Albert-Joseph, né le 17 avril 1894 à Belfort, 5, rue de Mademoiselle, Versailles, commissaire du pouvoir, contrôleur de l'armée.
- MILCENT** Louis-Léon-Joseph-Alphonse-Emmanuel, né le 25 septembre 1897 à Moulins (Allier), sous-préfecture de La Tour-du-Pin (Isère), sous-préfet de La Tour-du-Pin.
- MILLE** Pierre-Marie-Raymond-Noël, né le 5 septembre 1905 à Constantinople, villa « Denyse », La Bourboule, maire de La Bourboule.
- MILLES-CAMPS** Jean, né le 11 octobre 1891 à Limoges (Haute-Vienne), Palais de Monaco, aide de camp de S.A.S. le Prince.
- MILLIAT** Robert-Marie-Fulcran, né le 11 mai 1898 à Lodève (Hérault), préfecture de Nevers, préfet de la Nièvre.
- MINART** Jacques-Gaston-Alfred, né le 28 mars 1895 à Haras (Somme), cabinet du Maréchal, officier.
- LE MINTIER DE LEHELEC** Jean-Joachim-Marie-Joseph, né le 9 novembre 1901 à Morseul (Côtes-du-Nord), résidence générale de France à Tunis, capitaine d'artillerie coloniale.
- MIDTE** Marceau-Emile-Marie-Lucien, né le 3 septembre 1904 à Ecrouves (Meurthe-et-Moselle), pavillon Sévigné, Vichy, agent technique des communications du Chef de l'Etat.
- MIQUEL** Albert, né le 24 octobre 1887 à Lathouque (Lot), 14, rue Albert-1^{er}, Blois, officier en retraite.
- MIRABAUD** Maurice, né le 17 mars 1906 à Paris, 176, rue de Courcelles, Paris, chargé de mission auprès du chef du gouvernement.
- MIRAMBEAU** Robert-Henri, né le 17 août 1898 à Paris, 4, rue Eugène-Flachat, Saint-Germain-en-Laye, publicitaire.
- MIRAUCHAUX** Léon-Henri, né le 28 juin 1894 à Oran (Algérie), Compagnie d'assurances l'Union, 3, place Président-Carnot, Lyon, inspecteur d'assurances.
- MIRIEU DE LABARRE** Philippe-Marie-Auguste-Roger, né le 29 juillet 1881 à Bordeaux, 51, cours Armozan, Bordeaux, industriel général de la société A. Terrandes, Bordeaux.
- MITTERRAND** François-Marie-Maurice, né le 26 octobre 1916 à Jarnac (Charente), 20, rue Nationale, Vichy, délégué service national des étudiants.
- Prince de **MONACO** Louis-Charles-Antoine, né le 12 juillet 1870, à Baden (Allemagne), Monaco, Principauté.
- MOERDES** Marcel-René, né le 11 février 1894 à Amiens (Somme), hôtel Albert-1^{er}, Vichy, lieutenant-colonel.
- MOISSET** Jacques-Urbain, né le 17 septembre 1876 à Paris (3^e), 36, faubourg Saint-Martin, Paris, maire adjoint au 10^e arrondissement de Paris.
- MOITIER** Pierre-Ernest, né le 2 juillet 1905 à Chauny (Aisne), 19, avenue de Breteuil, Paris (7^e), collaborateur juridique.
- MOIHERAC** Jean-Marie-Joseph-Edmond, né le 16 décembre 1890 à Morze (Loire-et-Cher), 9, rue Duffour-Dubergier, Bordeaux, avocat à la cour.
- MONDIN** Gilbert-Albert, né le 7 août 1906 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), hôtel Radio, Vichy, capitaine aviateur.
- MONDINEU** Philippe-Jean, né le 3 septembre 1913 à Torcy (Seine-et-Marne), 1, rue des Grands-Augustins, Paris (6^e), architecte D.P. I.G., urbaniste.
- MONDINEU** Rémy-Etienne-Roger, né le 19 février 1910 à Paris, Contin par Cormeilles (Lot-et-Garonne), décorateur (spécialiste en appareils d'éclairage), actuellement agriculteur à Contin.
- MONESTIER** André-Marie-Jean-Théodore, né le 15 avril 1895 à Millau (Aveyron), 11 bis, rue Lord-Byron, ingénieur.
- MONGIN** Armand-Jean, né le 24 octobre 1907 à Marseille (Bouches-du-Rhône), 19, rue Paradis, Marseille, entrepreneur électricien.
- MOHIER** Antoine-Georges, né le 22 août 1898 à Tassin-la-Demi-Lune (Rhône), Neuilly, 7, avenue du Château, Légation de France à Lisbonne, ministre de France à Lisbonne.
- MONMARSON** Raoul, né le 19 octobre 1895 à Saint-Maur-des-Fossés (Seine), hôtel du Parc, Vichy, journaliste, homme de lettres.
- MONNANTEUIL** Emile, né le 27 octobre 1898 à Horson (Aisne), intendant général.
- de **MONNERON** Pierre-Louis-Maurice, né le 3 mars 1914 à La Roche-sur-Yon (Vendée) Vichy, chargé de mission à la vice-présidence.
- MONOD** Julien-Pierre, né le 4 octobre 1879 à Paris, 16, boulevard Raspail, Paris, président de l'Ecole alsacienne.
- MONPIOUX** Hubert, né le 28 février 1899 à Saint-Jean-de-Bauves (Vienne), 16, rue du Languedoc, Vichy, inspecteur principal adjoint Sûreté chef de l'Etat.
- MONTAGARD** André-Marius, né le 14 août 1887 à Paris, 7, rue des Marronniers, Lyon, auteur dramatique.
- de **MONTALIVET** Jacques-Georges-Marie, né le 10 juillet 1907 à Bourges (Cher), hôtel du Parc, Vichy, officier d'artillerie.
- MONTEL** Georges, né le 9 février 1899 à Lyon, 2, avenue de Chevène, Ancrey, médecin chirurgien.
- MONTCCOL** Césaire, né le 26 juin 1879 à Avignon (Vaucluse), 49, bd d'Auteuil, Boulogne-sur-Seine, industriel.